

BRIEF
DG
0010369



Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by
A. F. B. Clark



BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

CHEFS-D'ŒUVRE FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

XXIII

L'ITALIE

GALANTE ET FAMILIÈRE

AU XVIIIe SIÈCLE

IMP. GEORGES JACOB, — ORLÉANS.

CH. DE BROSSES

L'ITALIE

GALANTE ET FAMILIÈRE

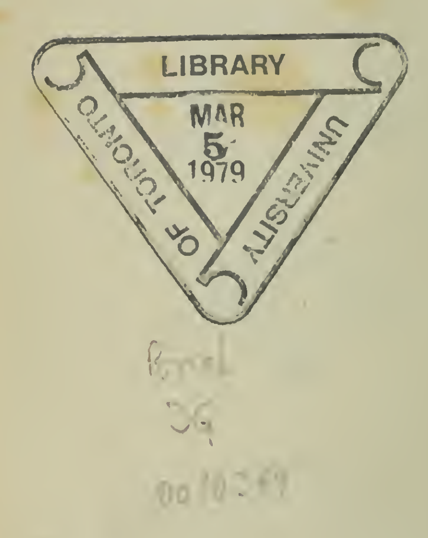
AU XVIIIe SIÈCLE

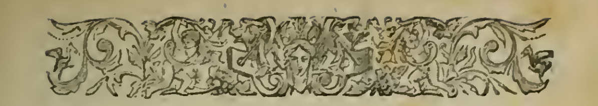
Nouvelle édition, avec une notice sur l'auteur



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1885


LIBRARY
MAR
5
1979
UNIVERSITY OF TORONTO



NOTICE SUR CH. DE BROSSES.

COMME *Piron,* CH. DE BROSSES *est un enfant de la joyeuse Bourgogne, pays des vins généreux et de la franche gaieté.*

Il naquit à Dijon, le 7 février 1709, d'un père magistrat, homme grave et instruit, qui fit donner à son fils une éducation solide. Le jeune Charles n'avait, du reste, pas besoin d'être stimulé. Il passait ses heures de récréation et ses jours de congé le nez dans les livres. La nature l'avait admirablement doué : il avait une mémoire extraordinaire, une facilité d'assimilation qui lui rendait tout travail facile. Il

en sut bientôt davantage que ses maîtres. Sa taille était si petite que, lorsqu'on lui conféra le grade de bachelier en droit, on le fit monter sur un tabouret pour que sa tête dépassât un peu la chaire dans laquelle se tenaient les candidats pour répondre aux examinateurs.

Il avait à peine vingt et un ans quand il fut reçu conseiller au Parlement de Dijon.

Ce ne fut qu'en 1732 qu'il vit Paris, où il retrouva son ancien condisciple Buffon, qui revenait d'Italie. Les deux amis aimaient à s'entretenir de Rome, de ses monuments d'art antique et d'art moderne. Ch. de Brosses caressait depuis longtemps l'idée d'écrire une Histoire romaine; *et il comprit qu'il ne mènerait cette entreprise à bonne fin qu'en allant sur les lieux étudier ce qui restait de la vie romaine.*

Ce fut dans ce but qu'il entreprit son voyage en Italie.

Il avait promis à ses amis de leur écrire pendant toute la durée de son absence, et ses lettres, d'une vivacité si enjouée, d'un intérêt si allèchant, d'une désinvolture si amusante, sont restées comme un des chefs-d'œuvre de l'esprit français et un tableau unique de l'Italie au XVIIIe siècle.

« *Les* Lettres familières *me semblent avoir deux grands mérites, a dit un des biographes du président de Brosses, M. R. Colomb : d'abord, celui de présenter l'Italie très différente de ce qu'elle est à présent. Et puis l'auteur ne songeait point à faire un livre ; il racontait à sa manière les sensations que produisait sur lui la vue des objets, sans se croire nullement obligé de forcer son admiration. De là cette absence complète de pathos, qui abonde généralement dans les descriptions de l'Italie. Je persiste à regarder cette simplicité comme une qualité précieuse, quoique (et c'est un triste aveu à faire) les ouvrages sur ce pays qui ont été le plus en vogue depuis la fin du dernier siècle soient précisément ceux où l'exagération est poussée jusqu'à la platitude. Tel que ce livre est sorti de la plume de l'auteur, il offre encore le tableau le plus exact, le plus brillant, le plus spirituel et souvent le plus comique de l'Italie physique et morale vers le milieu du XVIIIe siècle. Il donne également une idée de la société française à la même époque, ainsi que de l'esprit qui y régnait. Cette piquante correspondance pourrait cependant avoir un grand tort aux yeux de certaines gens ; elle substitue l'Italie véritable à celle*

des poètes et des romanciers, si favorable aux coups de théâtre, aux caractères tranchés. M. de Brosses ruine sans pitié une des plus fécondes ressources de la scène moderne. Enfin, ces charmantes lettres méritent d'autant plus d'être appréciées que personne maintenant ne saurait en écrire de semblables. Des expressions d'une gaieté un peu vive se rencontrent dans quelques parties de cet ouvrage; lorsque ces joyeusetés passeront sous ses yeux, le lecteur devra se rappeler que ces lettres, imprimées, pour la première fois, vingt-deux ans après la mort de leur auteur, n'étaient point destinées au public : un jeune homme avait pu se permettre quelques libertés dans sa correspondance intime avec des condisciples. »

C'est précisément ce laisser-aller, ce ton de causerie familière, « libre de toute entrave académique, » cette grande liberté de pensées et d'expressions, ces saillies, cette fougue de jeunesse, qui ont le charme de cette délectable correspondance.

Ses premières lettres sont datées d'Avignon. « Les moines, dit de Brosses, commencent ici à se ressentir du voisinage et de la domination italienne, et donnent beaucoup plus d'exemples de vigueur que d'exemples de vertu. » Et à pro-

pos d'une Sainte Rosalie, *« jolie à ravir, » dont on voit le tableau dans la chartreuse de Villeneuve, le joyeux président s'écrie : « Hom ! Blancey, comme je la martyriserais ! Je suis sûr qu'elle a plus damné de ces bons pères que la règle de saint Bruno n'en a sauvé. »*

A Marseille, le président de Brosses distingue trois villes : celle delà le port, appelée Rive-Neuve, qui lui parut peu de chose, « la vieille ville, riche, puante et jolie, et la neuve, où demeurent tous les gens de condition, composée de longues rues alignées. »

Mais le vrai voyage de Charles de Brosses commence et se poursuit jusqu'à Rome et Naples en passant par Milan, Gênes et Vérone, Padoue, Venise, Bologne et Florence.

Un homme aussi érudit que le président de Brosses, aussi passionné pour les antiquités et les tableaux, devait en parler longuement. Des pages entières de ses lettres sont consacrées à des études, à des descriptions techniques qui ne sauraient intéresser nos lecteurs. Nous les avons retranchées de la nouvelle édition que nous présentons au public.

A son retour en France, le président de Brosses publia ses

Lettres sur la découverte d'Herculanum; *en 1757, il donna un autre ouvrage :* l'Histoire des navigations aux terres australes; *après la publication de son livre sur* le Culte des dieux fétiches, *Ch. de Brosses fut élu membre de l'Académie de Dijon, le même jour que Voltaire.*

Il écrivit encore un ouvrage considérable : l'Histoire de la République romaine dans le cours du VIIe siècle.

Charles de Brosses mourut à Paris, le 7 mai 1777.



L'ITALIE GALANTE

ET FAMILIÈRE

AU XVIIIe SIÈCLE

I. — GÊNES.

A M. DE BLANCEY.

Arrivée à Gênes. — La vérité sur la « ville de marbre ». — Les rues et les palais. — Gênes en fête. — Nobles et citadins. — La Saint-Jean. — L'élection des magistrats. — La comédie et les comédiens. — A Gênes il n'y a pas de cocus. — Les *conversations*. — Départ pour Milan.

AYANT fait cinquante lieues depuis Antibes, nous arrivâmes à Gênes par le faubourg de San-Pietro d'Arena. C'est y entrer par la belle porte ; mais la quantité de belles maisons que je voyais depuis trois lieues me rendit moins sensible à la vue

de ce faubourg si vanté. Nous passâmes à côté du phare, très-élevé et construit par ordre du roi Louis XII, pour guider la nuit à l'entrée du port, qui est difficile. Alors nous eûmes la vue du port et de la ville, bâtie tout autour en amphithéâtre et en demi-cercle. C'est la plus belle vue de ville qu'on puisse trouver. Le port est extrêmement grand, quoiqu'on l'ait raccourci par deux jetées ; mais on dit qu'il est peu sûr.

Il n'y a plus que les menteurs qui disent et les niais qui croient que Gênes est tout bâti de marbre ; en tout cas ce ne serait pas une grande prérogative, puisqu'on n'a guère ici d'autre pierre, et qu'à moins d'être polie, elle n'est pas plus belle que d'autres. Mais c'est un grand mensonge encore de dire, comme Misson, qu'il n'y a que quatre ou cinq édifices de marbre, car toutes les églises ou autres bâtiments publics en sont en entier, de même qu'une grande partie des façades et de l'intérieur des palais. Si l'on voulait faire une proposition générale, on pourrait dire, avec assez de vérité, que Gênes est tout peint à fresque (1). Les rues ne sont autre chose que d'immenses décorations d'opéra.

Les maisons sont tout autrement élevées qu'à

(1) Ces peintures sont presque entièrement détruites; on en voit encore quelques vestiges, entre autres, sur la façade des deux palais Spinola et de quelques autres difices de la place *Fontane amorose.*

Paris; mais les rues sont si étroites, que Misson peut vous assurer qu'il n'y a pas d'exagération de ma part, quand je vous dis que la moitié des rues n'ont guère plus d'une aune de large, quoique bordées de maisons à sept étages; de sorte que si d'un côté cette ville est beaucoup plus belle pour les bâtiments que Paris, elle a le désavantage de ne pouvoir montrer ce qu'elle vaut par le méchant emplacement. D'ailleurs je trouve quelque ridiculité à avoir employé le genre d'architecture le plus grand dans les plus petits terrains.

Les palais n'ont souvent ni jardins ni cours, du moins qu'on doive nommer tels. Quand on entre dans les maisons, vous trouvez que quatre péristyles de colonnades, les unes sur les autres, enveloppent un terrain de vingt pieds en carré. Voilà comment cela est partout, sauf quelques maisons de la strada Nuova et de la strada Balbi, les deux plus belles de la ville, et supérieures à ce qu'il y a de plus beau à Paris. Les principales rues sont bien pavées en dalles, avec une allée de briques au milieu, pour la commodité des mulets, les litières ayant été fort en usage ici. Maintenant on ne se sert plus que de chaises à porteurs; tous les charrois se font en traîneaux.

Le hasard nous fit arriver à Gênes le plus beau jour de l'année. En faveur de la Saint-Jean, toutes les rues universellement étaient illuminées de lampions du haut en bas. On ne peut se représenter la beauté de ce coup d'œil. Tout le monde, hommes et femmes,

en robes de chambre ou en veste et en pantoufles, courait les rues et les cafés, où l'on trouve du sorbet des dieux. Je ne vis d'autre chose depuis que je suis ici.

Je trouvai au coin d'une rue une grande quantité de nobles assis dans de méchants fauteuils, qui tenaient là une grave assemblée. Ce sont les nobles de la première classe ; ceux de la seconde n'osent pas en approcher, les autres se croyant fort au dessus d'eux : c'est la seule prérogative qu'ils aient sur eux. Au surplus, les charges se confèrent indtfféremment, et la place de doge se prend alternativement dans les deux corps.

C'est un fort méchant emploi que celui de doge. Pendant deux ans qu'il conserve sa dignité, il ne peut mettre le pied hors de chez lui sans permission. Cette place rend 1,500 livres de rentes ; jugez si un petit commis s'en accommoderait.

Tous les nobles sont uniformément vêtus de noir, en petite perruque nouée aux oreilles, et un petit manteau qui a d'ampleur le tiers de ceux de nos maîtres des requêtes. La plupart des citadins sont vêtus de même. Les femmes des nobles ne peuvent être vêtues que de noir, sauf la première année de leur mariage ; elles n'ont d'autre distinction que d'avoir des porteurs à leur livrée, au lieu que les autres femmes sont obligées d'en avoir de louage. Vous voyez que la dépense de ces gens-là, qui n'ont ni habits, ni équipages, ni table, ni jeux, ni chevaux,

n'est pas considérable : cependant ils sont d'une richesse excessive. Fort communément on trouve ici des gens avec une fortune de quatre cent mille livres de rente, qui n'en mangent pas trente mille. Du reste de leurs revenus, ils achètent des principautés en Espagne et dans le royaume de Naples, ou font construire pour eux un palais d'un million, et pour le public une église de plus de trois (1). Toutes les belles églises de cette ville sont chacune l'ouvrage d'un seul homme ou d'une seule famille. Au surplus, l'État est fort pauvre et fait le méchant monopole de vendre aux étrangers une partie des vivres que la sérénissime république a soin de fournir fort chers et fort mauvais.

Le jour de la Saint-Jean est un des cinq de l'année où le doge a permission de sortir pour aller à la messe en cérémonie. Je ne manquai pas de l'aller voir. Les troupes ouvraient la marche ; les grenadiers, avec de gros bonnets, marchaient les premiers, suivis des Suisses de la garde, en culottes à la suisse, fraises, etc., vêtus de rouge, galonnés de blanc; ensuite les pages du doge, magnifiquement habillés d'un pourpoint de velours rouge, les chausses et les bas verts, le manteau rouge doublé de satin vert, et la toque rouge ; le tout entièrement chamarré d'or,

(1) Gênes renferme environ soixante-dix ou quatre-vingts églises ou oratoires fondés en expiation de crimes politiques ou de vengeances amoureuses.

tant en dedans qu'en dehors. Puis une partie du corps des nobles en petites perruques et en petits manteaux. Ensuite venait, accompagné de deux massiers, un sénateur portant sur son épaule l'épée de la république, démesurément longue, dans un fourreau de vermeil. Le général des armes, en épée et en robe de palais, marchait immédiatement devant le doge, qui était vêtu d'une robe longue de damas rouge sur une veste de même couleur, et coiffé d'une vastissime perruque carrée. Il portait à la main une espèce de bonnet carré rouge, terminé par un bouton au lieu de houppe. Il est grand et maigre, âgé d'environ soixante-dix ans; il a la physionomie et le maintien d'un homme de qualité, et se nomme Costantino Balbi. On me dit qu'il n'était pas de la bonne maison Balbi, mais noble de la seconde classe. Les sénateurs, deux à deux, marchaient à la suite du doge, cachés sous de prodigieuses perruques et de grosses robes de damas noir, montées sur les épaules, de façon qu'ils paraissaient tous bossus. Ils se rangèrent, de chaque côté du chœur, dans des fauteuils; l'archevêque avait son trône et son dais du côté de l'épître, près de l'autel, et le doge, son trône et son dais de l'autre côté, près de la nef. Le doge ne marche point sans un écuyer qui lui donne la main. Les chanoines étaient en soutanes violettes et en rochets. La messe fut chantée par de vilaines voix de castrats, en assez méchante musique, sauf les chœurs et les ritournelles. Ce qui me plut davantage, ce fut

un abbé à talons rouges et un éventail à la main, qui, pendant la communion, joua supérieurement de la serinette.

Avant de quitter l'article des sénateurs, je veux vous dire que les élections des magistrats se font toutes par le sort ; on met tous les noms des nobles dans une boîte, dont on en tire un au hasard. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'on n'en ôte jamais ; de sorte qu'on tirera cent noms de gens morts depuis longtemps avant d'arriver à un vivant ; mais, ce qui est plus d'original encore, c'est qu'on a imaginé de faire, par toute l'Italie, de ce tirage un jeu de biribi. Chaque ponte met sur un nom ou sur plusieurs, je ne puis pas vous dire le détail du reste. Ce jeu se joue prodigieusement gros. La banque, qui est tenue par une compagnie formée pour cela, est de plusieurs millions. Malgré le désavantage extraordinaire qu'ont les pontes, la banque perdit dix mille louis au dernier tirage.

Je joins ici une lettre pour notre ami Quintin, contenant un mémoire des principaux objets de curiosité que j'ai remarqués à Gênes ; j'y joins un catalogue de tableaux en faveur du goût dominant que nous avons pour la peinture, M. le procureur général et moi. Vous allez me dire que les catalogues ne vous apprennent pas grand'chose ; mais qu'apprennent de plus les catalogues de Marolles ? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il m'en a furieusement coûté de temps pour exprimer en détail tout cela,

Avec tout le long verbiage
De monsieur Félibien,
Qui sait envelopper un rien
Sous un fratas de beau langage.

Pour vous, mon gros Blancey, je n'ai garde de vous retenir si longtemps dans les églises; ce serait un tour de force trop violent pour votre petite dévotion: allons, venez faire avec moi un tour à la comédie; cela n'est pas cher, les premières places sont à vingt-deux sous, encore ne sont-elles pas trop remplies, hors les dimanches. Les comédiens sont bons; mais il n'est pas possible de s'imaginer à quel point les pièces qu'ils jouent sont misérables, surtout les tragédies. J'ai commencé à goûter ici les plaisirs de la musique italienne.

Les décorations sont beaucoup plus belles qu'en France; mais que penser des abbés et des petits-maîtres, cent fois plus agréables et plus papillons auprès des femmes qu'en France?

Nous voyons ici une chose singulière à nos yeux: une femme tête à tête avec un homme aux spectacles, aux promenades, en chaise.

La premiére fois que j'allai à la comédie, j'y vis, à ma grande surprise, un jeune homme et une jeune femme fort jolie entrer ensemble dans une loge; ils y écoutèrent un acte ou deux en caquetant avec assez de vivacité; après quoi ils se dérobèrent à la vue du spectacle et des spectateurs, en tirant sur eux des

rideaux de taffetas vert qui fermaient le devant de la loge. Ce n'est pas qu'ils voulussent prendre ici leur champ de bataille pour rien de secret, qu'ils ne faisaient peut-être pas même chez eux; aussi personne que moi ne fut choqué de cette aventure.

A Paris, la décence est aussi grande dans les usages que l'indécence l'est dans les mœurs. Ici c'est peut-être le contraire; mais, après tout, qu'est-ce que l'indécence dans les usages, si ce n'est le défaut d'habitude de ces usages mêmes ?

Les hommes ne se placent point ici sur le théâtre; ce n'est qu'en France qu'on a cette mauvaise coutume, qui étouffe le spectacle et gêne les acteurs Ils se mettent sur une estrade au niveau du théâtre, qui règne au bas des loges, au-dessus et tout autour du parterre ; en se levant de leur banquette pendant les entr'actes, ils se trouvent à la portée de converser avec les femmes qui sont dans les loges.

Pour faire les savants, nous voulûmes chercher des gens de lettres : *niente*. Ce n'est pas ici le pays; les *mercadans* ne s'amusent pas à la bagatelle, et ne connaissent de lettres que les lettres de change, dont ils font le plus grand commerce de l'univers ; et pour cela, ils ont un fonds de banque publique contenant, disent-ils, trois cent millions d'argent comptant effectif. Cela me paraît dur à croire. Nous avons pourtant trouvé un P. Ferrari, de la doctrine chrétienne, homme savant, qui forme une excellente bibliothèque, que je conseille à tous ceux qui aiment

ces sortes de choses d'aller voir. Il ne sait pas un mot de français, de sorte que je fus toute l'après-midi à parler latin, encore était-ce un grand soulagement pour moi ; car c'est une chose du dernier ridicule que de m'entendre parler ici, comme Merlin Coccaye, un jargon macaronique mêlé d'italien, de latin et de français.

C'est avec d'aussi heureuses dispositions que je m'allai fourrer au milieu de six religieuses, à qui il fallut faire une description circonstanciée de la France. De mon côté, je n'entendais pas un mot de ce qu'elles me disaient. La scène fut comique ; mais j'y trouvai de la catastrophe. J'allais chez elles pour acheter de ces fameuses fleurs de Chiavari, si estimées en ce pays-ci ; elles me les vendirent, s'il vous plaît, un louis le brin. J'en rapporte deux en France, qui seront peut-être prisées quarante sous.

L'enceinte des murailles de Gênes est extrêmement vaste ; elle renferme plusieurs montagnes sur lesquelles sont des maisons de plaisance, de sorte qu'on va à la campagne sans sortir de la ville. Avant que d'en sortir moi-même, je ne dois pas oublier le fameux proverbe de Gênes : *Mare senza pesci, monti senza legno, uomini senza fede, donne senza vergogna.* Je n'ai pas assez fréquenté le pays pour savoir la vérité du dernier article ; cependant un Génois me disait tout à l'heure qu'il n'y avait pas un cocu à Gênes, ce qui me paraît trop dur à croire.

En ce cas, vous pouvez répondre que cela fait une ville fort ennuyeuse, et, dans le vrai, vous ne vous tromperez guère. Je ne parle pas des sigisbées, dont on connaît assez la méthode. Ce nom s'applique à la femme comme à l'homme. La mode s'en passe, et les jeunes gens auront sans doute reconnu que tant d'assiduité n'est pas le moyen de réussir auprès des femmes.

Les *conversations* ou assemblées ne sont pas quelque chose de bien amusant ; on y distribue force glaces et chocolat. On y joue non pas un certain nombre de tours réglés, mais seulement autant qu'il plaît à la dame, et l'on ne paye point les cartes. Nous avons eu la gloire d'apporter à Gênes le *Médiateur*, et tout franc, c'est un assez méchant présent que nous avons fait à la ville. Ces *conversations* commencent à huit ou neuf heures et finissent à minuit ou une heure ; on ne sait ce que c'est que souper ou donner à manger.

Les hommes sont, dit-on, aussi superbes que la ville, et leurs politesses, quand ils en font, ne passent pas l'épiderme. Nous avons été fort négligés de ceux sur qui nous comptions, et parfaitement bien reçus de ceux sur qui nous ne comptions guère.

Les nobles ne sont pas tous aussi anciens qu'ils le prétendent. Dans le temps des troubles de la République, on obligea tous ceux qui n'avaient pas six chefs de famille dans leur maison à se joindre à ceux-ci, et à en prendre le nom et les armes. Depuis

le gouvernement rétabli, on remit les choses sur l'ancien pied. Les uns reprirent leur nom, mais d'autres, qui crurent y gagner, conservèrent le nouveau, et sont actuellement de la même famille.

Neuilly, à qui j'écrivis l'autre jour, aurait dû vous dire que je ne vais plus à Rome, mais à Venise, à cause des chaleurs ; ainsi c'est là qu'il faut m'écrire tout présentement. Il vous aura dit encore que j'ai mal fait de marquer que les lettres n'avaient pas besoin d'affranchissement ; elles ont besoin jusqu'au pont de Beauvoisin, dès que l'on n'écrit pas à Rome ou sur la route, c'est-à-dire à Turin, Gênes, Livourne, Pise, Florence, Sienne et Viterbe. La poste de France a un bureau et un directeur à Rome ; ainsi, si vous m'avez écrit, comptez votre lettre pour fort aventurée et recommencez bien au long sur nouveaux frais. Ne manquez pas de donner de mes nouvelles à mon frère. Mille compliments à votre femme, à la Pousseline, aux petites dames, à nos amés et et féaux *tutti quanti*. Nous partons après-demain pour Milan, en chaises de poste, dont nous avons fait emplette ici.

II. — MILAN.

A MM. DE NEUILLY ET DE BLANCEY.

Friponnerie gênoise. — Prix des postes. — La dîme de Milan. — Ce qu'on voit dans les rues. — Les Milanaises. — Les courtiers de galanterie. — La musique. — Les castrats. — Excursions aux îles Borromées. — Départ de Milan.

Parmi les plaisirs que Gênes peut procurer, mon cher Neuilly, on doit compter pour un des plus grands celui d'en être dehors. Ah! que le proverbe a raison : *Uomini senza fede !* marchands, aubergistes, maîtres de poste, ouvriers, religieuses, tout est d'une friponnerie et d'une méchante foi inouïes. Je partis le 2 juillet, outrément courroucé contre cette vermine de républicains, et surtout contre un insigne coquin qui, en nous trompant sur le nom de poste et sur celui de *cambiatura*, au préjudice des marchés faits et des paroles données, nous a fait coûter, pour vingt-cinq lieues seulement, je ne sais combien de sequins de plus qu'il n'aurait fallu et qu'il n'aurait coûté si, au lieu de prendre la poste, on se fût bien expliqué sur la *cambiatura*, ou qu'on eût voulu prendre, de ville en ville, des voiturins

particuliers, ce qui convient à gens qui s'arrêtent à chaque endroit considérable pour leur plaisir; car les deux manières d'aller, dont l'une s'appelle la *cambiatura* et l'autre la poste, sont la même chose, sans aucune différence pour le fond; elles ne diffèrent absolument que de nom et de prix, la poste étant beaucoup plus chère, et quelquefois au quadruple de ce qu'elle coûte en France; car jusqu'à présent je n'y vois rien de fixe. Le prix varie d'une ville à l'autre, et peut-être encore selon la friponnerie des maîtres de poste, qui abusent tant qu'ils peuvent de l'ignorance des étrangers. Vous comprenez que ceci ne peut manquer d'aller fort loin sur une si longue route, sur le grand nombre de chevaux dont nous avons besoin et sur la quantité de relais. C'est-à-dire que cela va pour nous à quatre, à cinquante ou soixante livres par relais, l'un portant l'autre. On ne peut guère compter que par relais, les postes étant si mal réglées que tantôt ils n'en comptent qu'une pour cinq lieues, et tantôt deux pour une lieue. Au surplus, elles ne sont parfaitement bien servies.

La plupart de ces idées-ci ne sont pas bien justes, je m'en suis rétracté ailleurs. Le prix des postes varie selon les différentes souverainetés : elles sont d'un prix modique dans les États du Pape et excessif en Lombardie et en Piémont. En général, c'est toujours la voiture dont il se faut servir, et se munir d'un livre de poste pour prévenir la fripon-

nerie des maîtres, qui trompent les étrangers tant qu'ils peuvent. Il y a des endroits où les postes se divisent par quarts ou par trois quarts, manière de compter que nous ne connaissons point en France. On nous faisait toujours payer le complet.

On n'a la *cambiatura* que fort difficilement et par l'autorité du gouverneur ; moyennant quoi les maîtres de postes, enragés d'un pareil ordre qui les oblige de fournir les chevaux aux deux tiers du prix de la poste, font mille chicanes aux voyageurs et les désolent en route. En général, on a tant de mal et de sujets d'impatience dans un long voyage, qu'il ne faut pas se donner encore l'embarras des petites économies. Il est dur d'être dupe, à la vérité ; mais pour le soulagement de l'amour-propre, il faut se dire à soi-même avec flegme qu'on ne l'est que volontairement et par paresse de se mettre en colère. De nouveaux renseignements sur les *vetturini* me portent à vous conseiller de ne jamais vous en servir : c'est une race abominable, outre que selon leurs réglements, il ne leur est permis de mener que les étrangers qui ont séjourné trois jours dans la ville.

. . . .

Pardieu ! les Italiens font une grande dépense en superlatifs. Cela ne leur coûte guère ; mais cela coûte beaucoup aux étrangers, qui font de grands frais en peine et en argent, pour voir quelquefois des choses fort vantées et peu dignes de l'être. Il y a si longtemps que j'entends prêcher des merveilles

inouïes de ce fameux Dôme ou cathédrale de Milan, dont la façade est la *cosa la più stupenda, la più maravigliosa*, que je n'eus rien de plus pressé à faire, en arrivant, que d'y aller. Vous avez vu, ou même vous possédez la belle estampe qui représente cette façade; gardez-la précieusement, car voilà ce qui en existe; mais aussi il faut rendre justice à l'ouvrage. S'il était vrai qu'il existât, ce serait une belle chose : je ne lui sais de défaut que de n'être pas. Raillerie à part, à peine y a-t-il une troisième partie de cet immense édifice qui soit faite ; depuis plus de trois cents ans qu'on y travaille, et quoiqu'il y ait tous les jours des ouvriers, il ne sera probablement pas fini dans dix siècles, c'est-à-dire qu'il ne le sera probablement pas jamais (1). Si on l'achevait, ce serait le plus vaste morceau de gothique qu'il y eût au monde ; on entretient même ici une école de goût gothique pour les ouvriers qui y travaillent. Depuis que cet ouvrage est commencé, il a eu des millions de successions, et, pour n'en pas faire cesser la mode, on ne se presse pas de finir l'ouvrage.

Autant que j'ai pu juger de Milan à le voir, tant du haut du Dôme que dessus les tours de la citadelle, cette ville n'est pas moins grande que la plus grande des deux parties de Paris. Les rues sont larges et les maisons mal bâties pour la plupart. Je n'y ai vu ni

(1) La basilique de Milan a été terminée par Napoléon Ier.

églises ni palais d'une architecture qui m'ait pleinement satisfait.

Cette ville est d'un très-grand commerce, quoique sans rivière. On y fabrique, entre autres, beaucoup d'ouvrages de pierres orientales et de cristal de roche. J'en ai vu des morceaux plus gros que votre tête ; mais il n'y en a guère qui soient bien nets et sans fêlure. Le peuple y est fort contrefait. On ne trouve par les rues que borgnes, bossus, boiteux, goîtreux.

Les dames du peuple se coiffent comme je voudrais que nos femmes se coiffassent : c'est-à-dire nu-tête, en cheveux d'abbé. Il y a beaucoup de carrosses fort dorés et fort mal fabriqués. Je trouvai original un carrosse de deuil drapé de noir et l'impériale blanche. La façon de se promener est de s'en aller au Cours, de s'arrêter dans son carrosse et de causer d'une portière à l'autre, sans cheminer du tout. Les femmes ne vont guère avec les femmes ; mais on voit souvent une femme avec un ou plusieurs hommes, du nombre desquels le mari n'est jamais.

Les pigeons et les glaces sont un vivre admirable ici. Deux choses qui m'ont réjoui au possible, la première fois que je les ai vues, ont été, en Provence, de voir des polissons sur des ânes, manger des oranges en menant du fumier, et ici des charretiers en sarreau de toile, prenant des glaces dans un café.

Milan me semble une ville policée en perfection sur un certain article.

On ne peut faire un pas dans les places sans trouver en son chemin des courtiers de galanterie, les plus obligeants du monde, qui vous offrent toujours à choisir de quelque couleur et de quelque nation qu'on veuille ; mais il faut croire que l'effet n'est pas toujours aussi magnifique que la promesse ; et, comme ils ne donnent point de caution chez un banquier, comme font ceux de Venise, que l'on n'aura rien à craindre des suites de l'entrevue, nous n'avons jugé à propos de mettre à profit leur politesse que fort rarement.

Croyez-vous que j'aie besoin de transition dans mon discours pour passer de cet article à celui des musiciens? Il me semble que cela se lie assez naturellement. Ma foi, je suis bien outré de voir que, ni ici ni en aucune autre ville, je ne pourrai voir d'opéra jusqu'au temps à peu près fixé pour notre retour. Mais je suis à l'affût de toutes les occasions de m'en dédommager : de sorte que je ne passe quasi point de jours sans entendre de la musique peu ou beaucoup. Madame Simonetta nous a fait la faveur de nous faire entendre deux religieuses célèbres, qui, quoique elles aient la voix belle et qu'elles chantent très-bien, m'ont paru fort inférieures à la Vanloo (1), que vous avez sans doute entendue à Paris.

(1) Née à Turin, sœur du célèbre violon Somis, et femme du peintre Carle Vanloo.

Quant à leurs castrats, ces sortes de voix ne me plaisent pas du tout ; à l'exception d'un ou deux, tout ce que j'ai ouï m'a paru misérable. Ce n'est pas la peine de troquer ses oreilles contre le droit de piailler de la sorte. De plus, leurs récitatifs et leurs airs sont parvenus à un tel point de baroque, qu'ils me faisaient revenir bientôt de mon extrême prévention pour la musique italienne par-dessus la française, s'ils n'eussent eu soin de me ramener à ma façon de penser ordinaire par quelques airs marqués au bon coin, par des symphonies admirables et des chœurs dont on ne saurait trop faire l'éloge.

Dans les musiques d'église, le grand orgue et les cors accompagnent les voix, et cela fait un effet beaucoup meilleur que je n'aurais présumé. Je me suis fait beaucoup priser et chérir des principaux musiciens du pays, en criant *bravissimo* à tout propos, et en ménageant on ne peut pas moins leur modestie. Car il ne faut pas se figurer que les expressions simples ou positives soient d'usage dans ce pays-ci ; le comparatif même y est négligé, et, dans les grandes occasions, il faut savoir surcharger le superlatif, et dire d'une chose passable : *Optimissime.*

Par exemple, on nous a tant vanté les îles Borromées comme un lieu enchanté, qu'il a fallu par bienséance y faire un voyage. Nous partîmes le 13, de grand matin, tirant du côté de la route de la Valteline, et allâmes dîner sur les sept heures du matin à Castellanza, joli séjour par son ombre et ses

eaux ; de là à Sesto, petite ville distante de trente-quatre milles de Milan. Tout cet intervalle de chemin est plat et fort couvert d'arbres jusqu'à une lieue de Sesto, où l'on commence à sentir les racines des Alpes. A Sesto, nous nous embarquâmes sur le lac Majeur. Oh ! de grâce, faites-moi justice d'un petit faquin de lac qui, n'ayant pas vingt lieues de long, et d'ailleurs fort étroit, s'avise de singer l'Océan, et d'avoir des vagues et des tempêtes. Je crois en vérité que quelque Lapon a fait un pacte avec le malin pour nous procurer un abonnement de vents contraires. Nous n'eûmes pas fait cinq milles sur le lac, que la tramontane se mit à souffler comme une désespérée ; malgré cela nous tînmes bon quelque temps et dépassâmes Angera à droite, et à gauche Arona, patrie de Saint Charles.

Vous ne pouvez vous figurer en quelle vénération est ici ce personnage. En vérité, qu'on ne l'y estime guère moins que Dieu même, et de vrai, à tout moment, on trouve ici des traces de ses bienfaits et de l'utilité dont il a été au pays. Il est singulier qu'un homme qui a si peu vécu ait pu faire tant de choses de différents genres, toutes exécutées dans le grand, et marquant de hautes vues pour le bien public.

Sur la place où il est né à Arona, on a élevé sa statue colossale de bronze (1), haute, y compris le

(1) La statue n'est pas de bronze, elle est faite de pièces de rapport et n'a pas été fondue.

piédestal, de soixante brasses, c'est-à-dire de quatre-vingt-dix pieds de roi. C'est une chose frappante que d'apercevoir cette prodigieuse figure, dont le nez ne finit point.

Les bords du lac sont garnis de montagnes fort couvertes de bois, de treilles disposées en amphithéâtre, avec quelques villages et maisons de campagne, qui forment un aspect assez amusant. Nous voyions près de nous des montagnes couvertes de neige qui nous faisaient frais au yeux; mais d'ailleurs nous n'avions pas moins chaud. Tant il y a que le vent ayant juré que nous n'irions pas plus loin, il fallut en passer par son moi et relâcher à Belgirate, où nous passâmes la nuit à nous impatienter et à jurer contre notre sottise de faire cinquante milles pour aller et autant pour revenir, le tout en faveur de deux méchants bouts d'îles : surtout le lendemain matin, quand nous vîmes que, contre notre espérance, le vent, au lieu de finir, augmentait, il n'y eut si grand sang-froid qui ne fût tout à fait hors des gonds. Le vent nous laissa tranquillement dire, et s'abaissa quand il lui plut : ce fut plus tôt que nous ne l'aurions cru ; de sorte qu'au bout de trois heures nous aperçumes ces bienheureuses îles. Alors nous n'aurions pas voulu n'être pas venus, tant celle qu'on nomme l'île Belle fait un spectacle singulier. Une quantité d'arcades, construites au milieu du lac, soutiennent une montagne pyramidale coupée à quatre faces, revêtue de trente-six terrasses en gradins

l'une sur l'autre, savoir : neuf sur chaque face, du moins à ce qu'on en jugerait avant que d'aborder ; mais le nombre de ces terrasses n'est pas en effet si grand, à cause des bâtiments qui occupent une partie des faces de la pyramide.

Chacune de ces terrasses est tapissée, dans le fond, d'une palissade, soit de jasmin, soit de grenadiers ou d'orangers, et revêtue sur son bord d'une balustrade chargée de pots de fleurs. Le comble de la pyramide est terminé par une statue équestre, formant un jet d'eau, du moins à ce que l'on nous dit, car je ne l'ai pas vu jouer, et les quatre arêtes sont chargées sur les angles de statues obélisques et jets d'eau.

Il y a assurément en France bien des beautés de l'art et de la nature qui valent mieux que ceci, mais je n'en ai point vu de plus singulière ni de plus singulièrement placée ; cela ne ressemble à rien qu'aux palais des contes de fées.

L'aspect de ce pays de Romancie est ce qu'il y a de mieux. Le château est un composé de bâtiments sans ordre et sans beautés extérieures ; mais le dedans n'en manque pas. Rien n'est plus charmant que le rez-de-chaussée, un peu plus abaissé que le sol extérieur et entièrement composé de grottes distribuées en appartements, ayant tous leurs murs, pavés et plafonds faits de rocailles et de cailloutages à compartiments ; la vue s'étendant de tous côtés sur le lac, et des fontaines au milieu des chambres retombant dans des bassins de marbre. Bref, c'est là

qu'on trouve le vrai modèle de ce fameux salon que Maleteste, vous et Neuilly avez depuis si longtemps prémédité de bâtir pour passer voluptueusement l'été.

Les étages sont composés d'une quantité d'appartements distribués sans commodité, quoique avec une apparence magnifique : ils sont remplis d'albâtres, de statues, de dorures et d'une énorme quantité de tableaux que Lacurne ne me voulut laisser voir qu'en courant, bien que le valet de chambre m'assurât *ch'erano fatti da un pittorissimo* (l'expression me parut neuve).

Dans les appartements, tout à fait mignards, on n'a placé que des tableaux de fleurs délicatement peints sur des marbres admirables, par Tempesta (1). Ce jardin n'est pas à beaucoup près si agréable en dedans qu'à l'aspect.

Cependant il y a des endroits exquis, comme bocages de grenadiers et d'orangers, corridors de grottes, et surtout de vastes berceaux de limoniers et de cédrats chargés de fruits. Cet endroit est digne des fées. On croirait qu'elles ont apporté ici ce morceau de l'ancien jardin des Hespérides ; mais, comme il n'y a rien de parfait dans le monde, ces jardins sont mal entendus en bien des endroits (les Italiens étant à cet égard fort inférieurs aux Français), et encore plus mal entretenus. On a laissé dépérir les jets

(1) P. de Molyn, dit *Tempesta*, peintre hollandais, né en 1637, mort en 1701.

d'eau, et deux fort vilaines tours gâtent beaucoup l'aspect.

L'île Mère, quoiqu'elle soit mieux située et qu'elle ait un plus grand jardin que l'île Belle, ne la vaut pas. A ces défauts près, les îles Borromées sont, à mon sens, un vrai séjour d'Épicure et de Sardanapale.

Cependant, quand il fallut prendre la peine de repartir, nous commençâmes à nous plaindre et à retrouver que c'était trop de faire cent milles et dépenser vingt-cinq sequins pour voir une bagatelle à peindre sur un écran.

La violence de vent avait grande part à ces murmures ; mes trois camarades se firent porter en terre ferme par le plus court chemin. Pour moi, je restai dans la barque, et j'en fus quitte pour être bercé d'importance, et bien mouillé par une poussière fine et humide que la bise élevait des vagues ; mais aussi je n'eus pas une route à faire à pied entre les rochers, au milieu du mois de juillet, par le soleil d'Italie. Nous nous rejoignîmes au bout de peu de temps, et, repassant sur nos traces, arrivâmes ici, pas un de nous ne voulant maintenant pour beaucoup n'avoir pas vu les îles en question. Cette variété de sentiments vous est rapportée en cette occasion, pour en faire une application générale à toutes les autres.

Quand on a de la peine, on enrage d'être venu; quand on a un moment de plaisir on ne songe plus à la peine, et ainsi alternativement. Mais, me direz-vous, duquel a-t-on le plus, du plaisir ou de la

peine ? Ma foi ! cela serait bien égal, si ce n'est que la peine finie s'efface absolument de la mémoire, au lieu que le plaisir dont on a joui occupe toujours agréablement.

Bref, me voilà de retour à Milan pour en partir dans deux jours, à mon grand regret ; car les Milanais sont les meilleures gens d'Italie, si je ne me trompe, pleins de prévenance et qui nous ont traités avec toute sorte de bonnes manières : leurs mœurs ne diffèrent presque en rien de celles des Français.

Savez-vous bien que j'ai des compliments à vous faire d'un habitant de Milan ? L'autre jour, dans une assemblée, un grand homme bien fait m'aborde : « Ah ! Monsieur, vous êtes Dijonnais, faites-moi la grâce de me dire des nouvelles de mesdames de Blancey et de Quintin ; et le gros Blancey, comment se porte-t-il ? Faites-moi le plaisir, si vous écrivez à Blancey, de l'assurer de mon obéissance, et ces dames de mon respect très humble. J'ai reçu d'elles des politesses infinies pendant un hiver que j'ai passé à Dijon, et j'ai eu l'honneur de les voir chez MM. de Tessé et de Montrevel, à Tournus, où je demeure. » Ce monsieur se momme M. de Laforest. Il est arrêté ici depuis longtemps par une galanterie ; et, en faveur de la bonne guigne de Blancey, il m'a fait présent de vin de Bourgogne, chose plus agréable ici que toutes les peintures de l'univers ; car on s'épuiserait en vain le cerveau pour imaginer à quel point les vins de Lombardie sont détestables.

III. — VÉRONE ET VICENCE.

A M. DE BLANCEY.

Vérone. — Les moines au spectacle. — Les danseuses. — L'*Angelus* au théâtre. — Curiosités et monuments de Vérone. — Vicence. — Le palais et les équipages du podestat. — Coiffure des femmes. — De Vicence à Padoue.

Peste soit de la politique vénitienne qui nous fit courir hors de propos par la chaleur!

Ce n'est pas que ces messieurs aient à craindre la peste par les vaisseaux qui viennent à la foire de Sinigaglia, mais ces mêmes vaisseaux apportent du Levant des marchandises dont le commerce se fait à Venise même. Ils ont voulu par cet édit nuire à la foire autant qu'ils pourraient, en empêchant ces marchandises d'entrer chez eux, et leurs sujets d'aller s'en fournir ailleurs à bon compte. Nous poursuivîmes notre route sur le chemin de Vérone (à 24 milles de Mantoue), qui s'aperçoit de fort loin, de façon qu'on la croirait située au pied des Alpes, bien qu'elle en soit à une assez forte distance.

Quand on en est près et qu'on la voit à plein avec l'enceinte de ses murs, elle paraît grande comme

un géant ; mais, en la parcourant en dedans, on y trouve des rues larges comme elles sont longues ailleurs, et plusieurs places vides, dans chacune desquelles on bâtirait une fort honnête bourgade. Cela fait qu'elle n'est pas peuplée à proportion de son étendue. Le centre de la ville seulement est vivant, commerçant, tout rempli d'artisans de toute espèce, et sent bien son état républicain. Les maisons sont les unes sur les autres dans cet endroit, ayant à toutes leurs fenêtres de grands balcons de fer en saillie qui, étant couverts de treilles et chargés de planches, qui le sont elles-mêmes de gros pots de fleurs ou d'orangers, font qu'on se promène incessamment dans les jardius de Sémiramis, non sans danger de se voir, au moindre vent, coiffé d'une demi-douzaine de ces pots ; c'est une fort méchante police.

L'on s'aperçoit encore du voisinage de Venise à la vue d'une quantité de belles figures de femmes, grandes, grosses, grasses et blanches, telles qu'on les voit dans les tableaux de Paul Véronèse, qui n'a pas manqué d'originaux à imiter, les Vénitiennes ayant la réputation d'être les plus belles femmes de l'Europe.

On n'a rien de mieux à faire, quand on arrive, que d'aller à la comédie pour se délasser ; c'est ce que nous fîmes à Vérone. Je ne m'accoutume pas à la modicité du prix des spectacles. Les premières places ne coûtent pas dix sous, mais la nation ita-

lienne a tellement le goût des spectacles, que la quantité de gens et du menu peuple qui y vont produit l'équivalent et tire les comédiens d'affaire.

Grâce à Dieu, on ne doit pas être en peine de trouver des places à la comédie de Vérone; elle se représente tout au beau milieu de l'ancien amphithéâtre des Romains, et il n'y a point d'autres places pour les spectateurs, que de s'asseoir tout uniment à découvert, sur les degrés de l'amphithéâtre, où il y a de quoi placer trente mille personnes. Il fut plein il y a quelques années, lors d'une fête que l'on donna à madame la duchesse de Modène; ce devait être un beau coup d'œil. Je ne sais comment ces gens-là faisaient leurs constructions; mais j'ai éprouvé que du haut des degrés, bien qu'on soit fort éloigné des acteurs, on les entend presque comme de près.

Je n'ai jamais vu tant de moines à la procession qu'il y en avait à la comédie. Je ne vis point de jésuites, et je m'informai s'ils n'y allaient pas. Un prêtre, placé à côté de moi, me répondit que, bien qu'ils fussent plus pharisiens que les autres, ils ne laissent pas d'y venir quelquefois.

Les dames n'y vont pas beaucoup non plus; j'y en ai cependant trouvé tous les jours; elles sont assises comme les autres, dans l'arène, au milieu des hommes.

Les pièces des Italiens, quoique essentiellement méchantes de tous points, ne laissent pas de me réjouir par la quantité d'évènements dont elles sont

chargées, par les mauvaises plaisanteries dont j'ai pris le goût en fréquentant Votre Excellence, et par le jeu des acteurs.

Les troupes du pays même sont, à mon gré, meilleures que celles qui sont transplantées dans nos provinces, et même que celle de Paris. Mais ce qui m'a surpris de plus en plus, quoique je l'aie vu tous les jours, c'est une jeune danseuse qui s'élève au moins aussi haut et aussi fort que Javilliers, qui fait vingt entrechats de suite, sans se reprendre, battus à huit, et de même de tous les entre-pas de force qu'on admire dans nos maîtres; de sorte qu'à l'égard de la légèreté, la Camargo auprès d'elle est une danseuse de pierre de taille.

En général les danseuses de ce pays-ci sont beaucoup plus fortes et plus élevées que les nôtres, mais voilà tout; ne demandez aux danseurs ni grâces, ni bras, ni bon goût, ni grande précision; seulement ils rendent d'ordinaire fort bien le caractère de l'air qu'ils dansent.

Que je n'oublie pas de vous dire la surprise singulière que j'eus à la comédie la première fois que j'y allai. Une cloche de la ville ayant sonné un coup, j'entendis derrière moi un mouvement subit tel que je crus que l'amphitéâtre venait en ruine, d'autan mieux qu'en même temps je vis fuir les actrices quoiqu'il y en eût une qui, selon son rôle, fut d'abord évanouie.

Le vrai sujet de mon étonnement était que ce que nous appelons l'*Angelus* ou le *pardon* venait de sonner, que toute l'assemblée s'était mise promptement à genoux, tournée vers l'orient; que les acteurs s'y étaient de même jetés dans la coulisse; que l'on chanta fort bien l'*Ave Maria ;* après quoi l'actrice évanouie revint, fit fort honnêtement la révérence ordinaire après l'*Angelus*, se remit dans son état d'évanouissement, et la pièce continua.

Il faudrait avoir vu ce coup de théâtre pour se figurer à quel point il est original.

Vérone est traversée, dans sa plus grande longueur, par l'Adige, rivière large, rapide, blanchâtre comme toutes celles qui descendent des Alpes, c'est-à-dire comme les plus considérables de l'Europe. On voit en face, sur la colline, de l'autre côté de l'eau, le château Saint-Pierre, des jardins et constructions qui, joints à la figure des bâtiments sur la rivière, lui donnent, à mon gré, de la ressemblance avec la ville de Lyon, du côté de Fourvières. On passe la rivière sur quatre ponts de pierre qui n'ont rien de remarquable. Les maisons, pour la plupart, étaient peintes à fresque, de la main du Véronèse ou de ses élèves ; mais tout cela est tellement effacé, que l'on n'y voit presque plus rien. Les endroits qui paraissent font grandement regretter ceux qui ont péri. Voici, à mon ordinaire, le mémoire de ce que j'ai remarqué de plus curieux dans les maisons publiques ou particulières :

La cathédrale est assez grande et dégagée. Il y a à gauche, en entrant, un tombeau orné avec élégance, mais qui ne m'a pas tant inspiré de considération que celui de mon ami le cardinal Noris, quoique beaucoup plus simple. Près du premier est une *Assomption* du Titien, qui a été belle, mais qui est maintenant fort enfumée, et près du second, dans une chapelle, un crucifiement à fresque, contenant une prodigieuse quantité de figures; ce tableau a été fait en 1436, par Jacques Bellini, écolier de Gentil Bellini. Ce morceau de peinture n'est pas tant considérable par lui-même que par l'histoire du progrès de la peinture et du goût du siècle qu'il fait voir, en montrant ce que c'était que les choses qu'on estimait alors, et avec combien de rapidité cet art s'est tiré de la grossièreté où il était plongé, pour produire les choses du monde les plus belles et les plus touchantes. On peut voir aussi dans cette même église un tableau de Liberale.

A Sainte-Anastasie, quelques tombeaux, surtout un des Fregoses et un autre fait d'un marbre noir et blanc fouetté très singulièrement ; plus, deux statues qui soutiennent les bénitiers, à qui le poids de la charge fait faire une mine tout à fait originale. Je n'ai mis cela sur mes registres que par complaisance pour Lacurne qui l'a voulu.

Aux Carmes, Jésus-Christ dans un pressoir ; c'est la croix qui fait l'arbre du pressoir. Elle tourne sur deux vis ; Jésus-Chrit la tourne lui-même, et son sang,

qui coule, est reçu dans les calices par les communiants qui sont tout autour. Ce morceau devrait servir d'acolyte à un autre dont j'ai ouï parler, où Jésus-Christ est dans une trémie, la moitié du corps entre deux meules, et il en sort des hosties.

A Santa-Maria in Organo, une fresque de manière ancienne, très bien fuyante, à droite et à gauche du chœur, par Brusasorci. Le chœur est peint par Paolo Farinato. Les stalles sont de jolis tableaux de bois de rapport, faits par le célèbre frère Jean, moine olivetain de Vérone. Remarquez encore un *Miracle de saint Olivetan.* Je n'ai pu voir l'âne qui porta Notre-Seigneur à Jérusalem, et dont Misson rapporte l'histoire fort au long. Les moines me dirent que depuis plusieurs années, pour ménager les esprits faibles, on ne le montrait ni on ne le portait plus en procession comme autrefois; mais qu'on le tenait sous clef dans une armoire.

A San-Fermo, dans une petite chambre, un tombeau de Tuzziani, chargé de six bas-reliefs de bronze, imités de l'antique, par Campana, dans le quinzième siècle. On ne peut rien de mieux en vérité. Je m'étonne que la sculpture eût déjà fait tant de progrès dans un temps où la peinture en avait encore fait si peu. L'architecture de Saint-Gaétan m'a semblé assez bonne; mais Saint-Zénon vaut tout à fait la peine d'être vu. Cè n'est pas que ce qu'il y a à voir ne soit du dernier détestable; c'est au contraire par là qu'il est curieux, pour voir quel était le génie du

temps de nos rois de la seconde race, et le mauvais goût des ouvrages de cette époque. Pépin, fils de Charlemagne, a fait construire cette église. Sa façade est couverte de bas-reliefs de bronze, représentant la vie de Jésus-Christ, celle de saint Zénon et autres choses ; mais de quel goût! Cela fait lever les épaules.

Misson s'est tué inutilement à chercher un sens allégorique aux deux coqs qui ont pris un renard ; tout l'endroit où cela est représenté est couvert d'espèces de fables d'animaux qui ne signifient rien. Quant au roi qui s'en va à cheval à tous les diables, et qu'il dit n'avoir pu deviner, je ne doute pas qu'on n'ait voulu dépeindre là quelque pitoyable tradition du temps sur un roi qui, ne trouvant rien à la chasse, avait fait un pacte avec le diable pour avoir du gibier. Misson, en rapportant les vers, en a sauté une partie et fait quelques fautes dans le reste. Les voici au juste :

O regem stultum, petit infernale tributum,
Ni sus, equus, cervus, canis huic datur. Hos dat Avernus.
Moxque paratur equus, quem micit dœmon iniquus ;
Exit aqua nudus, petit infera non rediturus.....

Ce dernier mot est fort bien écrit tout au long malgré ce qu'en dit notre auteur. On peut voir encore, dans l'église souterraine, quelques fragments fort effacés de ces méchantes peintures des Grecs, faites avant le rétablissement de la peinture en Oc-

cident, par Cimabue. Il y a un baptistère, ou cuve d'une grosseur prodigieuse, avec une autre cuve dedans; le tout servait pour l'immersion des catéchumènes adultes. L'évêque passait et tournait tout autour entre les deux cuves.

On me voulut faire croire que le baptistère était d'une seule pierre cavée ; même ces gens-là comptaient si fort sur ma complaisance, qu'un bénitier de porphyre près de là y avait été, selon eux, apporté par le diable, au vu et au su de tout le monde. Ce fut saint Zénon qui lui donna ordre d'aller chercher ce bénitier en Istrie. Il était avec un très beau piédestal, aussi de porphyre; mais le diable, qui n'est pas comme sa servante, et qui n'en fait pas plus qu'on ne lui commande, n'apporta pas le piédestal, le saint ne lui ayant pas donné l'ordre expressément. Au surplus, cette église de Saint-Zénon est d'une bonne architecture et a une fort belle tour à clocher. Le tombeau du roi Pépin est dans un préau à côté ; il est fort simple et porte une inscription courte, écrite en caractères du temps, mais qui cependant nous parut bien plus moderne et qui peut avoir été ajoutée depuis.

Quant aux maisons de particuliers, celles de Pompei et de Maffei (autre que Scipion) m'ont paru les plus belles à l'extérieur ; mais j'estime mieux que cela les jardins du palais Giusti, que la nature a assez bien servi pour lui donner, dans son jardin même, des rochers au moyen desquels on a des

grottes et des terrasses sans fin, surmontées par de petites rotondes ouvertes de tous côtés sur la ville et sur tout le pays coupé par le cours de l'Adige. A gauche la vue ne se termine pas, et à droite les montagnes du Tyrol l'arrêtent. Outre cela, la quantité de cyprès prodigieusement hauts et pointus, dont tout ce jardin est planté, forment un coup d'œil original et lui donnent l'air d'un de ces endroits où les magiciens tiennent le sabbat. Il y a un labyrinthe, où moi, qui nigaude toujours derrière les autres, j'allai m'engager indiscrètement. J'y fus une heure au grand soleil à tempêter, sans pouvoir me retrouver, jusqu'à ce que les gens de la maison vinssent m'en tirer.

Nous partîmes de Vérone le 25, pour aller à Vicence; le chemin n'est pas aussi agréable qu'auparavant, et quelquefois il est pierreux. Nous arrivâmes à Vicence la même matinée, ayant fait trente milles.

Vicence n'est pas aussi grande que Vérone, et à mon gré ne la vaut à aucun égard ; cependant toutes les maisons considérables y sont d'une architecture régulière et admirable, fort au-dessus de celle que l'on vante à Gênes. Le fameux Palladio, le Vitruve de son siècle, était natif de Vicence. On prétend qu'ayant reçu quelques mécontentements de la noblesse de sa ville, il s'en vengea indirectement en mettant à la mode le goût des façades, dont il leur donnait des desseins magnifiques, qui les ruinèrent

tous dans l'exécution. En effet, on ne voit à chaque édifice que façades de toutes sortes de manières, d'ionique (c'était son ordre favori), avec tous les combles chargés de statues, trophées et autres embellissements. Ce serait une ridiculité que de vouloir citer ces maisons, vu la quantité, sauf cependant le palais Montanari et celui des Chiericati, qui font la face d'une petite place de Vicence.

Avec cela, non seulement cette ville n'est pas belle, mais elle m'a paru laide et désagréable. Ces belles maisons, outre qu'elles ont l'air triste, ont pour acolytes de méchantes chaumières qui les défigurent tout à fait.

Bref, Vicence a l'air pauvre, sale et mal tenu presque partout. Son plus bel endroit est la place où est le palais de la *Ragione*, c'est-à-dire de la Justice. Le toit est tout de plomb, d'un dessin ovale assez singulier. Ce vaste et singulier ouvrage de Palladio fait un grand ornement à cette place, aussi bien que le palais du Capitaine et le Mont-de-Piété, où l'on fait l'usure pour le secours des pauvres gens. Bien entendu, cependant, que ces deux derniers palais sont fort au-dessus du premier, qui, outre sa décoration de marbre, a une tour que je crois plus haute que celle de Crémone et plus svelte. Le dedans du palais me parut fort médiocre, pour ce que j'en vis, n'ayant pu pénétrer qu'à la première pièce, parce que le podestat recevait actuellement une visite de cérémonie de l'évêque. En récompense, je vis sa marche, qui

avait bien aussi bon air que tout le sénat de ces *mercadants* de Gênes.

La garde de Dalmates ou Albanais précédait, vêtus précieusement à la grecque, comme les janissaires.

Monseigneur était dans un superbe carrose d'ébène doré, suivi de deux autres pareils; le tout attelé de chevaux de la dernière beauté. Les équipages du podestat étaient verts et galants, convenablement à son âge. C'est un joli jeune homme de vingt-quatre ans, ènseveli dans une perruque hors de toute vraisemblance, et vêtu d'une veste rouge et d'une longue robe noire, comme celle de *moussou* Pantalon.

Je crois que j'ai fait partout un chapitre particulier de la coiffure des femmes. Ici elles se couvrent la tête de trois ou quatre milliers d'épingles à grosses têtes d'étain ; cela ressemble à un citron piqué de clous de girofle. A Padoue, elles s'affublent d'une grande mante de satin noir qui retombe sur le dos, puis sur le devant, en écharpe. Celles-là semblent figurer le sacrifice d'Iphigénie. (Cela s'entend toujours du peuple ; car les gens de condition, hommes et femmes, sont partout vêtus comme en France.)

Je ne suis pas encore si sensible au plaisir de voir les belles choses des villes qu'à celui de jouir du spectacle de la campagne dans ce pays charmant.

Peut-être que le terrain qui est entre Vicence et Padoue vaut seul le voyage d'Italie, surtout pour la beauté des vignes, qui sont toutes montées sur des

arbres dont elles recouvrent toutes les branches, puis, en retombant, elles retrouvent d'autres jets de vigne qui descendent de l'arbre voisin, avec lesquels on les rattache, ce qui forme, d'arbres à autres, des festons chargés de feuilles et de fruits. Tout le chemin est ainsi garni d'arbres en échiquier ou en quinconce.

Il n'y a point de décoration d'opéra plus belle ni mieux ornée qu'une pareille campagne. Chaque arbre, couvert de feuilles de vigne, fait un dôme de pavillon duquel pendent quatre festons, qui s'attachent aux arbres voisins. Les festons bordent la route de chaque côté et s'étendent, à perte de vue, en tous sens dans la plaine.

Cette décoration n'a guère moins de vingt milles de long, qui est la distance de Vicence à Padoue.

Le 26, avant que d'arriver à cette ville, nous passâmes la Brenta, sur un pont distant de Padoue d'environ une demi-lieue, et nous entrâmes par la porte Savonarola, dont l'architecture est fort prisée, aussi bien que celle de la porte-Saint-Jean.

Cependant l'une et l'autre m'ont paru au-dessous de celle que l'on nomme del Portello, que vous ferez très bien de voir en passant par ici.

IV. — PADOUE.

A M. DE NEUILLY.

Tristesse de Padoue. — L'Université. — Les écoliers. — Saint Antoine de Padoue et les Padociens. — Richesse de sa chapelle. — Départ pour Venise.

Padoue m'a paru d'une figure en quelque façon triangulaire et fort étendue.

Elle passe pour une des plus grande villes d'Italie, et même plus que Venise, ayant au moins deux lieues et demie de tour; mais on ne peut rien voir de plus pauvre, de plus triste ni de plus dépeuplé.

Le premier étage des maisons porte sur d'infâmes arcades basses et irrégulières, faites de méchantes pierres ou de plâtras, qui bordent la rue de chaque côté.

Cela a quelque commodité, en ce que les gens de pied peuvent marcher à l'ombre. Aussi bien n'est-il pas possible d'aller en carrosse sur ce pavé détestable, s'il en fut jamais, et fait de gros quartiers de pierres, qui, en quelques endroits, est une espèce de porphyre. Ainsi, on peut dire que le malheur d'être

roué est récompensé par l'honneur. Mes reins pourraient vous en dire des nouvelles. Venons au détail.

Le premier et le principal article est l'Université; mais, à dire vrai, cela était bon autrefois. Aujourd'hui que les universités sont tombées, celle-ci l'est encore plus que les autres. Les écoliers, si redoutables par leur nombre et leur puissance, ne sont plus qu'en très-petit nombre, et la plupart du temps les professeurs prêchent aux bancs. Cependant, il y en a toujours un grand nombre d'habiles, et parmi eux plusieurs gens de qualité qui ne rougissent point, comme en France, de rendre leurs talents utiles à la société, ni de passer pour savoir quelque chose. De tous les collèges qui étaient à Padoue il n'en reste qu'un, nommé le *Bœuf*, *il Bo* (1), où l'on trouve une belle cour d'ordre dorique, par Palladio; un théâtre d'anatomie fait comme un puits, dans le fond duquel on pose le cadavre sur une table; tout le tour du puits est en gradins, où les écoliers peuvent se placer au nombre de cinq cents, et voir la démonstration, sans se gêner dans ce petit espace, chaque partie que l'on démontre étant bien éclairée par une disposition de lumière faite exprès... C'est le fameux Fra Paolo, servite, qui en a inventé la forme et donné le dessin... Une salle d'histoire naturelle remplie de toutes les choses qui ont rapport à ce sujet, et de squelettes

(1) Ainsi appelé parce qu'il y avait là une hôtellerie à l'enseigne du bœuf.

de toutes sortes d'animaux... une bibliothèque que l'on bâtit sur un dessin le meilleur et le plus convenable à un grand amas de livres.

Me voici à ce qu'on appelle le *saint* tout court, par excellence, c'est-à-dire saint Antoine de Padoue, pour lequel on n'a pas moins de vénération que pour saint Charles à Milan. La différence est cependant forte d'un moine de cette espèce à un excellent citoyen ; surtout j'ai ri de bon cœur de la bonne invention des Padouans, qui l'ont fait peindre au bas des recoins des murailles de leurs maisons pour empêcher que l'on ne pissât contre.

Je savais déjà qu'il était bon à plus d'une chose. Les mariniers portugais de l'Inde orientale portent avec eux une image de saint Antoine de Padoue, à laquelle ils demandent du bon vent, et ils le garrottent au mât du navire jusqu'à ce qu'il leur en ait donné.

Au surplus, le saint a une assez belle maison ; il y occupe un superbe appartement. C'est une chapelle tout enrichie d'or et d'argent, de chandeliers de même métal, sur des piédestaux de marbre, le tout d'une ciselure exquise ; plus, quantité de bas-reliefs de marbre, tant bons que mauvais, de Sansovino, du Lombardo, et d'un troisième dont j'ai oublié le nom.

Les *ex-voto* y sont en si grand nombre, que le saint ne souffre dans sa chambre à coucher que ceux qui sont d'or ou d'argent massif ; les autres sont re-

légués dans un appartement à part qu'on leur a fait à côté.

Toute cette église de Saint-Antoine est entièrement remplie de tombeaux, dont plusieurs sont fort bons, surtout ceux de Cornaro, de Contarini, de Ferrari; mais surtout les deux chapelles peintes à fresque par le Giotto, si fameux dans le temps du rétablissement de la peinture, sont une chose curieuse. Ce grand maître, si vanté dans toutes les histoires, ne serait pas reçu aujourd'hui à peindre un jeu de paume.

Cependant, à travers son barbouillage, on discerne du génie et du talent. A l'oratoire de Saint-Antoine, plusieurs morceaux à fresque, du Titien, très curieux et assez méchants; on voit là, non ce qu'il est, mais ce qu'il sera. Je ne veux pas parler d'un tableau de cette chapelle, où un âne renifle sur de l'avoine pour se mettre à genoux devant le saint sacrement. Laissons ces pauvretés et n'achevons point; il est indigne de voir combien la misérable superstition souille la religion par ses momeries.

On dit que, malgré le méchant état où Padoue est réduite, les étrangers qui l'ont connue ne la quittent qu'à regret. Cela ne peut manquer d'arriver, si ses habitants sont tous du genre du marquis Poleni, professeur de mathématiques. Sur une simple indication que nous avions de l'aller voir, il n'y a sorte d'honnêtetés que nous n'ayons reçues de lui.

Je vais actuellement m'embarquer sur le canal de la Brenta, pour me rendre à Venise.

Il y a vingt-cinq milles d'ici à cette fameuse ville, qui est un des plus grands termes de notre voyage : j'ai grande impatience de la voir.

Nous aurons fait alors trois cent quatre-vingts milles à partir de Gênes, y compris le détour des îles Borromées, qui est de cent milles.

Je compte bien trouver là une quantité de lettres de France, de tous mes parents et amis ; c'est un des plus grands plaisirs que je pourrai avoir dans cette ville.

Il faut se trouver aussi loin de sa patrie pour imaginer à quel point on désire être instruit de ce qui s'y passe, surtout n'ayant eu aucune nouvelle de France depuis mon départ, que la lettre que j'ai reçue de Blancey à Marseille ; ainsi, mes chers amis, je vous charge bien fort l'un et l'autre de veiller à ce que les gens de ma connaissance m'écrivent souvent et avec grand détail.

V. — VENISE.

A M. DE BLANCEY.

Les voyageurs solennels. — Préjugés du public. — Les auberges italiennes. — Le pain. — Le vin. — Les pourboires. — Le canal de la Brenta. — Premier aspect de Venise. — Les gondoles. — Discrétion des gondoliers. — La place Saint-Marc — La peinture. — La liberté des mœurs. — La jalousie vénitienne — Communauté de la femme. — Détails sur la galanterie — Les couvents et les religieuses. — Les courtisanes. — Les courtiers d'amour. — Aventure galante. — Fidélité des Vénitiennes.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Seigneur..........

On prétendait tout communément dans Venise que mon journal ci-présent, ouvrage si respectable, n'avait, en arrivant vers vous, qu'à égayer votre veine et celle de vos compatriotes, de fort méchants propos; que vous vous étiez émancipés à lâcher certains traits de satire contre un travail aussi distingué par l'utilité des choses qu'il contient que par la précision et la brièveté qui y règnent, et que, non contents d'avoir les uns et les autres épuisé votre petite ironie sur des écrits qui, à la matière et au style près, sont, à coup

sûr, irrépréhensibles, vous aviez mêlé M. Loppin dans vos railleries ; chose que je ne pourrais, ne voudrais ni ne devrais tolérer.

Il est vrai que ce n'est pas un mauvais plaisant ni un freluquet comme ces petits messieurs ; mais, en récompense, c'est un esprit sensé, un caractère droit, un bon cœur, aux vues justes : c'est l'homme qui fait face pour nous lorsqu'il est question de doctrine. En un mot c'est une tête carrée, dont nous ferions bien de suivre les avis. Ainsi, sur le bruit qui courait de ce que dessus, j'allais sans doute me gendarmer bien fort ; mais à la vue de votre lettre,

Seigneur, je l'ai jugé trop peu digne de foi.

De sorte que j'ai rengainé bien vite ce qui m'animait contre le journal, et qui n'allait pas moins qu'à supprimer, si j'eusse pu, ce gros in-quarto que vous avez reçu en dernier lieu et tous ceux qui auraient dû lui succéder.

Ce qui faisait, pour vous parler vrai, le sujet de mon ire, c'était de ne point recevoir de vos nouvelles ; partant, je me suis trouvé coi quand j'ai été convaincu de votre exactitude. Il faut pourtant là-dessus que je vous en croie sur votre parole, car je n'ai reçu que votre dernière lettre. Celle que vous m'écriviez à Rome n'est pas encore arrivée. J'espère cependant qu'elle ne sera pas perdue, non plus que d'autres que j'ai reçues par la même voie, et je l'attends avec

impatience, dans l'espérance d'y trouver des histoires divines.

Il me semble que je vous devrais au moins autant de compliments sur vos réflexions morales que vous m'en faites sur l'article de mon babil. Vous parlez en homme pénétré de l'une et de l'autre situation, et cela est dans l'ordre; mais votre comparaison, bien qu'ingénieuse, n'est pas tout à fait juste. Les récits sont plus exacts à peindre le bien et le mal que ne le sont les relations de voyages.

MM. les voyageurs rarement quittent le ton emphatique en décrivant ce qu'ils ont vu, quand même les choses seraient médiocres; je crois qu'ils pensent qu'il n'est pas de la bienséance pour eux d'avoir vu autre chose que du beau.

Ainsi, non contents d'exalter des gredineries, ils passent sous silence tout ce qu'il leur en a coûté pour jouir des choses vraiment curieuses; de sorte qu'un pauvre lecteur, n'imaginant que roses et que fleurs dans le voyage qu'il va entreprendre, trouve souvent à décompter, et se voit précisément dans le cas d'un homme qui serait devenu amoureux d'une femme borgne sur son portrait peint de profil.

Ne croyez pas cependant par là que je veuille exagérer les peines du voyage, qui assurément ne sont rien moins qu'intolérables.

La plus grande de toutes est d'être séparé des gens de sa connaissance; mais je suis bien aise, puisque j'en trouve l'occasion, de charger un peu ma bile

contre les détails contenus dans les livres de voyages que j'ai actuellement sous les yeux, dans une partie desquels il n'y a pas un mot de vrai.

Il en est de même de la plupart des idées générales que l'on se forme sur le bruit public. Par exemple, tout le monde dit : les auberges d'Italie sont détestables ; cela n'est pas vrai, on est très bien dans les grandes villes. A la vérité, on est très mal dans les villages ; ce n'est pas merveille ; il en est de même en France.

Mais ce qu'on ne dit pas, c'est que le pain, non pétri avec les bras, mais battu avec de gros bâtons, quoique fait avec de la farine blanche et très fine, est la plus détestable chose dont un homme puisse goûter ; j'en suis désolé.

Pour le vin, je m'y fais tant bien que mal, en choisissant toujours celui qui est gros et fort âpre, par préférence au doux, qui ne peut être comparé qu'au pain, tant il est mauvais.

Cependant les gens du pays le trouvent exquisissime, et c'est une chose à crever de rire que de voir les mines que font les dames en goûtant nos vins de Champagne, et combien elles sont émerveillées de m'en voir avaler de grands traits mousseux.

On dit encore qu'on a tant qu'on veut la *cambiatura ;* fausseté. Les surintendants des postes la donnent très difficilement, et il faut avoir à chaque poste des discussions qui ne finissent point. Le résultat de tout cela, c'est qu'il faut payer la poste excessive-

ment cher, et compter toujours, quand on a destiné une certaine somme à ce voyage-ci, qu'on dépensera le triple, encore que votre argent gagne en Italie ; car, outre l'article de la poste et des voiturins, qui sont d'abominables canailles, il y a celui des auberges, plus chères qu'en France, quoiqu'on ne soupe jamais, et celui que l'on appelle la *buona mancia*, comme nous dirions la *bonne main.*

Ce point ne finit pas ; pour la plus petite chose, vous êtes entouré de gens qui vous demandent pour boire ; même un homme avec qui on fait un marché d'un louis trouverait fort singulier, après l'exécution, qu'on ne lui donnât qu'un écu de *bonne main.*

Je m'en plains tous les jours aux gens du pays, qui se contentent de plier les épaules en disant : *Poveri forestieri*, c'est-à-dire, en langue vulgaire, *les étrangers sont faits pour être volés.* Quand j'aurai un peu plus de pratique de la langue du pays, je mettrai bon ordre à ce que cela n'arrive plus.

Enfin je ne finirais pas, si je voulais blâmer toutes les erreurs où l'on est sur ce voyage, et qui ne sont pas mieux fondées que la jalousie des Italiens ou la captivité de leurs femmes ; mais cette préface n'est déjà que trop longue. Retournons à nos moutons, c'est-à-dire à notre journal, à condition cependant que vous ne le communiquerez qu'à peu de personnes, quand ce seront des gens discrets, comme Bourbonne ou Courtois ; mais je défends les causeurs, à commencer par votre frère.

Je ne sais si je vous ai conté comment nous partîmes de Padoue le 28 du mois dernier. Ce fut en nous embarquant sur le canal de la Brenta, avec un vent contraire; c'est la règle. Mais pour le coup le diable en fut la dupe, car nous avions de bons chevaux qui nous remorquaient le long du bord, moyennant quoi nous *ingannions* le sortilège qui nous poursuit. Le bâtiment que nous montions se nomme le *Bucentaure.* Vous pouvez bien penser que ce n'est qu'un fort petit enfant du vrai *Bucentaure;* mais aussi c'était le plus joli enfant du monde, ressemblant fort en beau à nos diligences d'eau et infiniment plus propre, composé d'une petite antichambre pour les valets, suivie d'une chambre tapissée de brocatelle de Venise, avec une table et deux estrades garnies de maroquin, et ouverte de huit croisées effectives et de deux portes vitrées.

Nous trouvions notre ordinaire, nous n'avions nulle impatience d'arriver, d'autant mieux que nous nous étions munis de force vivres, vin de Canaries, etc., et que les rivages sont bordés de quantité de belles maisons de nobles vénitiens.

Celle de Pisani, maintenant doge, mérite en vérité une description particulière, surtout par un portail de jardin au bord de l'eau, accompagné de deux colonnes qui ont des escaliers tournants de fer en dehors, montant sur une terrasse charmante qui fait le comble du péristyle. Cela est imaginé à merveille, et l'on m'a dit depuis que le cardinal de Rohan

en avait fait prendre le dessin pour l'exécuter à Saverne.

Nous voulions d'abord descendre pour voir ces maisons ; le nombre nous en rebuta: ç'aurait été l'affaire de quelques années. Cependant nous ne résistâmes pas à la tentation de voir la dernière, qui est sur la route, appartenant aux Foscarini ; elle a beaucoup de bonnes fresques, et surtout une *Chute des Titans,* d'une excellente expression, de la main de Zelotti. (Notez cependant que ceci est encore inférieur aux abords de Gênes.) Au bout de quelques milles nous eûmes l'honneur d'entrer dans la mer Adriatique, et peu après celui d'apercevoir Venise.

A vous dire vrai, l'abord de cette ville ne me surprit pas autant que je m'y attendais. Cela ne me fit pas un autre effet que la vue d'une place située au bord de la mer, et l'entrée par le grand Canal fut, à mon gré, celle de Lyon ou de Paris par la rivière.

Mais aussi, quand on y est une fois, qu'on voit sortir de l'eau de tous côtés des palais, des églises, des rues, des villes entières, car il n'y en a pas pour une ; enfin, de ne pouvoir faire un pas dans une ville sans avoir le pied dans la mer, c'est une chose, à mon gré, si surprenante, qu'aujourd'hui j'y suis moins fait que le premier jour, aussi bien qu'à voir cette ville ouverte de tous les côtés, sans portes, sans fortifications et sans un seul soldat de garnison, imprenable par mer ainsi que par terre ; car les vais-

seaux de guerre n'en peuvent nullement approcher, à cause des lagunes trop basses pour les porter.

En un mot, cette ville-ci est si singulière par sa disposition, ses façons, ses manières de vivre à faire crever de rire, la liberté qui y règne et la tranquillité qu'on y goûte, que je n'hésite pas à la regarder comme la seconde ville de l'Europe, et je doute que Rome me fasse revenir de ce sentiment.

Nous sommes logés pour ainsi dire dans le fort de la rue Saint-Honoré ; avec cela on peut dormir la grasse matinée sans être interrompu par le moindre bruit.

Tout s'y passe doucement dans l'eau, et je crois qu'on ronflerait fort bien au milieu du marché aux herbes.

Joignez à cela qu'il n'y a pas dans le monde une voiture comparable aux gondoles pour la commodité et l'agrément Je ne trouve pas que l'on en ait donné, à mon gré, une description juste. C'est un bâtiment long et étroit comme un poisson, à peu près comme un requin ; au milieu est posée une espèce de caisse de carrosse, basse, faite en berlingot, et du double plus long qu'un vis-à-vis ; il n'y a qu'une seule portière au devant, par où l'on entre. Il y a place pour deux dans le fond, et pour deux autres de chaque côté, sur une banquette qui y règne, mais qui ne sert presque jamais que pour étendre les pieds de ceux qui sont dans le fond.

Tout cela est ouvert de trois côtés, comme nos carrosses, et se ferme quand on veut, soit par des glaces, soit par des panneaux de bois recouverts de drap noir, qu'on fait glisser sur des coulisses, ou rentrer par le côté dans le corps de la gondole. Je ne sais pas trop si je me fais entendre. Le bec d'avant de la gondole est armé d'un grand fer en col de grue, garni de six larges dents de fer. Cela sert à la tenir en équilibre, et je compare ce bec à la gueule ouverte du requin, bien que cela y ressemble comme un moulin à vent.

Tout le bateau est peint en noir et verni ; la caisse doublée de velours noir en dedans et de drap noir en dehors, avec les coussins de maroquin de même couleur, sans qu'il soit permis aux plus grands seigneurs d'en voir une différente, en quoi que ce soit, de celle du plus petit particulier ; de sorte qu'il ne faut pas songer à deviner qui peut être dans une gondole fermée.

On est là comme dans sa chambre, à lire, écrire, converser, caresser sa maitresse, manger, boire, etc., toujours faisant des visites par la ville. Deux hommes, d'une fidélité à toute épreuve, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière, vous conduisent sans voir, si vous ne voulez.

Je n'espère plus de me retrouver de sang-froid dans un carrosse, après avoir tâté de ceci. J'avais ouï dire qu'il n'y avait jamais d'embarras de gondoles comme il y en a de voitures à Paris ; mais au contraire rien n'est plus commun, surtout dans les rues étroites et

sous les ponts; à la vérité ils sont de peu de durée, la flexibilité de l'eau donne une grande facilité pour s'en débarrasser. Outre cela, nos cochers d'ici sont si adroits, qu'ils glissent on ne sait comment, et tournent en un coup de main cette longissime machine sur la pointe d'une aiguille.

Ces voitures vont vite, mais non pas autant que le carrosse d'un petit-maître. Cependant ne vous avisez pas de tenir la tête hors de votre gondole ; la gueule du requin d'une autre gondole qui passerait vous la couperait net comme un navet.

Le nombre des gondoles est infini, et l'on ne compte pas moins de soixante mille personnes qui vivent de la rame, soit gondoliers ou autres.

On dit aussi, pour faire valoir l'agrément du séjour, que la ville a toujours un fonds de trente mille étrangers. Cela peut avoir quelque fondement pendant les six mois de carnaval ; mais hors de là je crois ce nombre fort exagéré.

Vous croyez peut-être que la place Saint-Marc, dont on parle tant, est aussi grande que d'ici à demain.

Rien moins que cela; elle est fort au-dessous, tant pour la grandeur que pour le coup d'œil, des bâtiments de la place Vendôme, bien que magnifiquement bâtie ; mais elle est régulière, carrée, longue, terminée des deux bouts par les églises de Saint-Marc et de San-Germiniano (1), et des côtés par les

(1) Cette église n'existe plus.

Procuraties Vieilles et Neuves. Ces dernières forment un magnifique bâtiment, tout d'un corps de logis d'une très grande longueur, orné d'architecture, et le comble couvert de statues.

Tant les Neuves que les Vieilles sont bâties sur ces arcades, sous lesquelles on se promène à couvert, et chaque arcade sert d'entrée à un café qui ne désemplit point. La place est pavée de pierres de taille. On ne peut s'y tourner, à ce qu'on dit, pendant le carnaval, à cause de la quantité de masques et de théâtres. Pour moi, qui n'ai pas vu cela, je l'en trouve actuellement toujours pleine.

Les robes de palais, les manteaux, les robes de chambre, les Turcs, les Grecs, les Dalmates, les Levantins de toute espèce, hommes et femmes, les tréteaux de vendeurs d'orviétan, de bateleurs, de moines qui prêchent et de marionnettes ; tout cela, dis-je, qui y est tout ensemble, à toute heure, la rendent la plus belle et la plus curieuse place du monde, surtout par le retour d'équerre qu'elle fait auprès de Saint-Marc, ce que l'on nomme *Broglio*.

C'est une autre place plus petite que la première, formée par le palais de Saint-Marc et le retour du bâtiment des Procuraties-Neuves.

La mer, large en cet endroit, la termine.

C'est de là qu'on voit le mélange de terre, de mer, de gondoles, de boutiques, de vaisseaux et d'églises, de gens qui partent et qui arrivent à chaque instant. J'y vais au moins quatre fois le jour pour me régaler

la vue. Les nobles ont leur côté où ils se promènent, et qu'on leur laisse toujours libre ; c'est là qu'ils trament toutes leurs intrigues, d'où est venu le nom de *Broglio*.

La grande place a dans un angle la haute tour de Saint-Marc, qui, quoique grande et bien faite, me paraît assez mal placée là, puisqu'elle interrompt la figure régulière de la place.

Je ne m'aviserai pas d'entrer avec vous dans le même détail sur l'article de Venise que j'ai fait en parlant des autres villes ; ce serait une chose à ne jamais finir, et pour plus d'abréviation, je ne vous en dirai rien du tout, d'autant mieux que je n'aurais souvent qu'à répéter ce qu'a dit Misson. Il en parle fort pertinemment, et mieux que d'aucun autre en droit que j'aie encore vu : surtout je vous épargnerai l'article des tableaux, à votre grande satisfaction, si je ne me trompe ; mais je ne ferai pas le même tort à Quintin, qui ne me le pardonnerait pas. On dit qu'il y en a plus à Venise que dans le reste de l'Italie.

Pour moi, ce que j'assurerai bien, c'est qu'il y en a plus que dans la France entière. La seule liste des peintures publiques fait un gros in-octavo, sans compter que les particuliers en ont de quoi combler l'Océan.

On prétend aussi qu'à illuminer les trois étages des Procuraties en flambeaux de cire blanche, la nuit de Noël, on brûle plus de cire ici en cette nuit que dans tout le reste de l'Italie pendant un an.

Nous ne songeons jamais à déjeuner, Sainte-Palaye et moi, sans nous être au préalable mis quatre tableaux du Titien et deux plafonds de Paul Véronèse sur la conscience. Pour ceux du Tintoret, il ne faut pas songer à les épuiser ; il fallait que cet homme-là eût *una furia da diavolo*. Je me suis borné à examiner mille ou douze cents des principaux.

Je ne vous parlerai pas trop non plus du gouvernement ni des mœurs ; c'est un article qu'Amelot a traité à fond, et assez bien. Il ne faut pas cependant croire tout le mal qu'il en dit, mais seulement la plus grande partie.

Quant aux mœurs, vous aimeriez sûrement mieux que je vous entretinsse de cela que d'édifices et de peintures ; mais faites réflexion qu'un étranger qui passe un mois dans une ville n'est pas fait pour les connaître, et en parlerait presque infailliblement tout de travers.

Cependant, si vous voulez quelque chose là-dessus, je vous dirai qu'il n'y a pas de lieu au monde où la liberté et la licence règnent plus souverainement qu'ici. Ne vous mêlez pas du gouvernement, et faites d'ailleurs tout ce que vous voudrez.

Je ne parle pas de la chose dont nos plaisirs et nous tirons notre origine, de la chose proprement dite par excellence. On ne s'en choque pas plus ici que toute autre opération naturelle. C'est une bonne police qui devrait être reçue partout.

Mais pour tout ce qui, en saine morale, doit s'ap-

peler méchante action, l'impunité y est entière. Cependant le sang est si doux ici que, malgré la facilité que donnent les masques, les allures de la nuit, les rues étroites, et surtout les ponts sans garde-fous, d'où l'on peut pousser un homme daus la mer sans qu'il s'en perçoive, il n'arrive pas quatre accidents par an ; encore n'est-ce qu'entre étrangers.

Vous pouvez juger par là combien les idées que l'on a sur les stylets vénitiens sont mal fondées aujourd'hui.

Il en est à peu près de même de leur jalousie pour leurs femmes : cependant cela mérite explication.

Dès qu'une fille, entre nobles, est promise, elle met un masque, et personne ne la voit plus, que son futur ou ceux à qui il le permet, ce qui est fort rare. En se mariant, elle devient un meuble de communauté pour toute la famille, chose assez bien imaginée, puisque cela supprime l'embarras de la précaution, et que l'on est sûr d'avoir des héritiers du sang.

C'est souvent l'apanage du cadet de porter le nom de mari; mais, outre cela, il est de règle qu'il y ait un amant ; ce serait même une espèce de déshonneur à une femme, si elle n'avait pas un homme publiquement sur son compte. Mais, halte là ; la politique a grande part à ceci.

La famille en use comme le roi de France à l'élection de l'abbé de Cîteaux ; on laisse choisir la femme en donnant l'exclusion à tels ou tels. Il ne faut pas

qu'elle s'avise de prendre aucun autre qu'un noble, et parmi ceux-ci, un homme qui ait entrée dans le *Pregadi* ou Sénat et dans les conseils, dont la famille soit assez puissante pour pouvoir favoriser les brigues, et à qui l'on puisse dire : « Monsieur, il me faut demain matin tant de voix pour mon beau-frère ou pour mon mari. »

Avec cela, une femme a la liberté tout entière et peut faire tout ce qu'elle veut.

Il faut cependant rendre justice à la vérité ; notre ambassadeur me disait, l'autre jour, qu'il ne connaissait pas plus d'une cinquantaine de femmes de qualité qui couchassent avec leurs amants.

Le reste est retenu par la dévotion. Les confesseurs ont traité avec elles qu'elles s'abstiendraient de l'article essentiel, moyennant quoi, ils leur font bon marché du reste tout aussi loin qu'il puisse s'étendre.

Voilà quel est le train courant de la galanterie, où les étrangers n'ont pas beau jeu.

Les nobles ne les admettent guère ni dans leurs maisons ni dans leurs parties. Ils veulent vivre entre eux et avoir leurs coudées franches pour parler, devant leurs femmes, de brigues et de ballottages, article sur lesquels le *tacet* s'observe exactement devant l'étranger.

Cependant, lorsque deux personnes s'entendent, il n'est pas impossible de faire un coup fourré à la faveur des gondoles, où les dames entrent toujours seules, sans surveillants ; c'est un asile sacré.

Il est inouï qu'un gondolier de Madame se soit laissé gagner par Monsieur ; il serait noyé le lendemain par ses camarades.

Cette pratique actuelle des dames a beaucoup diminué les profits des religieuses, qui étaient jadis en possession de la galanterie.

Cependant, il y en a encore bon nombre qui s'en tirent aujourd'hui avec distinction, je pourrais dire avec émulation, puisque, actuellement que je vous parle, il y a une furieuse brigue entre trois couvents de la ville, pour savoir lequel aura l'avantage de donner une maîtresse au nouveau nonce qui vient d'arriver.

En vérité, ce serait du côté des religieuses que je me tournerais le plus volontiers, si j'avais un long séjour à faire ici.

Toutes celles que j'ai vues à la messe, au travers de la grille, causer tant qu'elle durait, et rire ensemble, m'ont paru jolies au possible et mises de manière à faire bien valoir leur beauté. Elles ont une petite coiffure charmante, un habit simple, mais bien entendu, presque toujours blanc, qui leur découvre les épaules et la gorge ni plus ni moins que les habits à la romaine de nos comédiennes.

Pour épuiser l'article du sexe féminin, il convient ici, plus qu'ailleurs, de vous dire un mot des courtisanes. Elles composent un corps vraiment respectable par les bons procédés.

Il ne faut pas croire encore, comme on le dit,

que le nombre en soit si grand que l'on marche dessus; cela n'a lieu que pendant le temps de carnaval, où l'on trouve sous les arcades des Procuraties autant de femmes couchées que debout; hors de là, leur nombre ne s'étend pas à plus du double de ce qu'il y en a à Paris; mais aussi elles sont fort employées.

Tous les jours régulièrement, à vingt-quatre ou vingt-quatre heures et demie au plus tard, toutes sont occupées. Tant pis pour ceux qui viennent trop tard.

A la différence de celles de Paris, toutes sont d'une douceur d'esprit et d'une politesse charmantes. Quoi que vous leur demandiez, leur réponse est toujours : *Sarà servito, sono v suoi commandi* (car il est de la civilité de ne parler aux gens qu'à la troisième personne).

A la vérité, vu la réputation dont elles jouissent, les demandes qu'on leur fait ordinairement sont fort bornées; cependant j'en trouvai l'autre jour une si jolie que... le moyen de ne pas s'y fier, elle me répondait des conséquences *per la beatissima Madonna di Loreto.*

Nous avons eu quelque peine à nous mettre un peu dans le beau monde; nous sommes arrivés dans des circonstances défavorables.

La sérénissime république venait de faire main basse sur près de cinq cents courtiers d'amour qui, abusant de leur ministère public, s'en allaient offrir à tous venants, sur la place Saint-Marc, madame la

procuratesse celle-ci, ou madame la chevalière celle-là ; de sorte qu'il arrivait quelquefois à un mari de s'entendre proposer sa femme.

On a réformé cette licence trompeuse et insolente. Néanmoins il ne faut pas être en peine de vivre aujourd'hui, pour peu qu'on choisisse bien ses gondoliers, et ce choix est si aisé qu'il faut être d'un grand guignon pour le faire mal. Il vient de m'arriver à ce sujet une plaisante aventure, qui m'a mis pour un moment dans un embarras fort risible.

J'avais envoyé hier un gondolier faire l'*ambasciata* à la célèbre Bagatina.

Le rendez-vous était pris chez elle à une heure marquée. Je ne la trouvai point ; sa femme de chambre me dit qu'elle avait été obligée de sortir avec une dame de ses amies pour aller à la *conversation* chez je ne sais quel seigneur, et qu'elle m'en faisait excuse, me priant de revenir le lendemain. Pendant ce discours, j'examinais un appartement vaste, magnifique, richement orné, et paraissant fort au-dessus de l'état d'une pareille princesse. Je demandai à la femme de chambre si un tel gondolier n'était pas venu de ma part parler à la Bagatina. Elle me répondit que le gondolier était venu en effet ; mais que sa maîtresse ne s'appelait point Bagatina mais bien Abbatti Marchese, et qu'elle était la femme d'un noble vénitien.

— Mais, lui ai-je dit, qu'est-ce que votre maîtresse a pensé que je voulais d'elle ?

— Que vous aviez quelque lettre de recommandation à lui remettre, a-t-elle repris. Vous êtes le maître, Monsieur, de me la laisser ou de revenir demain, si cela vous plaît.

Là-dessus j'ai fait monter le gondolier ; la soubrette et lui ont persisté en leur dire, chacun de leur côté. Le gondolier a été traité de *birbante* et de *ladro* ; et j'ai été congédié avec force révérences, assez incertain si je retournerais le lendemain, et de ce que pouvait signifier un pareil qui proquo.

Enfin je me suis déterminé à risquer le paquet, et j'y suis retourné aujourd'hui. J'ai trouvé une grande femme, bien faite, d'environ trente-cinq ans, de grand air, d'un bon maintien, magnifiquement vêtue et chargée de pierreries, qui, s'avançant à moi d'un air très grave, m'a demandé ce que je souhaitais d'elle. Je le savais assez, et mon embarras ne roulait que sur la manière de le lui dire. Je lui ai baragouiné un compliment inintelligible dans le plus mauvais italien que j'ai pu, et cela ne m'est pas difficile.

Enfin, s'apercevant de ce qui causait mon incertitude, elle a eu le bon procédé de la lever elle-même au bout d'un instant, en quittant son faux nom et sa fausse décence (1).

(1) E poi che la sua mano alla mia pose
Con lieto volto, onde mi confortai,
Mi mise dintro alle segrete cose.
DANTE.

Elle a même eu l'air surpris de ma libéralité; car, en faveur du meuble et de l'habillement, j'ai doublé les sequins, ne voulant pas avoir rien mis de médiocre dans une main ornée de diamants.

Les nobles, j'entends ceux qui ne sont pas d'un goût plus raffiné, font grand usage de ces princesses.

Quand l'un d'eux veut faire une partie de promenade avec la sienne, elle vient tout uniment le prendre dans sa gondole au sortir du conseil, et l'on n'est pas plus surpris de l'y voir monter avec elle en pleine place Saint-Marc qu'on ne l'a été, en temps de carnaval, de voir ce noble ôter son masque et son domino dans l'antichambre du conseil pour y entrer.

Ma foi! ils ont raison, c'est un doux séjour de jouissance qu'une gondole.

Au surplus, ne croyez pas que, malgré la fidélité dont elles se piquent pour leurs tenants, elles soient inaccessibles.

Ce scrupule ne dure jamais que cinq jours de la semaine; leurs amants mêmes leur laissent presque toujours toute liberté le vendredi, parce qu'ils ont affaire au *Pregadi*.

Elles ont un usage politique assez bien trouvé, c'est de ne rien accorder qu'à la seconde entrevue, parce que, disent-elles il faut connaître avant que d'aimer.

Au moyen de ce, on leur fait au moins deux visites et elles reçoivent des appointements doubles pour un seul service.

Je crois que voilà un chapitre traité à fond. Je l'ai fait de la sorte en votre faveur, parce que je sais que vous êtes fort vicieux, et afin que vous n'ayez rien à désirer, j'ajouterai que les femmes sont plus belles ici qu'en aucun autre endroit, surtout parmi le peuple. Ce n'est pas qu'on y trouve plus qu'ailleurs des beautés ravissantes; mais communément le grand nombre est joli, et en général elles ont toutes la taille et le teint beaux, la bouche grande et agréable, les dents blanches et bien rangées.

VI. — VENISE.

(Suite.)

A M. DE NEUILLY.

La noblesse vénitienne. — Habillement des nobles. — Manière de les saluer. — Intrigues électorales. — Une séance du Grand-Conseil. — Une procession de gondoles. — Hospitalité vénitienne. — Les droits des ambassadeurs.

La noblesse de Venise est, si je ne me trompe, la plus ancienne de l'Europe (j'entends les premières maisons), puisqu'il en subsiste plusieurs de celles qui élurent le premier doge, il y a plus de treize cents ans. Ils ont, tant dans l'ancienne que dans la moderne noblesse, entre laquelle, par parenthèse, il n'y a point de différence comme à Gênes, beaucoup de familles puissamment riches; bien entendu que la République met bon ordre à ce qu'elles ne le deviennent pas trop. Par exemple, en dernier lieu, la Pisani, héritière de 150,000 ducats de rente, voulait se marier à un homme de son nom presque aussi riche qu'elle; non seulement l'État le lui a défendu, mais il l'a obligée d'en épouser un autre qui n'avait rien.

Cette noblesse se perpétue sûrement, et prouve sa descendance par le registre appelé le *Livre d'or*, où l'on inscrit tous les nobles qui naissent ; ceux qui auraient omis de s'y faire inscrire ne seraient pas nobles ; aussi y a-t-il des citadins qui, quoique petits bourgeois, sont de la plus ancienne noblesse ; ce qui vient de ce qu'en..... on ferma tout d'un coup le *Livre d'or*, moyennant quoi il n'y a eu que ceux qui y étaient inscrits alors et leurs descendants qui ont été nobles. Tous ceux qui avaient négligé de s'y faire inscrire furent exclus, et n'ont pas aujourd'hui plus de prérogatives que les autres citadins. Ce n'est pas beaucoup dire assurément, car cet ordre est assez malmené par le gouvernement, et plus encore les gentilshommes de terre ferme.

En récompense, le menu peuple est traité avec une extrême douceur ; la raison de ces deux points de politique n'est pas difficile à deviner.

Les nobles portent pour habillement un jupon de taffetas noir qui descend jusqu'aux genoux, et sous lequel on aperçoit souvent une culotte d'indienne ; une veste ou pourpoint de même, et une grande robe noire moins plissée que les nôtres. Quelques-uns de ceux qui sont en dignité la portent rouge, d'autres violette.

Tous portent sur l'épaule une aune de drap de couleur assortissante, placée dans la vraie position de la serviette d'un maître d'hôtel, et sont coiffés d'une perruque si démesurée, qu'en vérité celle de

M. Bernardon n'est plus qu'un toquet. Ils portent à la main une barrette de drap ou de taffetas noir, faite comme nos coiffes de bonnet de nuit.

La manche de la robe fait encore une distinction; plus la dignité est grande, plus la manche est large (et cette manche n'est pas inutile pour mettre la provision de boucherie avec une salade dans le grand bonnet!).

La manche du doge, comme de raison, excède le panier d'une femme: elle est de drap d'or, ainsi que la robe. La façon la plus humble de saluer les nobles est d'aller solliciter au *Broglio* et de baiser la manche de celui qu'on sollicite.

L'art des révérences est encore un grand point: il faut les faire bas, bas; encore n'en fait-on aucun compte, si la perruque ne traîne pas à terre d'un bon demi-pied.

Le manteau est un habillement plus commun encore que la robe. Tout homme qui par son état est au-dessus de l'artisan est moins dispensé de le porter quand il sort, quelque chaud qu'il fasse, que nous ne le sommes de porter une culotte; mais aussi, comme chez nos femmes qui sont revenues du monde, c'est-à-dire dont le monde est revenu, le manteau de la dévotion couvre tout. Ici le simple manteau de bouracan fait le même effet.

On porte dessous tout ce qu'on veut, et vous ne trouverez autre chose à la messe ou dans la place que des gens en pantoufles et en robe de chambre

avec leur manteau par-dessus. Les nobles le portent quand ils n'ont pas leur robe, et alors ils sont censés être incognito par les rues ; mais, comme dit Trajano Boccalini : « Il manto della religione non è in questo tanto lungo, che spesse volte non si vedano per di sotto due palme di gambe di ladro. »

C'est aussi dans cet équipage qu'ils vont souvent le soir aux assemblées ; surtout on ne doit point le quitter ; il faut, ribon fredon, faire sa partie de quadrille, d'un bout à l'autre, en manteau, et étouffer avec décence. J'ai vu le vieux bonhomme doge Pisani prendre l'air sur le perron d'un casino dans cet habillement, avec une petite perruque bardachine. Il avait tout à fait l'air d'un jouvenceau ; à la vérité, il était malade alors et prenait l'air pour sa santé.

C'est une chose originale et bien occupante pour les nobles que l'intrigue de leur *Broglio*. Il y a des dessous de cartes admirables. On vient de me conter le détail d'une aventure arrivée en dernier lieu, qui fait du bruit ici ; c'est, à mon avis, un bon conte.

Monsieur, il faut que je vous en fasse récit, sans vous garantir les circonstances, quoique je les tienne d'un des ambassadeurs qui sont ici ; mais vous n'ignorez pas jusqu'à quel poit je pousse le scrupule de la fidélité historique, et que je suis incapable de rien assurer, même dans mon histoire des anciennes dynasties assyriennes, dont je n'aie été moi-même le témoin oculaire.

Il faut donc que vous sachiez que le procurateur Tiepolo, à qui nous sommes recommandés ici, et le procurateur Aimo, sont deux personnages d'une grande autorité dans l'État et fort antagonistes l'un de l'autre. Le premier, qui est de la plus haute noblesse, a grand crédit dans le Sénat, et l'autre, qui n'est pas si distingué par sa naissance, a plus de pouvoir dans le Grand Conseil, parce que c'est l'assemblée générale des nobles.

C'est le Sénat qui nomme aux charges; mais il faut que le Grand Conseil confirme l'élection, sans quoi elle est nulle.

Il y a quelque temps que Tiepolo briguait une place dans le conseil des Dix, et Aimo, ne sachant comment le faire rejeter, prit le biais, sous prétexte de bonne manière, de faire d'abord nommer un autre Tiepolo, bonhomme qui ne songeait à rien, et à qui certainement on aurait encore moins songé.

Le procurateur Tiepolo fut fort sensible à cette politesse et retira ses cornes, parce que la loi ne permet pas qu'il y ait deux personnes du même nom dans le conseil des Dix ; mais il jura bien de rendre à l'autre sa galanterie.

Pour cet effet il fit nommer le frère d'Aimo, personnage qui avait passé dans les plus grandes charges, podestat de Vicence. C'est une place que l'on donne aux commençants âgés de vingt ans, et c'est à peu près comme si l'on faisait le premier président avocat du roi au Châtelet. Aimo le cadet cria comme un en-

ragé que c'était une berne, et qu'il n'y voulait point aller. Il eut beau jurer, il fallut payer l'amende de 1,000 ducats réglée contre ceux qui refusent des magistratures, et aller en exil pour un an.

Il revint d'un grand sang froid au bout de l'année, mais le narquois de Tiepolo l'attendait à l'affût et le fit nommer podestat de Padoue.

La récidive est un peu plus chère; elle coûte 2,000 ducats et deux années de bannissement.

Aimo, pénétré de douleur, s'en allait chercher l'argent chez lui, quand son frère le procurateur l'arrêta, lui fit entendre que ces plaisanteries-là ne finiraient point et qu'il fallait qu'il allât à Padoue, lui donnant sa parole que dans six mois il le ferait nommer provéditeur général de la mer, qui est une des plus grandes charges de l'État. En effet, cette place a été vacante dans ce temps. Nous venions alors d'arriver. Aimo l'a publiquement briguée pour son frère, et Tiepolo lui a donné pour compétiteur Loredano, homme d'une grande distinction.

Vous autres, bonnes gens, auriez cru qu'il allait tout uniment faire nommer Loredano au Sénat, où sa faction était prédominante; nullement, cette voie est trop simple pour ces gens-ci, et de plus le Grand Conseil aurait bien pu détruire son ouvrage.

Le biais qu'il prit fut au contraire de faire refuser tout à plat Doredano et nommer son ennemi.

Mais quand il fut question d'aller au Grand Con-

seil, Loredano dit : « Messieurs, je viens d'avoir du « dessous dans l'endroit où j'avais le plus beau jeu, « à plus forte raison l'aurai-je ici. Je demande donc, « au cas que je sois refusé, d'être nommé à la se- « conde place, qui est celle de provéditeur de Dal- « matie. »

Alors tous ceux qui prétendaient à cette place ouvrirent les oreilles, bien résolus de faire agir leur faction pour se délivrer d'un concurrent si redoutable, en le faisant nommer à la première.

De cette sorte, Loredano se rendit aussi puissant que son concurrent.

Pour emporter la balance, il s'avança une seconde fois, demandant, en cas de refus de l'une et l'autre place, l'ambassade de Constantinople, ce qui produisit le même effet pour ceux qui y prétendaient. Moyennant quoi il fut nommé, au Grand Conseil, provéditeur général, et le pauvre Aimo, qui ne pouvait plus briguer les places inférieures qu'il avait déjà possédées, est demeuré à ronger ses doigts à Padoue.

Au surplus, notez que la charge ne pouvait tomber qu'en très bonnes mains, et que ces gens-ci sont trop sages pour faire rouler ces sortes de jeux sur d'autres que sur de très bons sujets. J'ai eu le plaisir d'avoir mon cœur clair de leur façon de *ballotter* les charges.

On nous fit la faveur de nous faire entrer au Grand Conseil pour voir l'élection du général des galères,

charge assez importante. Le Grand Conseil se tient dans une salle immense et bien ornée. Dans le fond est une estrade où sont les places des conseillers et des inquisiteurs d'État, avec le trône du doge au milieu.

L'estrade surbaissée tourne tout autour de la salle, et de longs rangs de bancs adossés les uns aux autres et rangés en allées remplissent la salle. Tous les nobles entrèrent là sans ordre et se placèrent.

Les robes rouges avaient leurs places marquées, et quelques-unes se dispersèrent en différents lieux de la salle, pour empêcher qu'il ne se fît du bruit dans une si nombreuse assemblée, chose, à mon gré, où ils ne réussirent nullement, puisque l'on y faisait un sabbat de l'autre monde; aussi ne faisait-on là que peloter en attendant partie.

Près du grand chancelier, sur l'estrade, il y avait une urne contenant autant de petites boules qu'il y avait de personnes, et parmi ces boules un certain nombre de dorées; chacun tira la sienne. Ceux à qui échurent celles dorées furent les électeurs de la charge en question, avec une grande quantité d'autres qui, par leurs places, étaient électeurs de droit. Cela fait, nous passâmes dans la salle du scrutin, ornée de la même manière que la première, moins grande, remplie de bancs; l'assemblée y était moins nombreuse. Les autres électeurs entrèrent l'un après l'autre saluant jusqu'à terre les précédents, avec une gravité sans pareille. Dès qu'ils eurent tous défilé, le

chancelier parut, précédé du corps des secrétaires, gens subalternes, et précédant lui-même le vice-doge; car le doge était malade, et c'est le plus vieux des conseillers qui le représente.

Mais il ne s'assied pas sur le trône et n'a pas le *Corno;* il l'imitait tant qu'il pouvait, ayant mis sur sa tête sa barrette ou bonnet de taffetas noir, dont il ramenait le sommet par devant en bec à la phrygienne, comme un véritable Anténor. Il était suivi de tous les conseillers en robes rouges.

Dès qu'il parut, toute l'assemblée se leva; il la salua profondément, sans ôter sa barrette que pour la *Quarantie* criminelle, lorsqu'il passa devant elle. Seul, de toute l'assemblée, il l'avait sur la tête. Il monta sur l'estrade et s'assit.

Les sages, grands et autres, se placèrent autour de lui, et sur les ailes le chancelier, à la tête des secrétaires, dont il est le chef. Cette assemblée avait l'air tout à fait majestueux. Alors le chancelier se leva et dit que les seigneurs Priuli, Badoar, Donato et Vendramini demandaient la charge en question. Sur-le-champ leurs parents proches se levèrent et sortirent.

Immédiatement après, les trois *avvogadori* prirent chacun un petit évangile, et parcoururent les rangs en faisant toucher à chacun cet évangile du bout du doigt, marque du serment de procéder à l'élection de bonne foi et sans brigue. Tous ces préalables finis, un grand marsouin d'huissier, ayant mis

une paire de lunettes monstrueuses sur un nez qui l'était davantage, proclama d'un ton nasillard l'*eccellentissimo signore Luca Priuli.*

A l'instant, une vingtaine de petits enfants, rouges comme ceux de l'hôpital, se dispersèrent par la salle, criant comme des perdus : *Priuli ! Priuli !* Ils avaient chacun à la main une boîte à deux compartiments : l'un blanc pour nommer, l'autre vert pour refuser ; l'ouverture commune étant faite en entonnoir, afin que les assistants ne puissent voir dans laquelle des deux divisions on met la main, et à la ceinture une gibecière pleine de petites ballottes comme des boutons de chemisette ; ils en donnèrent une à chaque noble. Ceux-ci la mirent dans celle des enchâtres qu'ils voulurent.

Les enfants portèrent leurs boîtes au chancelier, qui versa les ballottes des enchâtres blanches dans un bassin, et jeta les autres. On ballotta de même les trois autres concurrents ; puis on compta les suffrages.

Donato fut élu, et nous sortîmes.

Tout cela fut fait avec une rapdidité surprenante et en mois de temps qu'il n'y en a que je vous en écris ; mais c'était une vraie comédie que de voir, en sortant, les prosternations de Donato et les baisers de nourrice qu'on lui donnait. D'honneur, ils sonnaient à se faire entendre au milieu de la place.

J'ai aussi vu ce qu'on appelle une *fonction,* c'est-à-dire une cérémonie où tous les grands magistrats

vont en corps à une fête d'église. Je ne vous en parlerai guère, car cela ne vaut pas mieux que la procession de la sainte Hostie ; le cortège des ambassadeurs en est le principal ornement. Ils y assistent à côté du doge, avec leur maison; mais ce qu'il y a de mieux, c'est la marche.

Une procession en gondoles est à mon gré un morceau divin, d'autant mieux que ce ne sont point alors des gondoles ordinaires, mais celles de la République, superbement sculptées et dorées, accompagnées de celles des ambassadeurs, plus riches et plus galantes encore, surtout celle du nôtre. Ils sont les seuls dans l'État à qui il soit permis d'en avoir qui ne soient pas noires.

Les gondoliers de la République sont tous en chapes de velours rouge chamarrées d'or, avec de grands bonnets à l'albanaise. Ils sont trop fiers de cet équipage pour se donner la peine de ramer, aussi se font-ils remorquer bien et beau par de petits bateaux remplis d'instruments de musique.

C'est assez parler de choses publiques ; j'aurais bien de la peine à en dire autant des maisons particulières.

Ici les étrangers n'ont pas trop beau jeu là-dessus. Messieurs les nobles viennent le soir au café, où ils causent de fort bonne amitié avec nous ; mais pour nous introduire dans leurs maisons, c'est une autre affaire.

Avec cela, il y a ici fort peu de maisons où l'on

tienne assemblée, et ces assemblées ne sont ni nombreuses ni amusantes pour des étrangers. On n'y a pas même la ressource du jeu ; il faudrait être pis que sorcier pour connaître leurs cartes, qui n'ont ni le nom ni la figure des nôtres.

Les Vénitiens, avec tout leur faste et leurs palais, ne savent ce que c'est que de donner un poulet à personne.

J'ai été quelquefois à la *conversation* chez la procuratesse Foscarini, maison d'une richesse immense, et femme très gracieuse d'ailleurs ; pour tout régal, sur les trois heures, c'est-à-dire à onze heures du soir de France, vingt valets apportent dans un plat d'argent démesuré une grosse citrouille coupée en quartiers, que l'on qualifie du nom de *melon d'eau,* mets détestable s'il en fut jamais.

Une pile d'assiettes d'argent l'accompagne; chacun se jette sur un quartier, prend par-dessus une petite tasse de café, et s'en retourne à minuit souper chez soi, la tête libre et le ventre creux.

Je vous dirai franchement qu'un des grands désagréments du voyage est de n'avoir pas, quand le soir vient, ses bonnes Pousselines, son gros Blancey, son bon Quintin, ses amis Maleteste et Bévy, sa dame Cortois, ces excellentes petites dames de Montot et Bourbonne, enfin tout notre petit cercle, pour tenir, les coudes sur la table, des propos de cent piques au-dessus de la place Saint-Marc et du *Broglio.*

Il faut s'attendre, en pays étranger, à avoir les yeux satisfaits et le cœur ennuyé ; de l'amusement de curiosité tant qu'il vous plaira, mais des ressources de société, aucune.

Vous ne vivez qu'avez des gens pour qui vous êtes sans intérêt, comme ils le sont pour vous. Et quelque aimables qu'ils fussent d'ailleurs, le moyen d'en prendre réciproquement la peine, quand on songe que l'on doit se quitter sous peu de jours, pour ne se revoir jamais?

Ici notre principale ressource a été dans notre ambassadeur, de qui nous recevons toutes sortes de bons traitements. C'est le comte de Froulay, qui répare fort bien ici l'honneur de la nation, qui avait été un peu maléficié par son prédécesseur. Il nous a menés plusieurs fois à sa maison de campagne en terre ferme, qui est vraiment fort belle, et nous a donné l'accointance de tous les ambassadeurs ; moyennant quoi notre porte est fort honorée des visites de leurs excellences, et notre appétit fort satisfait des festins dont ils nous régalent, surtout l'ambassadeur de Naples, qui est un ribaud des plus francs que l'on puisse voir, fort honnête prêtre d'ailleurs, homme de bonne compagnie et sans façon.

Le métier d'ambassadeur est assez triste ici ; ils n'ont de ressource que celle de vivre ensemble, et ne peuvent absolument voir aucun noble auquel il est défendu, sous peine de mort, d'entrer chez eux. Ceci n'est point comminatoire, et l'on a vu un noble exé-

cuté à mort seulement pour avoir traversé la maison d'un ambassadeur, sans parler à personne, pour aller voir sa maîtresse.

Du reste, les ambassadeurs ont de très grands droits, entre autres un, fort particulier, d'avoir autour de leur maison un quartier de franchise très étendu, où l'on ne peut arrêter personne sans leur permission, et où ils exercent souverainement la police et la justice.

Nous avons vu aussi le vieux bonhomme maréchal Schulembourg, général des troupes de la République ; vous savez qu'elle a presque toujours des étrangers pour cette place, qui ne vaut pas moins de cent mille écus de rente. C'est un bien honnête vieillard qui entend la guerre à merveille et fort mal la morale.

Il nous fait sur le chapitre des filles de fréquents sermons, peu écoutés et point du tout suivis; mais il fait plus de fruit à table, en nous faisant grande chère à l'allemande.

On y boit du vin des Canaries au potage, et du vin de Bourgogne au dessert.

Il est encore bon à entendre quand il parle du roi de Suède et de tous les maux qu'il lui causa lors de cette fameuse retraite qui a fait tant d'honneur au maréchal. C'était un démon incarné que ce Charles XII, une créature qui n'était pas faite pour être homme, bien moins encore pour être roi.

Adieu et au revoir, mon doux et cher objet; je ne

vous quitte pas pour longtemps, et je vais bientôt reprendre ma narration :

Già son giunto a quel segno, il qual s'io passo
Vi potria la mia istoria esser molesta,
Ed io la vo più tosto differire
Che v' habbia per lunghezza a fastidire.

VII. — VENISE.

(*Suite.*)

Le carnaval. — La musique. — Les hôpitaux des filles bâtardes. — Le théâtre de la « Théariaque ». — Les « forces d'Hercule ». — Le pont du Rialto. — Zulietta et l'Ancilla. — Prêtres et religieuses. — La plus belle des courtisanes de Venise.

Ce que j'avais prévu est arrivé, mon gros Blancey ; votre première lettre vient de m'être renvoyée de Rome ; elle n'est pas de fraîche date, quoique fort moderne en comparaison d'une autre que je reçois de Londres, laquelle a été renvoyée de Rome à la grande poste de Paris, d'où elle est revenue à Rome, puis ici.

Elle vient d'arriver tout essoufflée d'une si longue traite. Il me semble, mon petit ami, que vous vous donnez assez joliment les violons ; la modestie vous siérait cependant mieux qu'à personne. C'est moi qui pourrais en manquer, tandis que je mets à Venise la nation française sur un si grand pied que, tout franc, je crains qu'un autre ne puisse s'y soutenir. Pour vous, on sait assez que vous n'êtes l'aîné que *secundum quid*. Cependant il y aurait de la dureté à vouloir vous ôter la satisfaction de vous louer vous-

même sur l'article, puisque vous ne l'êtes là-dessus par personne autre.

Témoignez, je vous prie, à ces dames, combien je suis sensible à l'empressement qu'elles veulent bien avoir pour mes nouvelles. Je me souviens tous les jours d'elles, et avec plaisir. Dans cette commémoration, ma bonne amie de Montot tient le premier rang. Ce serait bien en vain que l'on courrait le monde pour trouver ailleurs un cœur aussi sensible et aussi vrai, une âme plus pure et meilleure, un caractère aussi égal, aussi sociable, aussi doux ; en vérité, je pense d'elle ce que l'on a dit d'un homme célèbre, *qu'il faisait honneur à l'humanité.*

Qu'a-t-elle besoin d'être d'une aussi jolie figure ? Elle devrait la laisser à quelque autre ; elle n'en a que faire pour être universellement chérie de tout le monde. Je lui passe cependant ses yeux si doux et si fins, parce qu'ils sont le plus beau miroir de la plus belle âme qui ait jamais été.

Je suis vraiment affligé qu'elle ait perdu son dernier enfant ; mais je m'en console en pensant que c'est une perte que l'on peut réparer en deux minutes.

Au surplus, assurez-les toutes bien fort que je persiste opiniâtrément dans la bonne religion, et que je n'ai point encore, au milieu des infidèles, quitté les sentiments orthodoxes ; mais je ne réponds pas de ce que la peur du martyre peut me faire faire à Florence.

Continuez-moi exactement votre chronique. S'il n'y a point d'histoire, parbleu! vous voilà bien en peine, faites-en ; moi qui vous parle, me mets-je en peine de mentir pour vous amuser?

Je quitte Dijon, non sans regrets, pour revenir à Venise.

Je voudrais bien pouvoir vous parler savamment du carnaval. On nous presse fort ici d'y revenir passer ce temps, et l'on nous promet de nous faire voir une tout autre Venise ; mais je n'imagine pas que nous lui donnions la préférence sur nos affaires et sur nos amis. Ce carnaval commence le 5 octobre, et il y en a un autre petit de quinze jours à l'Ascension ; de sorte que l'on peut compter ici environ six mois où qui que ce soit ne va autrement qu'en masque ; prêtres ou autres, même le nonce et le gardien des capucins.

Ne pensez pas que je raille, c'est l'habit d'ordonnance ; et les curés seraient, dit-on, méconnus de leurs paroissiens, l'archevêque de son clergé, s'ils n'avaient le masque à la main ou sur le nez.

Je regrette cette singularité, et encore plus les opéras et les spectacles du temps.

Ce n'est pas que je manque de musique ; il n'y a presque point de soirée qu'il n'y ait *académie* quelque part ; le peuple court sur le Canal l'entendre avec autant d'ardeur que si c'était pour la première fois.

L'affolement de la nation pour cet art est inconcevable. Vivaldi s'est fait de mes amis intimes, pour

me vendre des concertos bien cher. Il y a en partie réussi, et moi, à ce que je désirais, qui était de l'entendre et d'avoir souvent de bonnes récréations musicales : c'est un *vecchio*, qui a une furie de composition prodigieuse.

Je l'ai ouï se faire fort de composer un concerto, avec toutes ses parties, plus promptement qu'un copiste ne le pourrait copier.

J'ai trouvé, à mon grand étonnement, qu'il n'est pas aussi estimé qu'il le mérite en ce pays-ci, où tout est de mode, où l'on entend ses ouvrages depuis trop longtemps, et où la musique de l'année précédente n'est plus de recette.

Le fameux Saxon (1) est aujourd'hui l'homme fêté. Je l'ai ouï chez lui aussi bien que la célèbre Faustina Bordoni, sa femme, qui chante d'un grand goût et d'une légèreté charmante ; mais ce n'est plus une voix neuve. C'est sans contredit la plus complaisante et la meilleure femme du monde, mais ce n'est pas la meilleure chanteuse.

La musique transcendante ici est celle des hôpitaux. Il y en a quatre, tous composés de filles bâtardes ou orphelines, et de celles que leurs parents ne sont pas en état d'élever. Elles sont élevées aux dépens de l'État, et on les exerce uniquement à exceller dans la musique. Aussi chantent-elles comme des anges,

(1) Hasse, célèbre compositeur du dix-huitième siècle, mort à Venise en 1783.

et jouent du violon, de la flûte, de l'orgue, du hautbois, du violoncelle, du basson; bref, il n'y a si gros instrument qui puisse leur faire peur.

Elles sont cloîtrées en façon de religieuses. Ce sont elles qui exécutent, et chaque concert est composé d'une quarantaine de filles.

Je vous jure qu'il n'y a rien de si plaisant que de voir une jeune et jolie religieuse, en habit blanc, avec un bouquet de grenades sur l'oreille, conduire l'orchestre et battre la mesure avec toute la grâce et la précision imaginables. Leurs voix sont adorables pour la tournure et la légèreté ; car on ne sait ici ce que c'est que rondeur et sons filés à la française.

La Zabetta, des Incurables, est surtout étonnante par l'étendue de sa voix et les coups d'archet qu'elle a dans le gosier. Pour moi, je ne fais aucun doute qu'elle n'ait avalé le violon de Somis. C'est elle qui enlève tous les suffrages, et ce serait vouloir se faire assommer par la populace que d'égaler quelque autre à elle. Mais écoutez, mes amis, je crois que personne ne nous entend, et je vous dis à l'oreille que la Margarita, des *Mendicanti*, la vaut bien et me plaît davantage.

Celui des quatre hôpitaux où je vais le plus souvent, et où je m'amuse le mieux, c'est l'hôpital de la Piété; c'est aussi le premier pour la perfection des symphonies. Quelle roideur d'exécution ! C'est là seulement qu'on entend ce premier coup d'archet, si faussement vanté à l'Opéra de Paris. La Chiaretta serait sûre-

ment le premier violon de l'Italie, si l'Anna-Maria, des Hospitalettes, ne la surpassait encore.

J'ai été assez heureux pour entendre cette dernière, qui est si fantastique qu'à peine joue-t-elle une fois en un an.

Ils ont ici une espèce de musique que nous ne connaissons point en France, et qui me paraît plus propre que nulle autre pour le jardin de Bourbonne. Ce sont de grands concertos où il n'y a point de *violino principale*.

Croiriez-vous bien que l'espèce de *fonction* qui se fit en dernier lieu le jour de Saint-Barthélemy, et que l'on appelle le théâtre de la thériaque, est une chose tout à fait amusante? Toutes les drogues qui entrent dans cette composition y sont, non seulement étalées en guise de dessert monté, mais encore arrangées avec autant d'adresse que de patience ; ce sont des camaïeux, des broderies, des paysages et surtout des suites de médailles d'empereurs romains admirables. Les vipères y forment des guirlandes et des festons, et l'on a trouvé le secret de leur donner un air galant.

Le talent de la nation italienne pour les ornements est exquis ; avec une douzaine de nappes blanches et autant de mannequins, ils ont façonné en un instant autant de statues dignes de Phidias. On pose cela sur une architecture des trois ordres, de même fabrique ; en vingt-quatre heures, voilà une église parée à ravir pour le jour de sa fête.

Je n'ai pas vu les combats de gondoliers sur les ponts ; on les a abolis, à mon grand regret. En récompense, ils ont inventé un autre jeu appelé les *forces d'Hercule*. Une certaine quantité d'hommes tout nus se rangent dans le Canal, en nombre égal, vis-à-vis les uns des autres, sur deux lignes ; de petites planches étroites portent des deux bouts sur les épaules ; d'autres hommes montent debout sur ces planches ; un autre rang d'hommes sur ceux-ci, par la même méthode, et ainsi par gradation, jusqu'à ce qu'il n'y ait qu'un homme, sur la tête duquel monte un enfant. Tout cela ne parvient pas à bien sans que les planches ne cassent souvent et que la pyramide ou château de cartes ne soit dérangée par les fréquentes cascades dans l'eau.

Ce petit jeu, à se rompre le cou, se pratique quelquefois près du pont de Rialto.

Je ne sais pourquoi on s'extasie si fort en parlant de ce pont ; on pourrait se contenter de dire qu'il est assez beau. Il est vrai qu'il n'y a qu'une arcade ; mais le lieu n'en exige pas davantage, et elle n'est pas plus large qu'une de celles du pont Saint-Esprit. Il est vrai aussi qu'il est tout de marbre blanc et fort large ; car il y a dessus trois rues et quatre rangs de boutiques, à la vérité épaisses comme des lames de couteau, et les rues à l'avenant. Tout cela ne fait pas un tiers en sus de la largeur du pont Neuf.

J'avais annoncé, ce me semble, que je ne dirais plus rien de Venise. Voilà cependant un long chapitre ; mais, en vérité, cela doit s'appeler n'en rien

dire, tant j'omets des choses considérables sur ce sujet singulier. Nous y avons été retenus plus longtemps que nous ne croyions, tant par les lignes que l'on a faites contre les justes soupçons de peste à la foire de Sinigaglia, que par notre fainéantise et les instances de notre embassadeur, qui nous a priés d'assister à la visite de cérémonie que lui a rendue M. Lezé, qui s'en va ambassadeur en France, et à la fête qu'il a donnée le jour de Saint-Louis. Elle était fort bien entendue et accompagnée d'un concert sur la mer, dans des barques galamment ornées.

C'est demain cependant qu'il me faudra quitter mes douces gondoles.

J'y suis actuellement en robe chambre et en pantoufles à vous écrire, au beau milieu de la grande rue, bercé par intérim d'une musique céleste.

Qui pis est, il faudra me séparer de mes chères Ancilla, Camilla, Faustolla, Zulietta, Angeletta, Catina, Spina, Agatina, et de cent mille autres choses en *a* plus jolies les unes que les autres.

Ne faites-vous pas un peu la mine, mon doux Neuilly, en me voyant l'esprit orné de si belles connaissances? Vous voyez bien que ce n'est que plaisanterie, quand je parle à vous. D'un autre côté, c'est réalité, quand je parle à ce libertin de Blancey. Lequel des deux est le véritable? Belle question! Peut-elle être faite par des gens qui connaissent l'extrême régularité de mes mœurs?

Je ne crois pas que les fées ni les anges ensemble

puissent, de leurs dix doigts, former deux aussi belles créatures que la Zulietta et l'Ancilla. Lacurne est très féru de la première et moi de la seconde, depuis que je l'ai vue un jour déguisée en Vénus de Médicis, et aussi parfaite de tout point.

Elle passe avec raison pour la plus belle femme de l'Italie.

Notre ambassadeur me paraît avoir grande envie d'être l'ami de la première, et celui de Naples de l'être bien fort de la seconde.

Ce n'est qu'ici au monde que l'on peut voir ce que j'ai vu : un homme, ministre et prêtre, dans un spectacle public, en présence de quatre mille personnes, badiner d'une fenêtre à l'autre avec la plus fameuse catin d'une ville, et se faire donner des coups d'éventail sur le nez.

Savez-vous bien que je trouvai un jour à cette princesse un poignard dans sa poche ! Elle prétendit que, dans sa profession, on était en droit de le porter pour la manutention de la police dans la maison.

J'en suis moins surpris depuis que je sais que les religieuses en portent, et que j'ai appris qu'une abbesse, aujourd'hui vivante, s'était jadis battue à coups de poignard contre une autre dame, pour l'abbé de Pomponne. L'aventure ne laissa pas de faire quelque éclat, car elle ne s'était pas passée dans le couvent.

L'Agatina est la plus splendide de toutes les courtisanes de Venise.

Elle est logée dans un petit palais, meublé superbement, et parée de bijoux comme une nymphe.

A la vérité, c'est la moins jolie de toutes celles de premier ordre; mais d'un autre côté, qui peut nier que les faveurs d'une main couverte de diamants ne soient véritablement précieuses ?

VIII. — BOLOGNE.

A MM. DE NEUILLY ET DE BLANCEY.

Les églises. — La Madone de saint Luc. — Ce qu'on voit sur la place publique. — L'école bolognaise. — Les chiens. — Les femmes. — Le cardinal Lambertini. — L'opéra. — On y quête. — Promenades en carrosse. — Habillement des femmes.

Bologne est pleine de belles églises et de beaux bâtiments particuliers, dont je pourrai bien vous dire un mot, après vous avoir donné une idée générale de la ville. Elle est toute bâtie comme Padoue, à portiques sous lesquels les gens de pied vont à couvert. Mais, au lieu des infâmes porches qui sont à Padoue, ici ce sont de larges et longues rues, bordées des deux côtés de portiques voûtés, d'un bel exhaussement, soutenus, à perte de vue, par des colonnes de toutes sortes d'ordres et par des pilastres carrés.

Quoique le goût de ces colonnes soit tantôt bon, tantôt mauvais, l'ensemble de cette uniformité forme, à mon gré, le plus bel effet et le mieux entendu que l'on puisse se figurer, d'autant mieux que ces piliers soutiennent communément de fort belles

maisons, toutes bâties en briques, suivant l'usage du pays.

L'architecture est de la même étoffe. On construit dans la Lombardie à peu de frais, avec des briques figurées exprès, enduites par-dessus d'un mortier très fin. Cela dure plus qu'on ne le croirait, mais infiniment moins que la pierre, et, dans le vrai, on ferait mieux de n'employer de pareils matériaux que dans les lieux à couvert des injures du temps. Les portiques dont je vous parle sont fort larges, pavés de briques, et douze personnes de front peuvent y marcher à couvert et à leur aise; mais, comme si ce n'eût pas été assez d'en garnir toute la ville, on en a construit en autre au dehors, qui, commençant à une des portes, va, grimpant jusque sur le sommet d'une montagne assez haute, se terminer à une petite église où la dévotion est fréquente. Le benoît portique n'a pas moins d'une lieue de long.

Dans l'endroit où la plaine finit, pour gagner plus doucement la montagne, on a jeté une espèce de pont qui soutient un beau péristyle couvert d'un dôme et qui sauve très artistement l'irrégularité du terrain. Ce serait un morceau digne des Romains, si, au lieu des méchants piliers carrés accouplés qui forment ce portique, on y eût employé des colonnes de bon goût; mais, tel qu'il est, il n'est pas moins surprenant par son exécution que par son motif. L'endroit où il se termine renferme la véritable Madone peinte, m'a-t-on dit, par saint Luc. Il y

en a plus de cent en Italie ; mais on soutient que celle-ci est la bonne. On la porte solennellement en procession une fois l'an à Bologne. Misson prétend que si on ne l'y apportait pas, elle y viendrait toute seule ; j'ai quelque peine à le croire.

Cependant, soit que les gens du pays ne soient pas de mon avis, puisqu'ils ont construit cet édifice pour qu'elle puisse venir plus commodément, soit qu'ils n'aient eu en vue que la commodité de la procession, c'est sûrement dans l'une ou l'autre de ces intentions qu'ils ont fait cette furieuse dépense. On ne fait voir la Madone qu'avec grand'peine. Il a fallu dire, pour avoir ce bonheur, que nous étions venus en pélerinage tout exprès. Elle est couverte de volets garnis de velours ; plus, d'un rideau à travers lequel, par un trou garni d'une glace, on la voit peinte sur bois, et qui pis est, détestablement peinte et fort laide. J'ai trop de dévotion pour croire que ce soit là le vrai portrait de la Vierge ; si je ne me trompe, on aurait mieux fait pour elle et pour saint Luc de faire honneur à ce dernier d'une Vierge de Raphaël, car, dans celle-ci, je n'ai pas trouvé le plus petit mot de cette sublimité que le R.-P. Labat exalte en quarante pages. Mais ce n'est pas ici le seul endroit où je pourrais avoir occasion de donner sur les doigts à ce narrateur, dans cette mienne véridique relation, si je ne me trouvais porté à l'indulgence en sa faveur par le rapport de babil éternel qui se trouve entre lui et moi.

Rentrons dans la ville, c'était en sortir trop tôt; l'objet le plus visible est la tour *degli Asinelli*, droite et menue comme un cierge.

Ma foi ! c'est bien une autre paire de manches que la tour de Crémone : elle s'élève à perte de vue, et je crois bien pour le coup que c'est la plus haute tour, ou du moins l'une des plus hautes de l'Europe.

Son peu d'épaisseur contribue encore à la faire paraître plus élevée, et la tour *Garisenda*, sa voisine, à la faire paraître plus droite. Celle-ci, beaucoup plus grosse et moins haute des deux tiers, s'avise de se donner des petits airs penchés, de sorte qu'en jetant un plomb depuis le sommet, il va tomber à plus de neuf pieds des fondations.

Je ne sais si cela a été fait par malice, pour effrayer les passants, qui croient qu'elle va leur faire calotte, ou si, comme d'autres le prétendent, ce sont les restes d'une tour jadis fort élevée, qui ayant eu de méchants fondements, s'écroula par le haut, tandis que la partie inférieure, qui prit son assiette, est demeurée stable.

Quoi qu'il en soit, on va de là, par une longue rue, à la place principale, ornée de la plus belle fontaine de marbre et de bronze que j'aie encore vue. C'est un Neptune colossal, accompagné de quatre grandes figures de femmes, qui jettent incessamment de l'eau fraîche par le bout des mamelles ; mais les jets d'eau sont si petits, et si nenus, que cette belle

fontaine en est toute défigurée : elle est du dessin de Jean de Bologne.

Les principales choses de la place publique sont :

1° Des montagnes d'oignons blancs, ni plus ni moins hautes que les Pyrénées. On en fait ici un grand commerce ; mais je sais s'il peut égaler celui que l'on fait à Gênes des champignons pour l'Espagne, qui s'élève annuellement à 800,000 livres. Ce qu'il y a de certain, c'est que les oignons de Bologne sont au moins les frères cadets des oignons d'Égypte. Mais, pour le dire en passant, j'ai été tout à fait la dupe de ma gourmandise en venant en Italie pour manger des fruits : ils ne valent pas même ceux de France, hors les raisins, qui sont exquis. On me promet que Florence soutiendra la réputation de l'Italie sur ce chapitre ; c'est ce qu'il faudra voir.

2° Le palais public où demeure le cardinal Spinola, légat. Cette Éminence est une des belles figures que j'ai vues : il prétend être pape un jour, et si le Saint-Esprit était femelle, je n'ai pas de peine à croire qu'il ne lui donnât la préférence.

Il est, outre cela, fort poli, et nous avons eu tout lieu d'être fort contents de ses manières dans la visite que nous lui avons faite. Sa personne fait le plus bel ornement du palais, qui n'a pas grande beauté d'ailleurs. C'est un gros édifice massif, orné dans sa façade de quelques statues de bronze, et assez médiocre en dedans, excepté quelques curiosités dont j'aurai occasion de vous parler ailleurs.

3° Le vieux palais, bâti pour servir de demeure à Enzius, roi de Sardaigne, fils naturel de l'empereur Frédéric, qui, allant porter des secours à ceux de Modène dans le temps de la célèbre guerre qui se faisait pour un sceau de bois, fut fait prisonnier par ceux de Bologne, et retenu pendant vingt-deux ans, jusqu'à sa mort, après laquelle on lui fit, pour le consoler, de belles obsèques et une plus belle épitaphe qui se voit à Saint-Dominique. Cependant, combien de gens traitent tout cela de fables! Pour moi, je suis sûr que l'épitaphe est très moderne, et que l'architecture du palais en question n'est sûrement pas du temps que l'on cite ; il est vrai qu'on peut l'avoir ajoutée depuis pour l'ornement.

Bologne est le chef d'ordre des peintures de l'école de Lombardie, comme Venise l'est de l'école vénitienne. C'est ici que sont tous les chefs-d'œuvre des Carrache, du Guide, du Guerchin, de l'Albane, etc. Les peintres de Bologne excellent, à mon sens, pour les fresques, quoiqu'il n'y ait pas ici de tableaux de la force de deux ou trois morceaux qui sont à Venise. Généralement parlant, il y a un plus grand nombre des bons maîtres, et par conséquent de bons ouvrages. Ils se piquent surtout de donner plus encore que les Vénitiens de furieux soufflets au restaurateur de la peinture, Cimabue, et à son historien Vasari. A les entendre, le Cimabue est un bélître et le Vasari un ignorant. C'est chez eux, et non à Vénise ni à Florence, que l'art s'est conservé ; et, pour le prouver,

ils montrent quantité de Madones peintes avant l'an 100. Mais, pour dire vrai, à force de vouloir faire leur cause bonne, ils la gâtent en montrant une si énorme quantité de tableaux de cet âge, qu'il est de toute impossibilité que les anciens historiens de la peinture en eussent ignoré l'existence. Avec cela, il y a quelques-uns de ces morceaux trop bien peints pour être du temps en question (par parenthèse, la Madone de saint Luc, que l'on a choisie parmi ces chiffons pour faire des miracles, n'est pas de celles qui pèchent par ce dernier point). Je crois donc que, l'École lombarde ayant commencé fort tard à se distinguer, on travaillait déjà assez bien ailleurs, quand on ne faisait encore ici que des choses misérables ; et, pour l'ancienneté, le procès des Vénitiens est celui qui me paraît fondé sur les pièces les plus authentiques.

C'est l'Institut ou Académie des sciences, établissement formé depuis peu par le comte Ferdinand de Marsigli. L'immense quantité des choses qui y sont comprises n'est pas plus admirable que l'ordre dans lequel elles sont disposées, et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que tout ceci est l'ouvrage de quelques particuliers qui l'ont entrepris depuis une vingtaine d'années.

Cet Institut a bon nombre de professeurs pour tous les différents arts ou sciences. J'ai fait connaissance avec les meilleurs, qui savent plus que leur métier, car ils sont gens de bonne société et ga-

lants auprès des dames; ce sont Beccari, pour la chimie, et Zanotti, pour l'astronomie. Il ne faut pas oublier madame Laura Bassi, professeur en philosophie, laquelle a été reçue et a pris le bonnet de docteur en pleine université. Aussi emporte-t-elle la robe et l'hermine quand elle va faire des leçons publiques; ce qui n'arrive que rarement et à certains jours solennels seulement, parce qu'on n'a pas jugé qu'il fût décent qu'une femme montrât ainsi chaque jour, à tout venant, les choses cachées de la nature. En récompense, on tient de temps en temps chez elle des conférences philosophiques. Je m'y trouvai un soir, et il me fallut encore, comme à Milan, dérouiller mon vieux latin pour disserter sur l'aimant et sur l'attraction singulière qu'ont les corps électriques. N'allez pas pour cela me croire un docteur; il n'est pas besoin d'avoir beaucoup de science en pareille occasion, où il ne s'agit que de faire paraître l'habileté de celle qui répond, et non de montrer la sienne, ce qui me deviendrait fort difficile. La signora Bassi a de l'esprit, de la politesse, de la doctrine; elle s'exprime avec aisance; mais, avec tout cela, je ne troquerais pas contre elle ma jeune fille de Milan.

....

Vous ne sauriez vous figurer combien les chiens sont communs ici: on ne trouve autre chose par les rues; vous en aurez un échantillon. Il y a un gros barbet qui libéralement s'est donné à moi; je le des-

tine à madame de Blancey, pour être successeur de ce petit gredin de Migret, qui a l'honneur de ses bonnes grâces et tant d'autres préférences mal placées. Je la prie donc d'aimer cette ville-ci, tant à cause de cet honnête barbet et de ses bons saucissons, dont je mange prodigieusement à son acquit, que par rapport au bon traitement que nous y recevons de tout le monde. Nous n'avons point encore trouvé de ville où les étrangers fussent aussi agréablement et où le commerce du monde fût aussi aisé.

La ville est partagée en deux factions, la française et l'allemande. Le comte Rossi et sa femme, zélés partisans du génie français, nous ont prévenus de toutes les politesses imaginables, et nous ont fait faire connaissance avec beaucoup de dames très gentilles; chez lui l'accès est facile et la conversation agréable.

Les femmes sont ici éveillées à l'excès, passablement jolies, et beaucoup plus que coquettes; spirituelles, sachant par cœur leurs bons poètes italiens, parlant français presque toutes. Elles citent Racine et Molière, chantent le mirliton et la béquille, jurent le diable et n'y croient guère. Elle ont une coutume qui me paraît la meilleure et la plus commode du monde, celle de s'assembler tous les soirs dans un appartement destiné à cela seul et n'appartenant à personne, moyennant quoi personne n'en a l'embarras ni la peine d'en faire les honneurs. Il y

a seulement des valets de chambre gagés qui ont soin de donner tout ce dont on a besoin.

On fait là tout ce qui plaît, soit qu'on veuille causer avec son amant, soit qu'on veuille chanter, danser, prendre du café ou jouer.

La première ou la dernière des occupations sont celles que j'y ai vues le plus communément pratiquées; mais quand on a joué et perdu, ce qui roule ordinairement entre cinquante sous et un petit écu, ce serait une malhonnêteté insigne de payer à celui qui a gagné. Les valets de chambre en tiennent registre, et deux jours après vous remettent votre compte de l'avant-veille.

Quand nous n'allons pas là, nous allons, Sainte-Palaye et moi, passer notre veillée tête à tête avec le cardinal-archevêque Lambertini, bonhomme sans façon, qui nous fait de bien bons contes de filles ou de la cour de Rome. J'ai eu soin d'en enregistrer quelques-uns dans ma mémoire, qui me serviront dans l'occasion. Il aime surtout à en faire ou bien à en apprendre sur M. le régent et sur son confident, le cardinal Dubois. Il me dit quelquefois : *Parlate un poco di questo cardinale del Bosco.* Je lui ai dit tous les contes que j'en savais, et j'ai vidé le fond du sac. Sa conversation est fort agréable ; c'est un homme d'esprit, plein de gaieté et qui a de la littérature. Il est sujet à se servir, dans la construction de ses phrases, de certaines particules explétives peu cardinaliques. Il ressemble en cela,

comme en toute autre chose, au feu cardinal Le Camus (1), car il est d'ailleurs de mœurs excellentes, fort charitable et fort assidu à ses devoirs d'archevêque.

Mais le premier et le plus essentiel de tous les devoirs est d'aller trois fois la semaine à l'Opéra. Ce n'est pas ici qu'est cet Opéra. Vraiment il n'y irait personne, cela serait trop bourgeois ; mais il est dans un village à quatre lieues de Bologne, il est du bon air d'y être exact.

Dieu sait si les petits-maîtres ou les petites-maîtresses manquent de mettre quatre chevaux de poste sur une berline, et d'y voler de toutes les villes voisines, comme à un rendez-vous. C'est presque le seul opéra qu'il y ait maintenant en Italie, où l'on n'en fait guère que le carnaval. Pour un opéra de campagne, il est assez passable.

Ce n'est pas qu'il y ait ni chœurs, ni danses, ni acteurs ; mais la musique italienne a un tel charme, qu'elle ne laisse rien à désirer dans le monde quand on l'entend.

Surtout il y a un bouffon et une bouffonne qui jouent une farce dans les entr'actes, d'un naturel et d'une expression comiques qui ne se peuvent ni payer ni imaginer.

Il n'est pas vrai qu'on puisse mourir de rire, car à coup sûr j'en serais mort, malgré la douleur que je

(1) Connu par ses scandales à la Cour.

ressentais de ce que l'épanouissement de ma rate m'empêchait de sentir autant que je l'aurais voulu la musique céleste de cette farce. Elle est de Pergolèse. J'ai acheté sur le pupitre la partition originale, que je veux porter en France.

Au reste, les dames se mettent là fort à l'aise, causent ou, pour mieux dire, crient pendant la pièce, d'une loge à celle qui est vis-à-vis, se lèvent en pied, battent les mains, en criant *bravo ! bravo !* Pour les hommes, ils sont plus modérés ; quand un acte est fini et qu'il leur a plu, ils se contentent de hurler jusqu'à ce qu'on le recommence.

Après quoi, sur le minuit, quand l'opéra est fini, on s'en retourne chez soi en partie carrée de madame de Bouillon, à moins que l'on aime mieux souper ici, avant le retour, dans quelque petit réduit.

Les lanternes d'équipage ne sont point placées comme les nôtres, mais en bandeau sur le front des chevaux, ce qui me paraît plus commode de toutes façons. — Cependant les œuvres pieuses ne sont point oubliées, et j'ai toujours vu madame de Marsigli venir faire la quête à l'Opéra pour le luminaire de la paroisse.

Je m'étonne fort que les plus belles villes que j'aie encore vues dans ce pays n'aient pas de promenades publiques qui vaillent celles de nos moindres petites villes. Le lieu où on se promène ici est infâme ; cependant, faute d'autre, il est tous les soirs assez fréquenté. Je ne puis digérer cette manière de se

promener en carrosses rangés à la file les uns des autres, sans avancer ni reculer. Les équipages sont assez nombreux à Bologne, mais il y en a peu de bon goût, la plupart étant fabriqués en Italie ou en Allemagne; en récompense, les chevaux sont bons et fort malins.

Quant à la façon de se vêtir, les femmes se mettent à la française et mieux que nulle part ailleurs.

On leur envoie journellement de grandes poupées vêtues de pied en cap, à la dernière mode, et elles ne portent point de babioles qu'elles ne les fassent venir de Paris.

Les bourgeois portent le jupon noir, le pourpoint de même, un manteau, un rabat d'une demi-aune de long et une perruque nouée.

Les femmes du peuple, quand elles sortent, s'enveloppent de la ceinture en bas d'une pièce de taffetas noir, et de la ceinture en haut y compris la tête, d'un vilain voile ou écharpe de pareille étoffe, qui leur cache le visage; c'est une vraie populace de fantômes.

Enfin il a fallu quitter cette bienheureuse Bologne; j'ai laissé, en partant, mon cœur et mes pensées à la marquise Gozzadini, qui aura soin, jusqu'à mon retour, de le conserver soigneusement pour la chère petite dame, ma bonne amie, à laquelle il appartient de droit depuis si longtemps.

IX. — FLORENCE.

A M. DE BLANCEY.

Passage des Apennins. — Florence. — Les palais et les églises. — Les statuts. — Luxe des Florentins. — Les *conversations*. — La Bibliothèque de Médicis. — L'amour à Florence.

Nous nous mîmes en marche le 19 septembre, fîmes cinquante-cinq milles, et arrivâmes le même jour à Florence.

Quoique cela ne fasse qu'environ vingt-deux lieues, on peut dire qu'à cause de la difficulté des chemins, c'est une journée de poste des plus fortes. Il faut sans cesse grimper ou descendre les Apennins.

Les superlatifs Italiens s'étaient épuisés à nous en faire un vilain portrait ; mais en vérité c'est une calomnie.

Je vous assure que tous ceux que l'on trouve tant qu'on chemine sur l'État du pape sont de bons petits diables d'Apennins, d'un commerce fort aisé. A la vérité, ceux de Toscane sont plus difficiles à vivre.

A les voir de loin si bien élevés, je leur aurais cru plus d'éducation qu'ils n'en ont. Ils sont rustiques et sauvages au possible.

La petite ville de Firenzuola, qu'on trouve en route, se ressent de leur compagnie; elle est fort maussade, et la vallée où elle est située est sèche et stérile.

On passe ensuite le lieu nommé Pietramala, dont les rochers, à force d'être pelés ou calcinés, boivent la lumière du soleil et font une espèce de phosphore; mais c'est terriblement exagérer que de dire, comme Misson, qu'ils jettent une flamme haute et claire comme un feu de fagots. Après eux se trouve le mont Giogo, le plus haut des Apennins de ce canton. La descente en est longue et roide à l'excès; c'est le plus mauvais endroit de la route, et cependant ce n'est qu'une glissade, pour des gens qui ont, comme nous, pratiqué les montagnes de la côte de Gênes.

La vallée de Scarperia, qui fait le fond, donne un avant-goût des beautés admirables du pays de Toscane; mais on s'en détache encore une fois pour une nouvelle montagne, en haut de laquelle je commençais à découvrir toute cette belle terre de promission, lorsque la nuit, la fatigue et le sommeil me fermèrent les yeux; de sorte que, dormant tout vif, j'arrivai aux portes de Florence, où, pour réconfort, on nous fit attendre trois petites heures pour nous ouvrir.

Je me suis amplement dédommagé de ce que la nuit m'avait dérobé, en montant au-dessus de la tour du Giotto, d'où j'ai découvert que les Apennins, en arrivant à Florence, se partagent en deux branches, et que la plaine forme une espèce de golfe au fond duquel la ville est ainsi située. Cette plaine, qui s'étend du côté de Livourne, est, sur les côtes de la mer, couverte et recouverte d'une quantité incroyable de maisons de plaisance. Joignez à cela la beauté naturelle de la campagne et la rivière d'Arno qui la traverse, et vous conviendrez avec moi que cela ne fait pas un vilain coup d'œil.

La ville, à vue de pays, me parut d'environ deux lieues de tour. Les rues sont assez larges et droites, toutes pavées de pierres de taille et disposées irrégulièrement en tous sens, à la manière des pavés des anciens chemins romains, ce qui est commode pour les gens de pied, mais détestable pour les chevaux et pour ceux qui vont en carrosse, à cause du méchant entretien de ce pavé, qui ne fait pas de petites ornières quand il est une fois rompu.

Les palais de Florence sont en grand nombre et fort vantés ; malgré cela ils ne me plaisent pas beaucoup. Presque tous sont d'architecture rustique et tout d'une venue ; et moi je suis si fort accoutumé aux colonnes que je ne puis m'en passer, ou tout au moins me faut-il des pilastres. Ainsi, toute réflexion faite, je préfère Bologne à Florence. Toutes les églises de marque n'y ont point de portail, si ce n'est

toutefois celle des Théatins dont la façade d'ordre composite, du dessin de Nigetti (1), ornée de statues, forme un portail des plus beaux et des plus nobles que j'aie encore vus ; c'est le cardinal Charles de Médicis qui en a fait la dépense.

L'intérieur est d'assez bon goût ; j'y ai distingué plusieurs bons bas-reliefs de marbre, un tableau de l'*Adoration des Mages*, par Vanini, une *Nativité*, de Rosselli, et une *Assomption*, de Pierre de Cortone. Je remarque ceci, parce que j'ai trouvé la peinture, à Florence, fort au-dessous de ce que j'en attendais. Le Vasari a beau donner de l'encensoir à son pays sur cet article ; si c'est pour se faire valoir lui-même, il devrait cacher ses tableaux, qui ne sont pas fort au-dessus du médiocre.

En un mot, ce qu'il y a de curieux ici en ce genre, c'est d'y voir les premiers monuments de l'art qu'ont fabriqués Cimabue, le Giotto, Gaddo Gaddi, Lippi, etc. ; très méchants ouvrages pour la plupart, mais qui servent cependant à faire voir comment le talent s'est développé et perfectionné peu à peu.

Mais si la peinture est faible ici, en récompense la sculpture y triomphe. C'est la ville des statues par excellence ; elle y sont répandues de tous côtés, dans les carrefours, aussi bien que les colonnes de toutes sortes de jaspes et d'agates. Parmi les statues

(1) Matteo Nigetti, architecte et sculpteur florentin, né en 1560, mort en 1646.

qu'elle contient à l'air, je vous citerai, à la place de l'Annunziata, la statue équestre de Ferdinand de Médicis, par Tacca, qui a fait celle du pont Neuf à Paris ; *Hercule tuant Nessus*, excellent groupe de Jean de Bologne, place du Vieux-Palais ; le fameux *Enlèvement des Sabines*, par le même ; le *David*, de Michel-Ange ; *Hercule et Cacus*, par Bandinelli, assez méchant ; *Persée tuant Méduse*, en bronze, admirable, de Benvenuto Cellini ; *Judith et Holopherne*, par le Donatello (1) ; un gros vilain *Neptune*, au milieu d'un grand bassin de fontaine, par Ammanato et sur les bords du bassin une douzaine de jolies nymphes et tritons de Jean de Bologne (2) ; la statue équestre du Grand Cosme, par le même, et les *Quatre Saisons*, aux quatre coins du pont Santa-Trinita.

Ce pont, construit par Ammanato, est le plus beau des quatre par qui communiquent l'une à l'autre les deux parties de la ville ; c'est une pièce très hardie, n'étant, malgré sa longueur, composé que de trois arches, dont celle du milieu est fort large et quasi toute plate.

C'est une chose incroyable que la magnificence outrée des Florentins en équipages, meubles, livrées et habillements.

(1) *L'Enlèvement des Sabines*, le *Persée*, *Judith et Holopherne*, sont aujourd'hui dans la *Loggia dei Lanzi*.

(2) Ces nymphes et ces tritons décorent un autre bassin que celui de Neptune.

Nous avons vu ici tous les soirs des assemblées ou *conversations* dans diverses maisons dont les appartements sont autant de labyrinthes. Ces assemblées sont composées d'environ trois cents dames couvertes de diamants, et de cinq cents hommes portant des habits que le duc de Richelieu aurait honte de mettre.

J'aime assez ces sortes d'assemblées de huit cents personnes; quand on est en plus grand nombre, c'est cohue; raillerie cessante, je ne sais comment ce fracas énorme peut amuser les gens de ce pays-ci. Cela leur plaît néanmoins; mais ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai reconnu que les Italiens n'entendent rien à s'amuser.

Au reste, on m'a donné avis que ces riches habits ne paraissaient que dans les occasions d'importance et duraient toute la vie; que ces magnificences, ces bals, ces nombreuses assemblées extraordinaires, ces conversations si illuminées, se faisaient à l'occasion de deux noces distinguées qui avaient rassemblé toute la ville, et dont le cérémonial est fort long dans ce pays-ci.

Ces *conversations* sont chères pour celui qui les donne, tant à cause de la quantité de bougies que de l'immense quantité d'eaux glacées et de confitures qui s'y distribuent incessamment. On y danse, on y fait de la musique.

J'ai entendu à cette occasion les deux virtuoses du pays: l'un est Tagnani, petit violon minaudier dont

le jeu est tout rempli de gentillesses assez fades; il a inventé une clef au violon faite comme celle des flûtes, qui s'abaisse sur les cordes en poussant le menton, et fait la sourdine; il a aussi ajouté, sous le chevalet, sept petites cordes de cuivre, et je ne sais combien d'autres mièvretés; mais il accompagne parfaitement: cette justice lui est due.

L'autre est Veracini, le premier, ou du moins l'un des premiers violons de l'Europe; son jeu est juste, noble, savant et précis, mais assez dénué de grâce. Il avait avec lui un autre homme qui jouait du téorbe et de l'archiluth, et en jouait aussi bien qu'il est possible; et par là il m'a convaincu qu'on n'avait jamais mieux fait que d'abandonner ces instruments.

Les lettres et les sciences sont extrêmement cultivées ici, soit par les gens du métier, soit par les gens de qualité; et il faut avouer qu'il n'y a point d'endroit où l'on trouve d'aussi grands secours par la quantité de monuments antiques en tout genre, de bibliothèques et de manuscrits que les Médicis y ont rassemblés, ainsi que l'ont fait beaucoup d'autres particuliers, et entre autres les Grecs, qui se réfugièrent à Florence lors de la prise de Constantinople, et auxquels l'Italie dut la renaissance des lettres.

La bibliothèque de Médicis, à Saint-Laurent, est une grande galerie uniquement composée de ma-

nuscrits rangés non à l'ordinaire, mais sur de grands pupitres où chaque volume est attaché par une chaîne de fer, de sorte qu'on ne peut les déplacer. Il serait difficile de rien trouver de plus rare et de mieux composé que cette bibliothèque. Les principales pièces sont un manuscrit unique de l'*Histoire* de Tacite, un Virgile en lettres majuscules de la première antiquité, qu'on a dessein de faire graver en entier tel qu'il est; projet assez frivole, si je ne me trompe..... certains livres de médecine très rares, que je n'ai eu garde de regarder, et un recueil d'épigrammes latines dans le goût des Priapées, qui n'a jamais été imprimé, et qu'on m'avait dit être antique. J'eus la patience de le dépouiller d'un bout à l'autre pour voir s'il valait la peine d'être publié, et tout le fruit que j'en retirai fut de savoir qu'on avait fort bien fait de le laisser là.

Savez-vous bien, puisque nous sommes sur ce chapitre, que c'est à crever de rire que de voir comment, à l'abri du titre d'académicien que porte Sainte-Palaye, et de quelques vieux rogatons de manuscrits sur lesquels on nous a vus renifler dans les bibliothèques, nous passons pour de très scientifiques personnages?

Ce qu'il y a de plus original, c'est que nous avons poussé l'impudence jusqu'à tenir chez nous *conversation*, où les érudits de tous les ordres avaient la bonté de se rendre.

Ceux de la première volée, de qui nous avons reçu

toutes sortes de bons offices, sont le marquis Riccardi, monsignor Cerati, président de l'université de Pise; l'abbé Buondelmonti, neveu du gouverneur de Rome; le comte de Lorenzi; l'abbé de Craon, primat de Lorraine, et l'abbé Niccolini dont le frère a épousé la nièce du pape. C'est un maître homme que cet abbé Niccolini; je n'en ai pas encore trouvé un sur la route qui eût autant de justesse et d'agrément dans l'esprit, une mémoire et une facilité de parler aussi grandes, ni des connaissances aussi étendues sur toutes choses imaginables, depuis la façon d'ajuster une fontange jusqu'au calcul intégral de Newton.

Il serait parvenu à tout ce qu'il aurait voulu, s'il ne se fût cassé le cou de dessein prémédité par son extrême liberté de langue, qui l'a fait passer pour janséniste, en quoi sans doute on lui a fait tort; car il n'est rien de tout cela.

Quoique la réputation des Florentins ne soit pas bonne sur l'article des dames, cependant il ne faut pas croire que les méchantes pratiques soient si universellement suivies parmi eux qu'il ne se rencontre pas un juste dans Israël.

Soit qu'on commence à reconnaître l'abus du préjugé, soit que le beau sexe y soit complaisant, je vois que les dames sont assez fêtées, et de plus l'amour antiphysique n'est pas toléré comme vous vous imaginez peut-être; car, sans parler de la bulle d'Adrien, qui ordonne le contraire, il y a ici une loi précise qui

défend l'autre, à peine de dix sous d'amende contre ceux qui seront pris sur le fait ; à moins, dit la loi, qu'ils ne l'aient fait pour leur santé.

X. — DE FLORENCE A LIVOURNE.

A M. DE BLANCEY.

Pistoja. — Lucques. — Arrivée à Pise. — La cathédrale. — Le baptistère. — La tour penchée. — Livourne.

Nous quittâmes Florence le 9 octobre sur le soir, et trouvâmes la plaine entre deux branches de l'Apennin ; ce n'est qu'un village et un jardin pendant vingt milles, jusqu'à Pistoja, où nous couchâmes.

Cette ville ancienne et déserte ne me parut rien avoir de remarquable qu'un baptistère d'une forme ronde assez élégante ; il faut que vous sachiez que dans toutes les villes de la Toscane il y a une église ou chapelle où se font tous les baptêmes, et affectée à cela seulement. Vis-à-vis est la cathédrale, qui, malgré le marbre qui y est prodigué, a tout l'air d'une église de village. J'employai tout le temps de mon séjour à Pistoja à aller à cheval dans les montagnes voisines, examiner un lieu appelé *il piano di Vaione,* où l'on prétend que s'est donnée la bataille entre Petreius et Catilina.

Malgré la pluie, je levai de gros en gros une

carte du terrain, et je fis diverses observations relatives à mon sujet ; mais je tirerai un meilleur secours encore de M. de Médicis, gouverneur de Prato, et ci-devant de Pistoja. Il m'a promis de faire lever le plan de toutes les montagnes voisines et de m'envoyer tout ce qui me serait nécessaire en géographie pour éclaircir ce point d'histoire, dans mon édition de Salluste.

Après avoir traversé deux villettes, Borgo a Buggiano et Pescia, nous nous trouvâmes sur les frontières exiguës de l'État de Lucques. Je n'aurais jamais imaginé que dans un petit État il pût faire une si grande pluie : à peine eûmes-nous mis le pied sur les terres de cette république myrmidonne, que l'eau se mit à tomber d'une telle force, que si j'en voyais la peinture dans une relation, à coup sûr je n'en croirais rien. En moins d'une demi-heure, l'impériale de ma chaise fut percée, et en même temps votre serviteur le fut aussi, et arriva à Lucques comme feu Moïse sauvé des eaux.

La situation de Lucques est assez singulière ; elle est absolument environnée d'un cercle de montagnes, et placée dans le fond, au milieu d'une petite plaine, comme au fond d'un tonneau. Je lui trouve en tout un peu de l'air de Genève, si l'on n'en excepte le lac et le Rhône. La ville est de même grandeur, les fortifications se ressemblent beaucoup ; elles sont belles, moins cependant que celles de Genève. Leur principal défaut est d'être trop basses ;

elles sont peu soignées, et le fossé est presque comblé. Le rempart, garni d'une artillerie nombreuse, est coupé en terrasses à quatre gradins du côté de la ville, et sur chaque gradin un rang d'arbres, de sorte qu'on fait par là fort agréablement le tour de la ville : c'est ce qu'il y a de mieux à Lucques, qui, entre nous, ne valait pas trop la peine de se détourner.

La pavé de la ville, tout de pierre piquée, pour la commodité des chevaux, est néanmoins le plus beau qu'on puisse trouver, et les rues ne manquent pas d'avoir de temps en temps d'assez belles maisons. Le palais de la République serait très vaste et d'un grand air, s'il n'était imparfait plus qu'à demi. Mais aussi si on l'eût fini, tout l'État aurait bien tenu dedans. Voici le surplus en bref.

A Saint-Martin, un portail gothique curieux à force d'être mauvais. Un beaucoup plus méchant à la cathédrale ; le dedans de cette église est obscur de quelques nuances plus qu'un four ; le pavé, de petite marqueterie de marbre, mérite d'être remarqué. Dans la nef, à gauche, il y a une chapelle ou plutôt un petit temple isolé, au milieu duquel est le fameux crucifix appelé le *Santo Volto* ou Volto Santo, sculpté par les anges, sur le dessin de Nicodème, qui était aussi méchant sculpteur que saint Luc était mauvais peintre.

Le crucifix est vêtu, comme un seigneur, d'une couronne de pierreries.

A San-Frediano, le tombeau d'un prétendu saint Richard, roi d'Angleterre, quoique assurément il n'y en ait jamais eu de ce nom ni saint, ni enterré à Lucques...

A Sainte-Marie, force colonnes de marbre et dorures, faisant un très méchant tout, et une chapelle isolée faite trait pour trait sur celle de Loreto, avec la dernière exactitude, à ce qu'on m'a assuré. J'en ai été fort réjoui ; car dès lors je tiens la Santa Casa pour vue et le voyage de Loreto pour fait. *Item,* là ou ailleurs, car je ne m'en souviens plus, un *Christ avec saint Romain*, du Guide.

On trouve au centre de la ville les restes informes d'un amphitéâtre des Romains, dans lequel on a bâti de méchantes cabanes qui achèvent de le défigurer. On a mieux fait en ruinant près de la cathédrale la maison d'un noble qui avait conspiré, car cela donne une assez jolie place.

Je ne veux pas omettre de vous dire qu'étant le soir allé à la comédie, tout était plein, même de dames ; je fus fort surpris de voir que la catastrophe de la pièce était un grand feu d'artifice distribué le long de la salle, tout au travers des toiles peintes et des loges, sans que l'exécution de ce feu dans un lieu si périlleux, ni la pluie enflammée qui tombait à seaux, fissent peur à personne qu'à moi, qui trouvai, à cela près, le feu d'artifice plus joli que je n'en ai jamais vu en France.

Je remarquai encore que les magistrats de la Ré-

publique, pour singer les anciens Romains, avaient leur place distinguée au spectacle.

Les chefs de ces magistrats sont au nombre de quatre, dont le premier, nommé le gonfalonier, ressemble d'autant mieux aux doges, qu'il n'est presque fait que pour la représentation, l'autorité étant entre les mains des trois autres, appelés secrétaires de l'État. Leur pouvoir dure un an, et celui du gonfalonier deux mois seulement.

Le conseil est composé de soixante nobles ; je ne présume pas qu'il ait beaucoup d'affaires, puisque l'État ne contient que la ville et onze villages ; mais en revanche ce pays est bien ramassé.

La plaine ronde qui fait le fond du tonneau dont je vous ai parlé est fertile et cultivée comme un jardin.

Les maisons de campagne passent pour les plus agréables et les plus ornées de toute l'Italie. Nous ne jugeâmes pas à propos de profiter du beau temps pour aller nous y promener. L'huile de Lucques, qui, avec les draps de soie, fait le principal commerce de l'État, est la meilleure de l'Italie, où en général elle est assez mauvaise.

Notez que les jésuites n'ont jamais pu s'introduire à Lucques, quelque moyen qu'ils y aient employé... que les quatre massiers ou huissiers de l'État portent un bas blanc à une jambe et rouge à l'autre... que j'ai vu au palais une garde suisse qui, quand le sénat passe, se met en haie d'un côté seulement, n'étant

pas assez nombreuse pour se mettre des deux côtés... que personne n'y porte l'épée,et qu'elle est interdite aux étrangers au bout de trois jours... que la République (respectable, quoique j'en badine, car tout petit État qui sait se maintenir l'est toujours) est sous la protection de l'empereur, dont on met tantôt l'effigie sur la monnaie, tantôt celle du Volto Santo; et qu'enfin aux Augustins, il y a un petit trou qui va jusqu'en enfer, par où fut englouti ce misérable soldat qui battait la vierge Marie, dont l'histoire est dans Mission.

Je sondai ce trou avec une perche pour voir si l'enfer était bien loin, et ne lui trouvai qu'une aune et demie de profondeur. Fort surpris de me voir si près de ce vilain séjour, je m'enfuis tout droit jusqu'à Pise, malgré l'orage affreux qu'il faisait alors, et qui, par les amas d'eau qu'il produisait, nous obligea de prendre un détour assez long. Nous fîmes seize milles, côtoyant presque toujours les racines des montagnes, et en quelques endroits les bords du Serchio, fort grossi par les pluies.

La situation de Pise, malgré le mauvais temps, me parut charmante. L'Arno, large et beau fleuve, partage la ville par le milieu; les deux rives sont bordées de quais qui se communiquent par trois beaux ponts. En un mot, rien n'approche plus de l'aspect de Paris, vu du pont Royal. Le plus beau de ces trois ponts est celui du milieu, tout construit de marbre blanc. Près d'un des bouts de ce pont est Banchi, ou la loge des

marchands, d'ordre dorique, et près de l'autre bout le palais Lanfreducci, tout de marbre blanc. Notez cependant le palais Lanfranchi, plus beau que celui-ci, construit par Michel-Ange.

Quoique tous les voyageurs veulent que Pise soit une fort grande ville, elle ne m'a pas paru telle, encore que j'aie fort bien vu toute son étendue ; elle est mal peuplée, et presque seulement sur les bords de la rivière. La perte de sa liberté et le voisinage de Livourne lui ont fait grand tort.

De vous dire que le marbre y est commun comme l'eau, ce discours, qui peut être vrai presque tous les jours de l'année, serait ridicule aujourd'hui, vu l'énorme pluie qui tombe maintenant.

Je ne pense pas que nulle part ailleurs on puisse trouver, dans un si petit espace qu'est la place du Dôme, quatre plus jolies choses que les quatre qui y sont rassemblées; elles sont toutes de la tête aux pieds, c'est-à-dire des fondations aux toits, même le pavé de la place, de marbre de Carrare plus blanc et presque aussi fin que l'albâtre.

Le premier de ces quatre morceaux est la cathédrale, l'une des nobles et des belles églises que j'aie trouvées. Le portail, qui est ce qu'il y a de moindre, est gothique avec des colonnes fort ouvragées. On entre par trois grandes portes de bronze, sculptées par Jean de Bologne, beaucoup meilleures que celles qu'on prise tant au baptistère de Florence.

L'intérieur est majestueusement soutenu par

soixante-huit colonnes de granit disposées sur quatre lignes; celle où est la chaire du prédicateur est la plus curieuse, à cause des deux rampes d'escalier qui y montent; chaque marche est isolée, infixée dans la colonne et soutenue par une console. On ne peut rien voir de plus svelte ni de plus joli.

Le pavé ne dément pas le reste du bâtiment. Des deux chapelles de la croisée, l'une et l'autre construites d'une belle architecture, celle de la gauche a, en guise de tabernacle, un temple de vermeil soutenu par des anges, le tout sculpté d'un grand goût; et derrière l'autel, la *Tentation d'Ève par le serpent*, à qui le sculpteur a donné fort hors de propos une tête de femme, puisque de toutes les têtes qu'il pouvait lui donner, celle-là était la moins capable de tenter Ève.

A la chapelle de droite, un tombeau d'un dessin admirable, enrichi de bronze doré. On me fit remarquer dans le fronton de cette chapelle, sur les nuances du marbre, deux têtes humaines qu'on prétend être un jeu de la nature, mais trop correctement dessinées pour n'y pas soupçonner de l'artifice.

Les voûtes de ces deux chapelles, aussi bien que celles du chœur, sont peintes en mosaïque à fond d'or, de manière fort ancienne; c'est comme si je disais fort méchante. J'ai noté dans le chœur, à gauche, une colonne de porphyre dont le chapiteau est une jolie danse d'enfants.

On ne voit rien de mieux tourné que le baptistère

qui est près de là : la forme est en rotonde, couverte d'un joli dôme à figure de turban ; l'intérieur est comme celui d'un temple païen, tout vide et n'ayant rien autre chose que deux étages de colonnes. Lorsqu'on parle en dedans, la voix retentit pendant plusieurs secondes comme le son d'une grosse cloche, et le son se dégrade de même peu à peu d'une manière fort amusante. Il y a là un beau tableau des *Enfants de Zébédée*, par Andrea del Sarto.

Le *Campo santo*, ou cimetière, est la troisième pièce, plus singulière que les deux précédentes. C'est un grand cloître carré long, qui enferme un préau tout de terre apportée de Jérusalem, qui, à ce que l'on prétend, égaye mieux que nulle autre les mânes des pauvres défunts.

Le cloître est d'architecture gothique, assez jolie, tout pavé de tombes de marbre, contenant pour la plupart quelque chose de remarquable. On a rangé tout le long des murs un grand nombre de tombeaux antiques, lesquels ont donné lieu au savant ouvrage du cardinal Noris, *Cenotaphium Pisanum*. Il y en a aussi quelques-uns modernes, dont les meilleurs sont ceux du jurisconsulte Decius (1) et de Buoncompagni, oncle du pape Grégoire XIII.

Les murs sont tous peints à fresque de la main du Giotto, d'Orcagna, de Benedetto, de Gozzoli, Benozzo, etc., qui y ont représenté les histoires de la

(1) Decio (Philippe).

Bible d'une manière fort bizarre, fort ridicule, parfaitement mauvaise et très curieuse.

Je me souviens d'un Noé montrant sa nudité, près duquel est une jeune fille qui, se bouchant les yeux avec la main, écarte les doigts de toute sa force pour ne point voir.

La quatrième est la célèbre tour de Pise, toute ronde, entourée de huit étages de colonnades et toute creuse en dedans, de sorte que ce n'est qu'une croûte : elle penche tellement qu'un niveau, jeté du haut, va tomber à plus de douze pieds des fondations. A examiner les symptômes apparents de cette tour, il semble qu'elle se soit affaissée d'un côté tout d'une pièce.

Cependant il paraît bien dur à croire, vu la forme de sa construction, qu'elle ait pu faire un pareil pas de ballet sans se dégingander le reste du corps.

L'église des chevaliers de Saint-Étienne, ordre du grand-duc, est toute tapissée d'étendards pris sur les Turcs. C'est un beau trophée, mais je voudrais bien savoir s'il n'y en a pas aussi quelques-uns des leurs dans les mosquées.

Le plafond est fort doré et peint par le Bronzino, qui y a représenté la vie de Ferdinand de Médicis. Le maître-autel en architecture, tout de porphyre incrusté de calcédoine, est une pièce fort remarquable.

Au milieu de la place qui est au devant de l'église est la statue du grand Côme, fondateur de l'ordre, et tout autour les maisons des chevaliers.

Autre statue de Ferdinand, faisant la charité à une femme et à deux enfants... Il me semble que la chapelle gothique de marbre, bâtie aux frais d'un mendiant, n'est pas loin de là (1). Remarquez encore le grand et bel aqueduc, d'une lieue et demie de long, qui apporte, des montagnes voisines, d'excellentes eaux à la ville... Le jardin des simples, qui n'est pas grand, mais où il y a quantité de plantes américaines curieuses. Le vestibule du jardin est un cimetière où l'on a rassemblé de grands vilains squelettes de baleines. *Item*, le cloître de l'archevêque ; une fontaine et une statue de Moïse au milieu... l'arsenal où se construisent les galères du grand duc, que l'on conduit ensuite à Livourne par un canal pratiqué exprès. Ce n'est pas grand'chose que cet arsenal pour ceux qui ont vu les chantiers de France et de Venise... Aux Dominicains, un tombeau de Démétrius Cantacuzène, capitaine dans les troupes de Florence, 1536. Voyez si Ducange en a parlé.

Quoique ma coutume soit de m'étendre principalement sur les villes dont les autres relations ont peu parlé, et qu'il y ait encore quantité d'autres choses à noter sur celle-ci, je les supprime, attendu que cette épître commence à me paraître moins courte que celle aux Corinthiens, que j'ai toujours trouvée trop longue, pour une lettre s'entend.

Le lendemain 13, nous nous rendîmes à Livourne

(1) L'église Sancta Maria della Spina.

d'assez bonne heure. Le pays qu'on traverse est tout plat et peu agréable. Nous passâmes dans une forêt où l'on a établi des haras de buffles et des haras de chameaux. J'y trouvai encore une autre singularité ; ce sont des arbres de liège. C'est une espèce de chêne-vert fort haut, à feuille épineuse ; on lève tous les ans l'écorce, qui se reproduit comme les feuilles. Voilà le liège.

Nous sommes ici depuis près de vingt-quatre heures, sans avoir encore pu mettre le nez dehors, à peine d'être submergés. La saison devient furieusement incommode pour voyager. Je compte cependant être à Rome dans cinq jours, où vous m'écrirez désormais poste restante.

Que dites-vous de la galanterie de notre saint-père, qui a la politesse de se laisser mourir pour nous faire voir un conclave?

On n'a pas encore la nouvelle de sa mort, mais autant vaut. J'ai reçu à Florence votre lettre du 30 août.

Vraiment, les dames ont bien de la bonté de se battre pour mes lettres : sur ce pied-là, elles se battront bien mieux à mon retour pour l'original ; mais dites-leur que je suis capable de les mettre toutes d'accord.

XI. — NAPLES.

A M. DE NEUILLY.

Escapade à Naples. — Le palais du roi. — Naples et Paris. — Naples et Gênes. — La rue de Tolède. — Les catacombes. — Le miracle de saint Janvier. — L'esprit et les mœurs du bas peuple. — Naples, vraie capitale de l'Italie. — Anecdote sur Marie Mancini. — Vie et mœurs des grands seigneurs napolitains. — La bonne chère. — Le roi de Naples. — Gala à la cour. — Portrait de la reine. — Ouverture du théâtre du palais. — Les opéras italiens. — Le jargon napolitain. — Les courtisanes. — L'Anglais et le chirugien Perchet. — Solimena et Luca Giordano.

Vous savez, mon cher Neuilly, comment je me suis déterminé à dérober un petit moment aux affaires qui me rappellent en France, pour faire une escapade à Naples, toujours courant, et il faut bien courir malgré soi. Ce sont cent vingt grandes lieues aller et venir ; et sur la route, presque détestable personnellement, on ne trouve ni pain ni matelas, mais bien un grand lambeau de la *via Appia*, long de plus de quarante milles, et plus digne d'admiration que tout ce que l'on pourrait voir au monde, puisque le bien public en a été le motif.

Naples mérite plus par ses accessoires que par elle-même. Sa situation est ce qu'il y a de plus beau, quoique inférieure, aussi bien que l'aspect, à celle de Gênes.

Il n'y a pas un bon morceau d'architecture ; des fontaines mesquines ; des rues droites à la vérité, mais étroites et sales ; des églises fort vantées et non vantables, ornées sans goût et riches sans agréments.

Aujourd'hui que j'ai entrevu Rome et le grand goût qui y règne, je deviens beaucoup plus difficile et moins louangeur que je n'étais ci-devant.

Le palais du roi est la seule pièce qui ait vraiment du mérite. Bel édifice en dehors, et ajustements qui y répondent au dedans. Si mon journal vivait encore, que de détails et d'acclamations j'aurais faits sur les admirables tableaux de la maison Farnèse qu'on y a transportés ! Mais ces barbares Espagnols, que je regarde comme les Goths modernes, non contents de les avoir déchirés en les arrachant du palais de Parme, les ont laissés pendant trois ans sur un escalier borgne, où tout le monde allait pisser. Oui, monsieur, on pissait contre le Guide et contre le Corrège :

Jugez de ma douleur à ce récit funeste.

Le théâtre du palais est une pièce qui épouvante par sa grandeur, son exhaussement et sa magnificence. Il y a cent quatre-vingt loges, chacune grande

comme un petit cabinet d'assemblée, le tout desservi par de grands corridors et de beaux escaliers. Je laisse les opéras; cet article est du district de Maleteste. La cour est somptueuse et nombreuse; le peuple et les équipages y sont dans une si prodigieuse affluence, que je ne crains pas de dire que Naples, proportion gardée, est à l'un et à l'autre de ces égards au-dessus de Paris.

En général, ces deux villes se ressemblent beaucoup par le mouvement infernal qui y règne.

Il y a bien ici vingt-cinq mille personnes qui n'ont d'autre métier que celui de mendier. Le fameux port de Naples n'est ni beau, ni bon, et la darse, ou sérail de galères, ne mérite guère un autre éloge.

Mais que vous dirai-je du Vésuve, au sommet duquel je me suis fait guinder avec une fatigue que je ne recommencerais pas pour mille sequins, puis descendre au fond du gouffre, ce qui n'est point si dangereux qu'on le fait; de la Solfatara, petit Vésuve de poche, non moins curieux que le grand; enfin de mon voyage à Pozzuoli, à Baja, vrai lieu de délices s'il subsistait avec toutes les beautés dont à peine aperçoit-on encore des traces; à Cumes, au promontoire de Misène; de la promenade aux rives de l'Achéron, aux champs Élysées, à l'Averne, à l'entrée de la Sibylle, et par tout le sixième livre de l'*Énéide* de Virgile; des huîtres du lac Lucrin, des bains de Néron, de la superbe piscine d'Agrippa, de la grotte du Chien, etc.?

Ce sont toutes choses qui ne peuvent entrer dans une lettre, tout au plus pourraient-elles tenir dans un journal, et jamais il n'aurait mieux mérité de vivre qu'en pareille circonstance.

J'ai bien envie, en dépit des détracteurs et des affaires, de vous en faire un jour un petit là-dessus, pour vous tout seul. En tout cas, nous aurons de quoi en causer ensemble.

. . . .

La situation de Naples et celle de Gênes ont beaucoup de rapport entre elles ; toutes deux au fond d'une espèce de golfe, et étendues en demi-lune, le long du rivage, contre un rocher. Je dis que celle de Gênes est préférable. Il me semble que ce n'est pas le sentiment commun ; mais je vous jure que c'est le mien : la raison m'en paraît sensible.

Il y a eu place à Naples pour bâtir la ville entre la mer et la montagne ; en sorte que la ville est en quelque façon plate, à l'exception des Chartreux et du fort Saint-Elme, situés au-dessus de la montagne.

A Gênes, au contraire, le pied du rocher touche quasi la mer; ainsi on a été obligé de construire à mi-côte, tout en amphithéâtre, ce qui, joint à l'exhaussement prodigieux des bâtiments, forme un aspect bien plus magnifique. Arrivez par mer en ces deux villes, et je m'assure que vous serez de mon sentiment : à cela près, Naples mérite la préférence.

Le climat y est tout autrement riche et riant ; sa

baie est si bien ramassée qu'on voit tout le tour d'un coup d'œil.

Le coteau du Pausilippe la termine d'un côté ; de l'autre le mont Vésuve, et plus loin le cap de Sorrento, en face de l'île de Caprée, la ferme et fait perspective à la ville. Tout le long, depuis le Pausilippe jusqu'au môle du château de l'Œuf, règne une espèce de large rue appelée la *Piaggia* (la plage), vulgairement *Chiaja*, bordée de maisons d'un côté, et de l'autre ouverte sur la mer.

C'est véritablement un des beaux aspects qu'il y ait ; aussi le vante-t-on beaucoup, et on a raison. Mais je ne puis souscrire de même aux éloges merveilleux que Mission et autres voyageurs donnent aux édifices publics et à la ville en général. S'ils veulent louer les églises pour leur grand nombre et les richesses immenses qui y sont prodiguées, j'en suis d'accord ; pour le goût et l'architecture, c'est autre chose : l'un et l'autre sont, à mon gré, la plupart du temps assez mauvais, soit qu'ils le soient en effet, comme je le crois, ou que, comme on juge de tout par relation, j'aie les yeux trop gâtés par les véritables beautés des édifices de Rome.

Les dômes sont oblongs, de vilaine forme, sans lanterne au-dessus, les tremblements de terre les ayant renversés, en un mot, de vrais Sodomes (sots dômes).

Véritablement les maîtres-autels et surtout les tabernacles y sont dignes de remarque, superbes et ornés

de marbres et de pierres précieuses avec une étonnante profusion.

J'en dis autant des palais des particuliers que des bâtiments publics ; ils n'ont point au dehors cet air de noblesse qui prévient, si l'on en excepte un petit nombre, comme ceux de Caraffa, Monte-Leone, et principalement celui de Montalte, bâti avec des péristyles, galeries et colonnades, sur le bord de la mer : c'est un grand et beau morceau. Tous les combles des maisons sont en terrasses pavées de dalles liées d'un ciment de pouzzolane. Franchement cela ne me plaît point de voir ainsi toutes les maisons sans toit ; il me semble toujours qu'on vient de leur couper la tête : c'est peut-être un effet de l'habitude. Je ne le pardonne qu'à celles qui sont terminées par des balustrades.

La rue de Tolède est certainement la plus longue et la plus belle rue qui soit dans aucune ville de l'Europe ; mais quoi ! elle est indignement défigurée par un demi-pied de boue et par deux rangs d'infâmes échoppes et boutiques de charcutiers qui règnent tout le long et masquent les maisons. Outre ceci, il y a en divers quartiers de la ville trois ou quatre points de vue qui méritent d'être remarqués. Pour le surplus, les autres rues sont borgnes et vilaines.

. . . .

Mais pour voir un tableau bien plus merveilleux que tous ceux-là, mettez la tête à la fenêtre, mon

doux objet, et me dites ce que vous pensez de ce coup d'œil-là. Eh bien ! avez-vous regret maintenant à la peine que je vous ai donnée, en vous faisant grimper au-dessus des rochers de cette damnée Chartreuse, où j'ai cru que nous n'arriverions jamais?

D'une extrémité à l'autre, je vous précipite aux catacombes ; cela vous épargnera la peine de voir celles de Rome : car ce ne sont pas de ces objets qui soient curieux deux fois. Moi, qui vous parle, j'ai pourtant eu la sottise de visiter encore celles de Sainte-Agnès ; mais que mon exemple vous rende sage. Ce sont de longs corridors souterrains creusés dans des carrières de pierres. De côté et d'autre la pierre est taillée en niches, comme une bibliothèque. On peut assurer avec certitude que ceci n'a jamais été fait que pour servir de cimetière, soit depuis qu'on eût quitté l'usage de brûler les corps, soit peut-être même avant que cet usage ne fût introduit ; du moins on le pourrait penser des catacombes de Rome.

On logeait un ou plusieurs cadavres dans chaque niche, après quoi on le murait, selon les apparences, pour prévenir l'infection. C'est une folie ridicule que de dire qu'elles aient été creusées par les premiers chrétiens pour s'y loger et célébrer les saints mystères à couvert de la persécution. Le joli logement, s'il vous plaît, que de pareilles galeries, sans air et et sans lumière !

Ce serait d'ailleurs un bel ouvrage à faire *incognito*, que toute cette suite de larges et hauts corridors, dont le labyrinthe n'a pas moins de neuf milles de parcours, à ce qu'on assure. Les chrétiens de Naples n'étaient pas en assez grand nombre pour entreprendre, même publiquement, un ouvrage pareil à ces catacombes-ci, qui sont bien plus belles et plus exhaussées que celles de Rome. Je ne dis pas que quelquefois, par hasard, quelqu'un n'ait pu s'y cacher; mais, à coup sûr, ceci n'a jamais servi de demeure aux vivants.

Les restes d'autels et de peintures barbouillées sur les murs qui se voient dans une assez grande salle, à l'entrée des catacombes de Naples, sont apparemment des marques de quelque cérémonie pieuse qui s'y sera faite jadis en l'honneur de feu Messieurs les saints, qu'on se figurait y avoir tenu leur ménage.

Voilà tout ce que vous aurez de moi sur cet article; si vous en voulez davantage, lisez Misson et Burnet, qui en parlent fort au long.

Tandis que vous êtes en train de dévotion, voulez-vous que je vous fasse voir le miracle de saint Janvier?

Ce n'est pas marchandise bien rare à Naples que les miracles. Le peuple, qui n'a que cela à faire, s'en occupe volontiers: *Et otiosa credidit Neapolis.*

Celui-ci est un assez joli morceau de chimie;

mais, pauvres chanoines de la cathédrale, vous n'en avez pas les gants ; le miracle est plus ancien que vous dans le pays. J'ai actuellement sous les yeux la relation d'un voyage qu'Horace a fait dans ces cantons-ci, et d'où il résulte assez clairement que la liquéfaction du sang de saint Janvier est née et native de *Gnatia*.

Cependant l'opération ne réussit pas toujours aussi bien que l'on voudrait ; un saint a quelquefois des fantaisies, et alors grande désolation parmi le peuple, qui comprend bien par là que les tremblements de terre ne sont pas loin. Franchini de Florence, frère de l'abbé qui est envoyé de la cour à Paris, m'a conté que, porteur comme il est d'une physionomie un peu anglaise, s'étant trouvé, pour son malheur, dans l'église un jour que le miracle n'allait pas bien, il aurait été mis en pièces, s'il ne se fût enfui, par la canaille *dei lazarielli*, qui alla se figurer que c'était la présence de ce chien d'hérétique qui mettait le saint de mauvaise humeur. A bon compte c'est le suzerain du pays, et le roi vient d'instituer en son honneur un ordre de chevalerie dont le cordon est cramoisi.

Cette institution a plu au peuple, et attache la noblesse à don Carlos, chose dont a besoin tout nouveau conquérant.

A vrai dire, la conquête de ce royaume n'a pas coûté beaucoup de peine aux Espagnols. Le Montemar a acquis à bon marché sa réputation et son titre,

puisque sa victoire de Bitonto ne fut autre chose que la rencontre de quelques troupes allemandes qui abandonnaient le royaume de Naples, selon l'ordre qu'elles en avaient reçu de l'empereur; cependant cette victoire l'a fait regarder en France et en Espagne comme un grand homme de guerre, tandis que je ne vois pas que ceux qui l'ont connu en Italie soient fort prévenus de son mérite. Entre nous, il passe ici pour un homme qui n'a pas grand'tête. Ce royaume-ci sera toujours la proie du premier occupant, pour peu que l'attaquant ait l'avantage sur son adversaire. Il n'a point de place de défense, et Naples même, autant que je m'y puis connaître, n'est pas capable d'une grande résistance du côté de la mer, étant fort exposée et trop ouverte de ce côté-là. J'ai peine à croire qu'en état où sont les choses, son château de l'Œuf, son château neuf, son môle et le fortin qui est au bout l'empêchassent d'essuyer quelque fâcheuse insulte.

Joignez à cela un mal intérieur plus grand et tout à fait incurable : c'est l'esprit du bas peuple, pervers à l'excès, méchant, superstitieux, traître, enclin à la sédition, et toujours prêt à piller à la suite du premier Mazaniello qui voudra saisir une occasion favorable de faire du tumulte.

C'est la plus abominable canaille, la plus dégoûtante vermine qui ait jamais rampé sur la surface de la terre. Et, par malheur, ce qui vicie abonde, la ville est peuplée à regorger.

Tous les bandits et les fainéants des provinces se sont écoulés dans la capitale. On les appelle *lazarielli;* ces gens-là n'ont point d'habitations; ils passent leur vie au milieu des rues, à ne rien faire, et vivent des distributions que font les couvents.

Tous les matins ils couvrent les escaliers et la place entière de Monte-Oliveto, à n'y pouvoir passer: c'est un spectacle hideux à faire vomir.

A mon sens, Naples est la seule ville d'Italie qui sente véritablement sa capitale; le mouvement, l'affluence du peuple, l'abondance et le fracas perpétuel des équipages, une cour dans les formes et assez brillante, le train et l'air magnifique qu'ont les grands seigneurs: tout contibue à lui donner cet extérieur vivant et animé qu'ont Paris et Londres, et qu'on ne trouve point du tout à Rome.

La populace y est tumultueuse, la bourgeoisie vaine, la haute noblesse faste, et la petite avide des grands titres: elle a eu de quoi se satisfaire sous la domination de la maison d'Autriche.

L'empereur a donné des titres pour de l'argent à qui en a voulu; d'où est venu le proverbe: *E veramente duca, ma non cavaliere;* le boucher dont nous nous servions n'exerce plus que par ses commis depuis qu'il est duc.

La femme d'un commerçant ne sort jamais de chez elle dans son équipage sans un autre carrosse de suite, dans lequel vous vous doutez bien qu'il n'y

a personne ; mais cela fait toujours du bruit et va comme la tempête.

Vous savez que c'est ici le pays des chevaux. Sur leur réputation, je m'étais fait d'eux une tout autre idée! Ils ne sont point beaux ; au contraire, ils sont petits et effilés, mais fins, diligents, malins et pleins de feu. On fait grand usage ici de petites voitures en coquilles, à roues fort basses et attelées d'un seul cheval qui les emporte à toutes jambes.

Le discours commun est que les habitants de Naples montent à cinq cent mille : c'est une hyperbole excessive. Je me suis informé au cardinal Spinelli, qui est plus que personne à portée de le savoir, en sa qualité d'archevêque, et il ne pense pas qu'il y en ait au delà de deux cent quatre-vingt mille. Mais leur habitude de se tenir tout le jour dans la rue ferait supposer une population plus considérable. La nation est plus heureuse sous la domination espagnole qu'elle ne l'était ci-devant. Les vice-rois autrichiens avaient à la vérité déjà commencé, mais l'autorité royale achève d'éteindre la tyrannie étrange dont usaient les seigneurs des terres envers leurs vassaux. La vieille connétable Colonna, Marie Mancini, ne manquait jamais de demander pour première parole à tous ceux qui venaient de Naples : *Che fanno questi baroni tiranni?*

A propos de la connétable, je fus fort surpris d'apprendre que cette sempiternelle, qui était maîtresse de Louis XIV, il y a un siècle, n'était morte que de-

puis peu d'années. On me conta aussi en même temps que lorsqu'elle arriva à Rome, dans le même temps de son mariage, son mari, lui faisant voir le palais Colonna, lui montra une certaine chambre, et lui dit : « Madame, voilà où logeait votre grand-père « dans le temps qu'il était maître de chambre du « mien. — Monsieur, répliqua-t-elle, piquée de l'ob- « servation, je ne sais qui était mon grand-père ; « mais ce que je sais fort bien, c'est que de toutes « mes sœurs, je suis la plus mal mariée. » Ce n'est pas à dire pour ceci que les Mancini soient des gens de rien, ils ne laissent pas que d'être d'une noblesse passable. Ce n'est pas chose rare à Rome que de voir des gentilshommes se mettre au service d'autres gentilshommes plus riches. J'ai vu plusieurs chevaliers de Malte domestiques de cardinaux ; véritablement cela paraît d'abord un peu extraordinaire à nous autres Français.

Mais revenons à nos grands seigneurs napolitains. Ils vivent à l'espagnole bien plus qu'à l'italienne ; ils représentent, sont accessibles chez eux aux étrangers, et ont un air de politesse noble, tiennent une maison et même assez souvent une table. Le duc de Monte-Leone (de la maison Pignatelli) n'admet pas chez lui ce dernier article, quoiqu'il y tienne tous les jours la plus nombreuse et la plus magnifique assemblée de la ville, qui lui coûte, à ce qu'on prétend, au delà de 50,000 écus en bougie, glaces et rafraîchissements ; c'est l'homme le plus riche de l'État.

Nous avons reçu beaucoup d'accueil tant de lui que du marquis de Montâlegre, premier ministre ; du gros duc Caraffa, de l'abbé Galiani, l'une des bonnes têtes du pays ; du prince Jacci, et de don Michel Reggio, général des galères, que j'estime particulièrement pour la bonne chère qu'il nous faisait fréquemment.

C'est ici l'endroit où on la fait la meilleure ; de très bons vins, et d'autant meilleurs que nulle part ailleurs ils ne sont supportables, pas même celui de Montepulciano, qui est âpre, plât et mat ; du bœuf excellent, des raisins comme vous pouvez le croire, et des melons au milieu de l'hiver ; il est vrai qu'il ne tiendrait qu'à eux d'être concombres.

Mais quelle langue assez éloquente pourrait dignement célébrer les louanges des pigeons et du veau de Sorrento ! Pensez donc ce que c'est que des pigeons qui, s'avisant déjà d'être exquis à Milan, ne font que toujours croître et embellir à mesure qu'on s'enfonce dans l'Italie.

Pour le veau Mongana, si vanté, si gras, si blanc et si dur, faites-moi l'honneur d'être persuadé que ce n'est qu'un fat à côté de celui de Sorrento.

Après avoir donné un temps considérable à l'examen de ce que dessus, nous allions souvent employer une partie de notre après-dînée à raisonner de physique avec l'abbé Entieri, Florentin ; quand vous verrez quelque part en Italie un homme qui a de l'esprit et de la science, dites toujours que c'est un

Florentin (voilà ce que c'est d'avoir eu des Médicis), ou avec la princesse de Palombrano, qui excelle aussi en géométrie. La soirée était consacrée à l'opéra. Sur ce récit, vous vous figurez peut-être que le séjour de Naples nous a plu, que nous nous y sommes amusés. Nullement, il ne règne point ici un air aisé : les assemblées n'y ont rien d'agréable ; il y a un certain vernis de superstitions et contrainte qui se répand surtout. Les femmes y sont beaucoup plus gênées qu'ailleurs ; toute la jalousie italienne est venue se refugier ici où elle s'est crue plus à l'abri des manières des peuples septentrionaux.

Enfin, j'en reviens toujours avec plaisir à mes bonnes gens de Romains ; ce sont encore, de tous, ceux avec qui il fait meilleur vivre et commercer ; et puis cette Rome a tant de ressources, elle est si belle, si curieuse, qu'on n'a jamais fait d'avoir tout vu.

Nous n'avons point dans ce moment-ci d'ambassadeur à Naples. Le Puisieux, dont on dit mille biens, est parti, et le marquis de L'Hôpital, nommé à sa place, n'est pas encore arrivé. Dans l'intervalle, M. Ticquet, secrétaire de l'ambassade, est chargé des affaires. C'est un garçon d'un vrai mérite, qui a l'esprit agréable et cultivé ; il attend avec impatience de pouvoir retourner en France, à cause de sa santé. En attendant, il s'est retiré au convent de Monte-Oliveto, ce qui ne l'empêche pas de faire fort bien les honneurs de sa nation. (Écrivez sur votre

registre que ce monastère est dans le nombre des plus beaux qui soient en Italie ; c'est là que se fabrique le meilleur savon de Naples.)

Quand nous arrivâmes, le roi était à Portici, petite maison au pied du Vésuve : c'est son Fontainebleau. Il en revint le 3 au soir, et le lendemain nous lui fûmes présentés. Ce même jour, il y eut grand gala à la cour, à cause de la fête du roi, qui donne sa main à baiser à tous les gentilshommes. Tous les seigneurs étaient vêtus avec beaucoup de magnificence, et Sa Majesté s'était ornée d'un vieux habit de droguet brun à boutons jaunes. Il a le visage long et étroit, le nez fort saillant, la physionomie triste et timide, la taille médiocre et qui n'est pas sans reproche. Il s'occupe peu, ne parle point, et n'a de goût que pour la chasse ; en quoi, par parenthèse, il n'a pas trop de quoi se satisfaire, tout ce pays étant de longue main dépeuplé par le paysan ou les lazariels, qui chassent en pleine liberté ; de sorte que Sa Majesté revient fort satisfaite quand elle a tué deux grives et quatre moineaux. En faveur de la fête, la reine donna aussi sa main à baiser, ce qui faisait, selon mon sentiment, beaucoup plus d'honneur que de faveur.

Ils dînèrent tous deux en public et furent servis, selon l'étiquette espagnole, qu'on suit exactement dans cette cour, le roi par son gentilhomme de la chambre, la reine par la comtesse de Charny. Elle est boiteuse ; mais, peste ! qu'elle est jolie ! Notre

cousin Loppin vous la regardait, comme *frère Lubin, avec des yeux ardents;* si bien que je ne sais ce qui en serait arrivé sans Lacurne, qui le retint par le milieu du corps, dans le temps qu'il allait s'élancer pour violer tout net le précepte *non mœchaberis.*

Son très cocufiable mari est un vieux jaloux, fils de mon frère Charny, dont on a les oreilles rebattues dans les mémoires de mademoiselle de Montpensier. Celui-ci, comme vous savez, était fils naturel du duc d'Orléans, Gaston, et de mademoiselle Saugeon, fille d'honneur de Madame.

On se met à genoux pour présenter à boire au roi et à la reine, et l'on ne se relève point qu'ils n'aient rendu le verre. A ce propos, je fus un peu indisposé contre la reine, qui, au grand scandale des genoux de ma divine Charny, s'amusa pendant une demi-heure à faire la soupe au vin de Canarie dans son verre.

Elle a l'air malicieux, la digne princesse, avec son nez fait en gobille, sa physionomie d'écrevisse et sa voix de pie-grièche.

On dit qu'elle était jolie quand elle arriva de Saxe; mais elle vient d'avoir la petite vérole. Elle est toute jeune, et n'est même pas encore grande fille. (*Nota.* Elle a été prise sur le temps. Au moment où j'écrivais ceci à Naples, elle était grosse d'un mois ou cinq semaines, ce qui lui est arrivé avant que rien ne parût.)

L'après-dînée fut employée à voir quelques exer-

cices de troupes dans la grande place; cela fut assez long. Le soir, on fit l'ouverture du grand théâtre du palais par la première représentation de l'opéra de *Parthenope*, de Domenico Sarri. Le roi y vint; il causa pendant une moitié de l'opéra et dormit pendant l'autre.

Cette homme assurément n'aime pas la musique (1) !

Il a sa loge aux secondes, vis-à-vis des acteurs : c'est beaucoup trop loin, vu l'énorme grandeur de la salle, dans une partie de laquelle on ne voit guère, et dans l'autre on n'entend point du tout. Les théâtres d'Aliberti et d'Argentina, à Rome, sont bien moins grands, plus commodes et mieux ramassés. En vérité, nous devrions être honteux de n'avoir pas dans toute la France une salle de spectacle, si ce n'est celle des Tuileries, peu commode et dont on ne se sert presque jamais. La salle de l'Opéra, bonne pour un particulier qui l'a fait bâtir dans sa maison pour jouer sa tragédie de *Mirame*, est ridicule pour une ville et un peuple comme celui de Paris. Soyez bien certain que le théâtre proprement dit de la salle de Naples est plus grand que toute la salle de l'Opéra de Paris, et large à proportion ; et voilà ce qu'il faut pour déployer des décorations ; encore m'a-t-on dit que le fond du théâtre n'était fermé que

(1) Molière.

par une simple cloison qui donne sur les jardins du palais ; et dans les cas où l'on veut donner des fêtes de très grand appareil, on enlève cette cloison et l'on prolonge la décoration tout le long des jardins.

Jugez quel effet de perspective cela doit faire ; c'est en cet article que les peintres italiens excellent aujourd'hui autant que jamais ; et je ne puis me lasser d'admirer le goût exquis et la variété avec laquelle ils en font usage pour le théâtre : du reste, la peinture est entièrement déchue.

Salimbeni à Naples, Trevisani à Rome, et le Canaletto à Venise, sont les seuls peintres de réputation qui restent en Italie ; et de ces trois, les deux premiers sont si vieux qu'ils sont depuis fort longtemps hors d'état de travailler. Pour le Canaletto, son métier est de peindre des vues de Venise ; en ce genre, il surpasse tout ce qu'il y a jamais eu. Sa manière est claire, gaie, vive, perspective et d'un détail admirable. Les Anglais ont si bien gâté cet ouvrier, en lui offrant de ses tableaux trois fois plus qu'il n'en demande, qu'il n'est plus possible de faire marché avec lui. Il y a encore dans le même goût Pannini, à Rome, qui a fait l'intérieur de Saint-Pierre pour le cardinal de Polignac. C'est un tableau singulièrement joli pour le détail, l'exacte ressemblance et la distribution des lumières ; mais je m'égare en bécarre : ce n'est pas de peinture dont il s'agit maintenant, c'est de musique.

C'était ici le premier grand opéra que nous eussions vu. La composition de Sarri, musicien savant, mais sec et triste, n'en était pas fort bonne, mais en récompense elle fut parfaitement exécutée. Le célèbre Senesino faisait le premier rôle; je fus enchanté du goût de son chant et de son action théâtrale. Cependant je m'aperçus avec étonnement que les gens du pays n'en étaient guère satisfaits. Ils se plaignaient qu'il chantait d'un *stile antico*.

C'est qu'il faut vous dire que le goût de la musique change ici au moins tous les dix ans. Tous les applaudissements ont été réservés à la Baratti, nouvelle actrice, jolie et délibérée, *che recitava da uomo:* circonstance touchante qui n'a peut-être pas peu contribué à réunir pour elle une si grande quantité de suffrages. En vérité, elle les mérite, même comme fille ; mais la vivacité avec laquelle on lui a prodigué les acclamations publiques a si fort fait monter ses actions de jour en jour, que quand je suis parti elles étaient à 180 sequins la pièce.

La construction du poëme, dans les opéras italiens, est assez différente de la nôtre. Un de ces jours je traiterai cela *ex professo* avec Quintin, qui, dans sa dernière lettre, m'a fait diverses questions sur les spectacles. On y donne beaucoup au goût du petit peuple. Un opéra ne plairait guère s'il n'y avait, entre autres choses, une bataille figurée : deux cents galopins, tant de part que d'autre, en font la représentation ; mais on a soin de mettre en première

ligne un certain nombre de seigneurs spadassins qui sachent très bien faire des armes. Ceci ne laisse pas que d'être amusant; au moins n'est-il pas si ridicule que nos combattants de Cadmus et de Thésée, qui se tuent en dansant. Dans cet opéra-ci de *Parthenope*, il y avait une action de cavalerie effective qui me plut infiniment. Les deux mestres de camp, avant que d'en venir aux mains, chantèrent à cheval un duo contradictoire d'un chromatique parfait, et très capable de faire paroli aux longues harangues des héros de l'*Iliade*. Nous avons eu quatre opéras à la fois, sur quatre théâtres différents. Après les avoir essayés successivement, j'en quittai bientôt trois pour ne plus manquer une seule représentation de la Frascatana, comédie en jargon, de Leo.

Ce jargon napolitain est peut-être le plus détestable baragouin dont on se soit avisé depuis la fondation de la tour de Babel. J'ai pourtant voulu en prendre une teinture, tant à cause des opéras que par rapport aux douceurs que j'espérais trouver dans le commerce des lazariels. Je me souviens même d'avoir expliqué en France, à Alessandro, des airs en langage de son pays, qu'il n'entendait point.

Quelle invention! quelle harmonie! quelle excellente plaisanterie musicale! je porterai cet opéra en France, et je veux que Maleteste m'en dise des nouvelles. Mais sera-t-il organisé pour comprendre cela?

Naples est la capitale du monde musicien; c'est

un des séminaires nombreux où l'on élève la jeunesse en cet art et d'où sont sortis la plupart des fameux compositeurs, Scarlatti, Leo Vinci, le vrai dieu de la musique (1) ; les Zinaldo, Latilla et mon charmant Pergolese. Tous ceux-ci ne se sont occupés que de la musique vocale : l'instrumentale a son règne en Lombardie. M. Loppin s'est donné un petit claveciniste Fernandino, belître de profession, qui vous joue familièrement à livre ouvert toutes les parties d'un quatuor, un demi-ton plus haut que cela n'est noté.

La transition est naturelle et le passage presque insensible de l'opéra aux courtisanes.

Elles sont ici, à ce qu'on prétend, en plus grand nombre qu'à Venise.

Ce n'est pas la faute des filles, dit-on, c'est le climat qui y porte de toute ancienneté,

Littora que fuerant castis inimica puellis,

et par conséquent c'est la nature qui le demande. N'est-ce pas Sénèque qui raconte qu'autrefois les anciens n'osaient pas amener dans cette contrée les filles qu'on ne voulait pas encore marier, parce que l'air du pays leur donnait une disposition à titillation ?

Enfin, leur descendantes ont si bien soutenu cette

(1) Compositeur napolitain, né en 1703, mort en 1737.

réputation, qu'elles ont eu l'honneur de donner le nom au mal de Naples, dont nous avons réservé à nous pourvoir jusqu'à notre arrivée en cette ville. Car lorsque l'on veut avoir les choses, encore est-on bien aise de les tenir de la première main, et vous allez juger par la petite histoire suivante si l'on court risque de les avoir mal conditionnées.

L'autre jour Perchet, premier chirurgien du roi, frère de celui que vous connaissez, nous contait que la semaine précédente un Anglais l'était venu consulter sur quelque petit accident qui lui était arrivé. Il fallut en venir à l'examen, pendant lequel l'Anglais lui dit qu'il avait déjà consulté là-dessus un autre chirurgien, qui l'avait mis fort en colère en lui disant qu'il le fallait couper.

Le couper, interrompit Perchet! Quel est l'ignorant qui vous a dit cela? Allez, allez, Monsieur, c'est un âne qui ne sait ce qu'il dit; il tombera bien tout seul.

Vous ne sauriez croire combien, ensuite de ce récit, Lacurne s'est grippé de mauvaise humeur contre le coït et ses conséquences. Cela s'appelle être furieusement attaché à la bagatelle. Eh bien! mon doux objet, vous ai-je tenu parole et m'acquitté-je bien de mon métier de commentateur?

Dites-moi si vous connaissez aucun savant en *us* qui sache mieux que moi noyer son texte dans un océan de scolies; encore n'en auriez-vous pas été quitte à si bon compte, si j'eusse tenu un journal

comme ci-devant. Si faut-il cependant que vous vous chargiez encore d'une remarque pour le doux Quintin; savoir, qu'on a la coutume à Naples, dans les grandes églises, au-dessus de la porte, de mettre un grand morceau de peinture au lieu où nous plaçons les orgues en France. C'est ordinairement une grande composition de Luca Giordano ou de Solimena. Ce dernier est encore vivant, et il n'a pas moins de quatre-vingt-douze ans, et d'un million et demi de bien, qu'il a amassé à son métier. *Oh! che vergogna, mentre che messer Annibale tirava la carretta come un cavallo*, pour gagner 1,500 écus en six ans.

S'il n'y avait eu que Solimena et moi dans le monde, il n'aurait jamais gagné cinquante sous, avec sa manière fade et ses compositions sans force et sans génie.

Peste! je n'en dis pas autant de Luca Giordano; c'est un maître homme que celui-ci, et presque digne d'être mis parmi les peintres de la seconde classe. Il a excellé surtout à peindre des animaux. A la vérité ses touches ne sont pas si moelleuses ni son clair-obscur aussi bien entendu que celui de Castiglione; mais sa manière est bien plus grande, et le maniement de son pinceau libre et bien entendu. De plus, il a fait voir une vaste étendue de génie dans ses tableaux d'histoire, dont les inventions sont nobles et les ordonnances surtout admirables.

XII. — ROME.

A MM. DE NEUILLY ET DE BLANCEY.

Reprise du journal interrompu. - Beauté et grandeur de Rome. — Saint-Pierre. — Les mosaïques. — Les fontaines. — La campagne. — Incapacité du gouvernement. — Sa corruption. Les étrangers à Rome. — Les jardins. — Les maisons. - Le faste italien et le faste français. — Les aqueducs. — Les fontaines Navone et de Saint-Pierre. — Le Janicule. — La douane papale. — Un livre compliqué.

A ce bel argument, à ce discours profond,
Ce que Pantagruel à Panurge répond :
Prêchez, patrocinez jusqu'à la Pentecôte...

Toutes vos raisons pour vouloir que je me remette au journal sont belles et bonnes ; après les avoir entendues, je ne ferai rien de tout ce que vous demandez. Vous savez les raisons qui en ont causé l'interruption ; vous ne présumez pas assez de ma paresse, si vous vous figurez qu'après avoir laissé écouler un intervalle, je puis prendre sur moi de regagner le passé et de me mettre au courant ; et vous présumez trop de ma mémoire en croyant que je me rapellerais tout ce qu'il faudrait vous dire.

La matière est un peu trop ample. J'aimerais mieux, je crois, vous faire quatre fois la description de tout le reste de l'Italie, qu'une seule fois celle de Rome.

Elle est belle, cette Rome, et si belle que, ma foi, tout le reste me paraît peu de chose en comparaison.

Quand je n'avais rien à faire dans les auberges, je me mettais en robe de chambre et en bonnet, et je vous écrivais à la hâte le *farrago* de tout ce qui m'avait précédemment passé par la tête ou devant les yeux.

Aujourd'hui c'est un établissement fait, une vie réglée, où le temps étant distribué, il n'est guère possible d'avoir de l'exactitude et assez de loisir pour vous envoyer comme ci-devant de gros volumes. Tout ce que je puis faire, c'est d'être exact dans la correspondance, et de vous parler aux uns et aux autres, tantôt d'une chose, tantôt d'une autre, selon qu'elles me reviendront dans l'idée.

Après tout, que pourrais-je vous dire sur cette matière qui ne fût un rabâchage perpétuel ?

Cette ville a été tant vue, tant décrite, il y a tant de plans, tant de figures, qu'il ne tient qu'à vous de faire, comme Madame Houdart, un voyage sédentaire dans votre cabinet. Faites mieux, mon cher Neuilly, réservez-vous pour un temps plus propice : les circonstances ne sont pas toujours les mêmes.

Ce que vos affaires n'ont pas permis que j'obtinsse de vous à mon départ, j'en veux avoir ma revanche

une autre fois. J'y reviens avec vous, et nous débaucherons Maleteste. C'est une grande affaire que ce voyage-ci, quand on l'examine de loin et qu'on le fait pour la première fois ; à la seconde, ce n'est rien. L'expérience, la connaissance du pays et des usages, celle de la langue, aplanissent ce qu'il peut y avoir de difficultés.

..... Quand vous serez ici, car je crois vous y voir déjà avec moi, quelle impression croyez-vous que vous fera le premier coup d'œil de Saint-Pierre ? Aucune. Rien ne m'a tant surpris à la vue de la plus belle chose qu'il y ait dans l'univers, que de n'avoir aucune surprise ; on entre dans ce bâtiment dont on s'est fait une si vaste idée, cela est tout simple. Il ne paraît ni grand ni petit, ni haut ni bas, ni large ni étroit. On ne n'aperçoit de son énorme étendue que par relation, lorsqu'en considérant une chapelle, on la trouve grande comme une cathédrale ; lorsqu'en mesurant un marmouset qui est là, au pied d'une colonne, on lui trouve le pouce gros comme le poignet.

Tout cet édifice, par l'admirable justesse de ses proportions, a la propriété de réduire les choses démesurées à leur juste valeur. Si ce bâtiment ne fait aucun fracas dans l'esprit à la première inspection, c'est qu'il a cette excellente singularité de ne se faire distinguer par aucune.

Tout y est simple, naturel, auguste, et par conséquent sublime. Le dôme, qui est à mon avis la plus

belle partie, est le Panthéon tout entier, que Michel-Ange a posé là en l'air, tout brandi de pied en cap.

La partie supérieure du temple, je veux dire les toits, est ce qui étonne le plus, parce qu'on ne s'attend pas à trouver là-haut une quantité d'ateliers, de halles, de coupoles, de logements habités, de campaniles, de colonnades, etc., qui forment, en vérité, une espèce de petite ville fort plaisante.

La moindre partie de l'église, à ce que je trouve, est le portail (1); ni celui-là, ni celui qu'on vient de faire à Saint-Jean de Latran, quoique assez beaux l'un et l'autre, ne répondent à la majesté des bâtiments. Comment ceci a-t-il pu être construit par des gens qui avaient devant leurs yeux la façade de la *Curia Antonia* et celle du Panthéon?

Ce que l'on fait de mieux à présent, c'est d'ôter tous les tableaux des chapelles de Saint-Pierre, que l'humidité avait presque entièrement perdus, et d'en faire des copies en mosaïques, les plus belles qu'on ait jamais vues. S'il vous plaît, chaque tableau coûte quatre-vingt mille francs; ce qui devient moins surprenant quand en les voyant travailler, on examine leur énorme grandeur, le temps nécessaire pour en faire un et la matière qui y entre: ce sont des chevilles de verre coloré par le moyen des métaux qu'on y mélange dans la fusion.

Je ne vous dis rien de la colonnade au-devant de

(1) Élevé par Carlo Maderna.

l'église (1) : vous la connaissez ; mais vous n'avez pas vu jouer les deux fontaines à côté de l'obélisque. Figurez-vous deux feux d'artifice d'eau qui jouent toute l'année jour et nuit, sans interruption ; je n'ai rien trouvé qui m'ait fait plus de plaisir.

Tous les jours je vais leur faire une visite d'amitié, surtout quand le soleil donne dessus.

En général, la plus belle partie de Rome, à mon gré, ce sont les fontaines ; celle de la place Navone est, de tout ce que j'ai vu dans mon voyage, ce qui m'a le plus frappé. Le nombre de ces fontaines, qu'on trouve à chaque pas, et les fleuves entiers qui en sortent, sont plus agréables et plus étonnants encore que les édifices, tout magnifiques qu'ils sont en général, surtout les anciens : le peu qui reste de ceux-ci, défiguré comme il l'est, est encore autant au-dessus des modernes pour la simplicité et la grandeur, que la république romaine était au-dessus de l'État de l'Église.

Enfin, pour vous dire en un mot ma pensée sur Rome, elle est, quant au matériel, non seulement la plus belle ville du monde, mais hors de comparaison avec toute autre, même avec Paris, qui d'autre côté l'emporte infiniment pour tout ce qui se remue.

Les souverains qui, depuis Sixte V, ont fait des choses immenses pour l'embellissements de la ville, n'ont rien fait pour la culture de la campagne, où l'on

(1) On sait qu'elle est l'ouvrage du cavalier Bernin.

n'aperçoit, à la lettre, ni une seule maison ni un seul arbrisseau.

Le gouvernement est aussi mauvais qu'il soit possible de s'en figurer un à plaisir. Machiavel et Morus se sont plus à forger l'idée d'une utopie; on trouve ici la réalité du contraire.

Imaginez ce que c'est qu'un peuple dont le tiers est de prêtres, et le tiers de gens qui ne font rien du tout; où il n'y a ni agriculture, ni commerce, ni fabriques, au milieu d'une campagne fertile et sur un fleuve navigable; où le prince, toujours vieux, de peu de durée et souvent incapable de rien faire par lui-même, est environné de parents qui n'ont d'autre idée que de faire promptement leur main, tandis qu'ils en ont le temps, et où, à chaque mutation, on voit arriver des voleurs frais, qui prennent la place de ceux qui n'avaient plus besoin de prendre; où l'impunité est assurée à quiconque veut troubler la société, pourvu qu'il soit connu d'un grand ou voisin d'un asile; où tout l'argent nécessaire pour les besoins de la vie ne se tire que des pays étrangers: contribution qui va toujours en diminuant; où enfin est perpétuellement établi le *système* que nous avons vu en France, non pas à la vérité avec la même fureur; mais observez que, les billets n'ayant pas cours hors de Rome, il faut payer en argent tous les besoins de la vie, parce qu'il les faut tirer d'ailleurs, et que le pays ne produit rien; ce qui, à la longue, a tellement diminué la quantité des espèces, qu'au-

jourd'hui il n'est presque plus possible d'en apercevoir.

Voilà bien du mal que je vous dis d'un pays qui, avec tout cela, est fort agréable pour les étrangers, non seulement pour les motifs de curiosité, mais par l'extrême liberté qui y règne, par la politesse des gens qui l'habitent, qui en général sont tous remplis, sinon de cordialité, du moins de prévenance, obligeants et de facile accès bien plus qu'en nul endroit d'Italie.

Il est fort aisé ici aux étrangers de se répandre dans la société et d'être bien venus partout ; et les Romains entre eux commencent à se mettre sur le pied de la vie familière et à manger ensemble comme en France.

Vous voudriez bien, à cause de M. Thomas, qui aime les bocages, savoir un mot des vignes de Rome et de Frascati ; je vous dirai seulement là-dessus que les Italiens les estiment trop, et les Français trop peu.

Quoique nous soyons autant au-dessus d'eux pour les jardins qu'ils nous surpassent pour les édifices, c'est toujours un agrément que je ne vois nulle part ailleurs, que d'avoir en hiver des arbres toujours verts et feuillés, et en été les eaux les plus belles et les plus claires qu'il soit possible de voir. On estime fort les vues de ces lieux, mais elles ne me plaisent guère, car qu'est-ce que la vue d'une plaine étendue, mais aride et déserte ?

J'en dis autant des maisons ; elles sont recouvertes

de bas-reliefs antiques de fond en comble, mais il n'y a point de chambres à coucher. Pour des statues admirables, vous en trouverez là tant que vous voudrez. On vient de découvrir deux centaures égyptiens qui ne le cèdent en rien à ce que Rome avait de plus beau, et un pavé entier de mosaïque antique d'une salle d'Adrien.

Le pape ramasse tout ce qu'il peut en monuments et en forme un musée, au Capitole, qui n'est guère moins considérable que celui du grand-duc, et qui serait aussi beau s'il avait le même arrangement. Adieu, mon cher objet, mille compliments à Maleteste, Chevigny, Bevy, Montot et sa petite dame, etc.

. . . .

.... Nous disons souvent, nous autres Français, que les Italiens sont avares et mesquins, qu'ils ne savent pas dépenser, se faire honneur de leur bien, ni donner un verre d'eau à personne ; qu'il n'y a que parmi nous que les seigneurs aient un air de magnificence, une table somptueuse, des équipages brillants, des meubles, des bijoux, des parures de goût, etc. J'ai souvent lieu de mettre ici en parallèle le genre différent du faste des deux nations française et italienne ; à vous le dire sans fard, celui de cette dernière me paraît infiniment plus riche, plus noble, plus agréable, plus utile, plus magnifique, et sentant mieux son air de grandeur.

Ce que nous appelons le plus communément en France faire une grande figure, avoir une bonne

maison, c'est tenir une grande table. Un homme riche, qui représente, a force cuisiniers, force services d'entrée et d'entremets, des fruits montés d'une manière élégante (dont l'usage, par parenthèse, nous vient d'Italie) ; la profusion des mets doit toujours être au triple de ce qu'il en faut pour les convives. Il rassemble le plus grand nombre de gens qu'il lui est possible pour consommer ces apprêts, sans se beaucoup embarrasser s'ils sont de ses amis ou s'ils sont gens aimables ; il lui suffit qu'on voie qu'il fait la chère du monde la plus délicate et la mieux servie, et qu'on puisse publier que personne ne sait mieux se faire honneur de son bien.

Au milieu de cette espèce de dépense, il vit dans un embarras journalier, sans plaisir, si ce n'est même avec ennui ; malaisé, malgré ses richesses ; souvent ruiné, et à coup sûr oublié après la digestion.

Un Italien ne fait rien de tout cela ; sa manière de paraître, après avoir amassé par une vie frugale un grand argent comptant, est de le dépenser à la construction de quelque grand édifice public qui serve à la décoration ou à l'utilité de sa patrie, et qui fasse passer à la postérité, d'une manière durable, son nom, sa magnificence et son goût. Ce genre de vanité n'est-il pas mieux entendu que l'autre ? Ne va-t-il pas mieux à ses fins ? D'abord, si l'on mesure le faste par la dépense, comme cela est juste, celle de l'Italien est beaucoup plus grande ; ajoutez qu'il répand son argent parmi les métiers de première nécessité,

encore plus que parmi les métiers de luxe, au lieu que parmi nous c'est le contraire. Quant au plaisir qu'on peut prendre soi-même à ces sortes de dépenses, n'y en a-t-il pas autant à voir croître sous ses yeux des ouvrages qui resteront, qu'à voir l'arrangement d'un festin qui va disparaître, outre que ce premier genre est d'une espèce plus satisfaisante et plus noble ? Et quant au plaisir que l'on peut donner aux autres, n'y en a-t-il pas autant à se régaler les yeux qu'à se régaler le palais ?

Une belle colonne cannelée vaut bien une bonne gélinotte. Après l'avoir vue on la verra encore : c'est un régal perpétuel, présent et à venir ; tous y sont invités nés ; et il est constant que plus la fête est générale, plus celui qui la donne sait représenter et se faire honneur de son bien.

Il me semble, mon gros Blancey, que, malgré votre abominable goinfrerie, mon suffrage doit être de quelque poids sur cet article, à moins que votre langue de serpent n'ait menti au Saint-Esprit, quand elle m'a donné dans le public la réputation d'être d'une inouïe et superlative gourmandise. Pour vous, Neuilly, qui avez l'honneur de partager ce blâme avec moi, je me tiens néanmoins assuré que votre sentiment sera conforme au mien.

Je conclus de cette savante et profonde dissertation que les Italiens n'ont pas grand tort de se moquer à leur tour de notre genre de faste, *che tutto se ne va al cacatojo* (c'est leur expression burlesque), et qu'ils

seraient fondés à taxer de vilenie nos grands seigneurs, parce que ceux-ci ne font point d'édifices publics, au moins aussi bien que nous à leur faire un pareil reproche parce qu'ils ne donnent pas à manger.

Mais la table est en soi une chose très agréable : d'accord. Qui le sait mieux que moi ? C'est un amusement journalier qui forme un des principaux liens de la société. Oui, quand on mange sans faste, entre un petit nombre d'amis ou de gens qui se plaisent ensemble. C'est ce que font chez nous les gens de bon goût et d'une fortune ordinaire.

Je blâme les Italiens de ne pas savoir user de même ; mais les gens d'une fortune ordinaire ne sont pas faits pour entreprendre des constructions publiques. Ainsi ma dissertation ne les regarde pas ; elle ne se rapporte qu'aux personnes faites pour représenter. Or, je soutiens que ceux-ci, dans leurs grandes dépenses de table, n'ont en vue ni le plaisir de manger, ni celui de la société ; qu'ils n'ont pour but que d'étaler un faste qu'ils se croient obligés d'avoir par état ; que l'objet de leur magnificence est fort mal choisi ; qu'ils feraient mieux, pour eux et pour les autres, de donner de petits soupers et de construire de grandes fabriques, d'avoir des berlines unies et des statues de marbre. Telle est ma thèse, en dépit de tous les arguments de Blancey : *Dixi.*

Indépendamment des curiosités anciennes et modernes dont cette ville fourmille, un seul des trois articles suivants, pris chacun en particulier, vaut la

peine que l'on fasse exprès le voyage de Rome : l'église de Saint-Pierre, les fontaines, le coup d'œil du Janicule. Il est vrai que Rome paraît située tout exprès pour avoir des eaux, entourée comme elle l'est d'un demi-cercle de montagnes abondantes en sources; mais elles sont toutes à une distance qui varie de quatre à neuf lieues. Quelles dépenses n'a-t-il pas fallu faire pour les conduire ? Les aqueducs des anciens Romains, leurs égouts, leurs châteaux d'eau, sont des ouvrages prodigieux. Il en a coûté, depuis deux à trois siècles, des frais énormes pour en remettre en état une partie seulement, qui, avec quelques nouvelles adjonctions, a suffi pour fournir la ville d'une innombrable quantité de fontaines, grandes ou petites. On en rencontre à chaque pas le long des rues, dans les maisons, dans les jardins, partout. L'inégalité du terrain de la ville et ses montagnes ont donné la facilité de les multiplier par l'attention qu'on a eue de faire d'abord arriver les eaux dans des lieux élevés ; de sorte que les fontaines d'en haut servent de réservoir à celles d'en bas.

Je n'imagine point d'ornements dans une ville comparables à cette profusion de sources et d'eaux jaillissantes ; elles me font plus de plaisir encore que les bâtiments. Les grandes sont toujours d'un goût noble, les petites d'un goût agréable, qui quelquefois dégénère trop en badinerie, surtout dans les jardins, où, à la vérité, cela est plus supportable ; mais dans les grandes, ce ne sont plus des filets d'eau, ce sont des

torrents, des rivières entières qui s'échappent de tous côtés. Outre l'abondance naturelle de l'eau, on sait encore en ménager la chute avec l'adresse nécessaire pour lui donner la plus grande surface possible.

De tout ce que j'ai vu ici et ailleurs, rien ne m'a surpris davantage, au premier coup d'œil, que la fontaine de la place Navone ; aussi faut-il dire que rien en ce genre n'est plus auguste ni d'une plus merveilleuse exécution. L'admirable estampe que vous connaissez n'en donne encore qu'une faible idée ; elle me fit à la première vue beaucoup plus d'effet que l'église Saint-Pierre, non que je veuille néanmoins par là égaler ces deux objets l'un à l'autre ; car Saint-Pierre est plus étonnant la millième fois que la première.

Figurez-vous seulement, au milieu d'une place, cette masse de rochers percés à jour ; ces quatre colosses du Danube, du Nil, du Gange et du Rio de la Plata, couchés sur les angles du rocher, versant de leurs urnes des torrents d'eau ; ce Nil qui voile sa tête, ce beau lion qui sort de sa caverne et vient s'abreuver à la fontaine ; ce cheval qui boit d'un autre côté ; ces reptiles rampant sur la montagne ; ces bouillons d'eau, qui rejaillissent de tous côtés sur les pointes des rochers, et à la cime du roc un obélisque de granit, tant que l'on peut lever la tête.

Avec tout ceci, la fontaine de Saint-Pierre *in Montorio* (1) m'a fait encore plus de plaisir et ne m'a

(1) La fontaine Paoline.

guère moins causé de surprise : c'est un arc de triomphe à cinq portes au-dessus du mont Janicule : trois grandes et deux plus petites ; au lieu de portes, ce sont des nappes d'eau perpendiculaires qui en ferment le vide en retombant dans un vaste bassin.

En même temps que vous jouissez d'un spectacle si neuf et si agréable, retournez la tête du côté de la ville, au moment où le soleil incliné sur l'horizon en éclaire le sommet ; voyez cet étonnant assemblage de dômes, de campaniles et de coupoles dorés, de faîtes, de façades, d'églises et de palais, d'arbres verts, d'eaux jaillissantes.

Il n'y a point de coup d'œil de la ville de Paris égal à celui-ci, malgré l'ornement même qu'y ajoute la vue des environs de cette ville, infiniment plus agréables par la nature et plus embellis par l'art que les environs de Rome.

Le Janicule, sur lequel nous sommes à présent, est resté l'une des collines les plus élevées de Rome, se trouvant à l'extrémité du faubourg au delà du Tibre, dans un canton qui n'est sujet à être ruiné ni rebâti. Les destructions continuelles et les réédifications dans les quartiers habités de cette ville, si souvent renversée, ont tellement comblé les vallons que l'on aurait peine à reconnaître aujourd'hui l'*urbs septicollis*, tant ses sept montagnes, ou, pour parler plus vrai, ses douze collines, sont effacées en plusieurs endroits par l'exhaussement successif des lieux bas,

ce qui n'empêche pas qu'à tout prendre le terrain ne reste encore fort inégal.

Les collines dont le tertre reste marqué d'une manière fort distincte sont l'Aventin, le Cœlius, le Palatin, le mont Pincius, dans la ville, et le Janicule au Trastevere ; il n'y a que bien peu d'endroits, dans les lieux bas, où l'on aperçoive l'ancien sol et le vieux pavé de Rome, qui est de larges pierres plates. Dans quelques autres, lorsque l'on veut jeter les fondements d'une maison neuve, on ne trouve, jusqu'à de grandes profondeurs, qu'un terrain remué ; alors, à ce que j'ai ouï dire, il faut, pour la solidité, creuser dans ce terrain mobile les fondations aussi profondes que l'on veut donner de hauteur extérieure au bâtiment, ce qui le tient en équilibre ; mais ce sont de grands frais.

Vous voudriez que je vous fisse une description circonstanciée de tous ces édifices et palais que l'on aperçoit d'ici ; mais, mes amis, c'est un radotage : je vous dis, je vous dis, encore un coup, que cela ne se peut.

Ignorez-vous l'aventure par laquelle j'ai débuté à mon entrée triomphante dans Rome ? J'allai débarquer à la douane ; c'était autrefois la *curia Antoniana*. Tandis que j'étais attaché, comme un badaud, à considérer cet admirable portique de colonnes antiques cannelées, et à m'indigner contre les animaux indécrottables qui ont rempli les interstices de ces colonnes par un infâme torchis, pour en faire un

repaire de fripons, les maudits commis de la douane fouillaient mes hardes et trouvèrent, sur le coussin de ma chaise de poste, le second volume de Misson : aussitôt confisqué au profit de l'inquisition ; c'est justement le volume de Rome ; voilà mon guide-âne perdu.

Ainsi vous voyez que je ne pourrai plus vous rien dire ; je suis dans le cas de ce cardinal dont parle la *Satire Ménippée :*

> Son éloquence il n'a pu faire voir,
> Faute d'un livre où gît tout son savoir.
> Seigneurs États, excusez ce pauvre homme,
> Il a laissé son calepin à Rome.

Jugeant qu'il me serait impossible de retrouver ici, chez les libraires, un livre si bien noté à l'index expurgatoire, j'ai tout tenté pour amollir le cœur de ces perfides commis ; j'ai même offert de leur donner les deux autres volumes de Misson en contre-échange de celui-là. Rhéthorique inutile :

> Les traîtres,
> Quand on a besoin d'eux, sont plus fiers que les maîtres.

C'était bien pis à l'autre chaise de poste, où l'on confisquait à M. Loppin une pièce de velours ciselé qu'il venait d'acheter à Florence ; encore fut-il blâmé de toute la société pour l'avoir laissée exposée à la cupidité de ces gens-ci.

Mais qui se serait douté que, dans une ville où les ouvriers ne font point d'ouvrages, on se fût nouvellement avisé d'y établir une manufacture de velours ciselé et de déclarer de contrebande ceux des manufactures étrangères? Cependant la bonne foi, fondée sur l'ignorance d'une loi nouvelle, et quelques sequins lâchés aux commis ont remis M. Loppin en possession de son velours, tandis que mon cher Misson reste damné à perpétuité.

Ce n'est pas que le P. Bremont, dominicain, membre du saint-office, ne m'ait offert de le tirer de la gorge de Satan, par la toute-puissance du Saint-Père, si je voulais dire à Sa Sainteté que j'avais un pouvoir particulier de mon évêque pour tenir des livres défendus.

Diantre! je n'ai eu garde de me prêter à cette supercherie, de peur de tomber roide mort, comme Ananie, pour avoir menti au successeur de saint Pierre. Dans le vrai, je n'ai pas jugé que cette bagatelle valût la peine d'en parler au pape.

Je me suis rejeté, pour me guider dans ma course, sur une plate et longue description de Rome, par Deseine, en marge de laquelle j'avais quantité de petites notes et de remarques.

Mais vous n'êtes pas plus avancés, car j'ai égaré le premier tome dans une église. Voilà-t-il pas Blancey qui va dire que je perds tout! Parbleu! pour vous, vous n'avez pas perdu la parole.

XIII. — ROME.

(*Suite.*)

A MM. DE TOURNAY ET DE NEUILLY.

Visite au cardinal de Tencin. — Vêtement des cardinaux. — Audience du pape. — Demande d'un os de la tête de saint Pierre. — Diner chez le cardinal Firrao. — L'ambassadeur de France. — Les membres du Sacré-Collège. — Le cardinal Passionei. — Histoire du duc de Beauvilliers. — Un abbé qui enlève la fille d'un orfèvre. — Le marquis Crescenzi. — L'abbé Canillac. — Visite au roi d'Angleterre. — Portraits de ses fils. Les Anglais à Rome.

... Nous ne tardâmes pas, aussitôt après notre arrivée, d'aller faire une visite au cardinal de Tencin. Il était revenu de la campagne ce même jour, pour une audience que le pape lui avait accordée, et repartait le soir. Nous le trouvâmes mettant son habit de cérémonie de moire couleur de feu, assez semblable à celui des capucins, robe et manteau, sans omettre le capuchon, qui n'est ni pointu ni si long, mais arrondi à peu près comme celui de nos petits manteaux de femmes. Hors de ces occasions, il est vêtu comme vous voyez nos cardinaux en France, soit en habit noir, soit en habit long, *ad libitum*.

A l'église, ils ont un autre long habit de cérémonie, différent du premier, rouge dans les temps ordinaires, violet durant le carême et l'avent, et le bonnet carré à trois cornes, suivant l'ancienne mode, conservée ici par la plupart des ecclésiastiques. De là vient l'usage du bonnet à trois cornes chez les jésuites, et non de la funeste affaire du père Guignard, comme l'ont prétendu les pernicieux ennemis de la société. Les cardinaux, en entrant à l'église, prennent ce bonnet et quittent leur chapeau rouge bordé d'une dentelle d'or.

Notre cardinal nous reçut avec toutes sortes de grâces, nous priant de regarder sa maison comme notre demeure habituelle, et sa table comme la nôtre; ajoutant qu'il était au désespoir que le grand nombre de gens qu'il était obligé d'avoir chez lui le mît dans l'impossibilité de nous offrir un logement. Nous lui parlâmes de nos affaires et de nos arrangements. Il se chargea de tout ce que nous voulûmes; après quoi il nous dit: « Mais tout cela ne regarde que vos affaires, dites-moi à présent ce qu'il faut que je fasse pour vos plaisirs. » Enfin, jamais il n'y eut d'homme si charmant. Il nous offrit de profiter de l'audience qu'il allait prendre du pape, pour lui être présentés; ce que nous acceptâmes, et montâmes aussitôt dans son carrosse, pour aller à Monte Cavallo.

Pendant que le cardinal prenait son audience, nous nous entretînmes quelque temps dans l'antichambre, avec le marquis Capponi, fourrier du pape, homme

habile dans les antiquités, et honoraire étranger de notre Académie des belles-lettres.

Au bout d'une demi-heure on nous introduisit dans la chambre, où nous trouvâmes le pape dans son lit. Il n'est pas encore remis de la grande maladie qu'il vient d'avoir, et il n'y a pas grande espérance qu'il puisse jamais relever de là, vu son grand âge et sa caducité. Ainsi nous voilà, selon l'apparence, privés pour le moment et pour l'avenir de l'honneur de baiser sa mule. Il ne laisse pas que d'avoir la voix forte et le visage assez bon ; mais il est tout à fait aveugle et de plus affligé d'une prodigieuse hernie, qui ne sera pas d'un petit ornement dans le catalogue de M. Minot. On lui fait porter un bandage chargé de quatorze ou quinze livres de plomb, dont il est si incommodé qu'il a pris l'habitude de le soulever sans cesse d'une main tremblante, geste fort ridicule dans un saint-père.

J'en pensai déconcerter ma gravité par un scandaleux éclat de rire.

Depuis longtemps il ne se mêle, à vrai dire, de rien, étant devenu aveugle dès le commencement de son pontificat. C'est son neveu, Neri Corsini, homme d'une capacité au-dessous de la médiocrité, qui gouverne toutes les affaires. Cependant les secrétaires d'État vont tous les matins au chevet du pape lui rendre compte de quelques-unes, et lui faire signer les principales, en lui posant la main sur le papier, à l'endroit où il faut mettre son nom.

En approchant de son lit, nous nous agenouillâmes par respect ; c'est l'étiquette, quoique la cérémonie soit en pure perte pour le saint homme, qui n'y voit goutte.

Le cardinal était assis sur une petite chaise à dos ; il établit avec grâce la conversation entre le pape et nous : elle se fit avec beaucoup de douceur et de bonté de la part du souverain pontife, d'abord pendant un demi-quart d'heure en langue italienne. Puis, le cardinal lui ayant dit d'un ton papelard : *Beatissimo Padre : questi cavalieri avrebbero gran gusto di sentir qualche parole francese dalla bocca di Sua Santità : sanno che parla la loro lingua con tutta perfezione*, — « Vraiment, répliqua le pape en français, d'une voix claire et nette . Je n'ai garde ; ne sais-je pas comment les Français se moquent des gens qui parlent mal leur langue ? » Je pensai lui répondre qu'en tout cas nous ne lui en témoignerions rien ; mais, au lieu de cela, je me mis à enchérir sur le propos du cardinal. Là-dessus la conversation fut continuée en langue française pendant quelques minutes ; après quoi, nous prîmes congé de Sa Sainteté. Je remarquai durant la visite que sa chambre était meublée d'une manière assez simple.

Je ne veux pas quitter ce chapitre sans vous rendre compte aussi de la seconde visite que nous venons de lui faire depuis l'arrivée de Legouz, car il y a un incident assez comique. Vous vous souvenez que, quand je partis, madame de Choiseul m'avait demandé fort

bonnement, en votre présence, de lui apporter un des os du chef de saint Pierre, auquel elle avait une dévotion toute particulière. J'avais conté cette histoire au cardinal de Tencin.

Quand le Pape nous demanda, comme il avait fait la première fois, ce qui pourrait nous obliger de sa part, et si nous n'avions pas quelque grâce à lui demander, le cardinal me fit signe en riant de lui faire ma demande ; et, comme j'en faisais difficulté : « Non, me dit-il, faites toujours, cela le réjouira. »

Legouz, plus entreprenant que moi, prit la parole : « Saint-père si j'osais, je vous dirais qu'il y a une dame *di poca discrezione*, qui m'a donné la commission de vous supplier de lui octroyer... ce n'est pas une bagatelle... *il capo di san Pietro.*

— Oh ! oh ! dit le Pape en riant. *Per questo non si puo.* » Puis il ajouta avec beaucoup de politesse : « Je suis très fâché d'être dans la nécessité de refuser quelque chose à une dame ; assurez-la de ma part que, si elle m'eût demandé une chose qu'il fût en mon pouvoir de lui donner, elle l'aurait certainement obtenue. »

Au sortir de la première audience, nous allâmes avec le cardinal faire visite au cardinal Firrao, secrétaire d'État ; puis revînmes chez lui, où il nous fit de grandes excuses de ce qu'il ne pouvait nous retenir à dîner, n'étant à Rome qu'en l'air, pour cette matinée seulement ; que néanmoins nous étions maîtres de

rester et de risquer l'aventure ; et là-dessus on nous servit un superbe festin.

Je fais grand cas de la bonne chère en ce pays-ci. On connaît encore mieux la valeur des biens par la privation que par la jouissance.

L'amour de la patrie, vertu dominante des grandes âmes, me saisit toujours à l'aspect d'une bouteille de vin de Bourgogne, malgré le peu d'usage que vous savez que j'en fais. En tout je ne suis pas fâché d'être à portée de faire des excès ; j'aime à devoir ma modération à ma propre tempérance plutôt qu'à la nécessité. Le cardinal en fait servir abondamment, et je l'en loue. Il tient un grand état de maison et une table ouverte. L'ambassadeur et lui sont les seuls grands seigneurs de Rome qui en usent ainsi, et, par cette raison, il est à propos qu'ils le fassent.

On fait à mon gré fort bonne chère ici, non pas en gibier : il est médiocre ; mais les choses communes y sont très bonnes : le pain, les fruits, la grosse viande, et surtout le bœuf, dont on ne peut dire assez de bien, et dont vous jugerez quand je vous aurai dit qu'il est aussi supérieur à celui de Paris, que celui-ci l'est à celui des petites villes de province. Les potages de pâtes filées, vermicelle ou macaroni, sont assez d'usage. Du premier, je ne dis ni bien ni mal ; sur le second, je suis assez de l'avis d'Arlequin : bien apprêté, soit au lait, soit au bouillon, je lui trouve le goût d'une fort bonne croûte de pâté. Pour les compotes, on doit donner la préférence à celles de cédrats

coupés en quartiers et bouillis à l'eau simplement, avec un peu de sucre, ainsi qu'une légère compote de pommes. De toutes les manières d'apprêter cet excellent fruit, c'est à mon gré celle où l'on jouit le mieux de sa fraîcheur et de son parfum.

. . . .

Le compte que je vous rends de notre première visite au cardinal est long ; celui de la première visite à l'ambassadeur pourrait être court. Il nous reçut gravement et froidement. Deux autres fois nous ne le trouvâmes pas ; et enfin à la quatrième, il nous fit dire de l'excuser s'il n'était pas libre de nous voir en ce moment, occupé comme il était à expédier le courrier de France, nous priant de revenir à deux heures, et de lui faire l'honneur de dîner chez lui. Voilà une grande différence d'accueil, m'allez-vous dire ; plus grande encore que vous ne le croyez. Car tous les jours notre intimité augmente avec l'ambassadeur, et je m'aperçois que tous les jours elle diminue avec le cardinal, non que la politesse ne soit toujours également soutenue de sa part, mais non pas l'aisance des manières, article qui plaît plus que tous, et par lequel il nous avait charmés d'abord. Il semblerait qu'à cette première entrevue, l'un se fût armé de gravité, l'autre de bonhomie, c'est-à-dire chacun d'eux de ce qui lui manquait.

Successivement aussi chacun d'eux retombe dans son naturel. L'ambassadeur est un bonhomme, doux, aimable et facile, que l'inaltérable tranquillité de sa

figure fait paraître froid à l'abord, et qui s'humanise bien vite, après s'être un petit moment guindé sur la pointe de ses pieds. Le cardinal est au fond plein de morgue, dur et hautain par caractère, quoique souple à la cour et tout à fait gracieux avec les belles dames.

Messeigneurs du sacré collège sont fort sujets à la morgue ; c'est l'esprit de corps parmi les cardinaux. Je n'en connais que deux qui en soient entièrement exempts : Lambertini et Passionei. Ce dernier se moque souvent avec moi de ce faux air de grandeur qu'affectent ses confrères, de la plupart desquels il fait fort peu de cas. Il me dit que ce sont des ignorants, des gens dévorés d'ambition, qui ne songent presque tous qu'à parvenir au pontificat, et si ivres de cette chimère, qu'il n'y a presque aucun d'eux qui ne se flatte de réussir. « Pour moi, dit-il, je ne songe à rien de pareil ; j'ai ce que je voulais, et n'en ai obligation à personne. On m'a tenu trente-deux ans dans les emplois, et on m'a fait cardinal à la fin, quand il n'a plus été possible de différer. Quelques-uns de mes confrères se moquent de mes manières familières et franches, et moi de leur ignorance, de leurs grimaces et de leur politique. »

Passionnei ambitionne beaucoup la réputation d'homme de lettres. C'est une des raisons qui le portent à fronder si fort l'ignorance de ses confrères, parmi lesquels, en effet, on ne compte guère de personnes savantes que Quirini et Lambertini.

Il voudrait que le président Bouhier fût veuf et qu'on le fît cardinal. Je doute fort que la présidente voulût se prêter à cet arrangement pour la promotion de son mari.

Le cardinal Passionei était prévenu de mon arrivée par une lettre de mon ami ; Dieu sait comment les portes s'ouvrirent à deux battants quand j'entrai ! car au nom du président Bouhier, tout genou fléchit dans cette maison.

Je le trouvai couché à la renverse sur un canapé, sa perruque d'un côté et sa calotte rouge de l'autre. J'allais m'asseoir sur une chaise voisine ; il me dit : « Mettez-vous là tout bonnement sur le canapé, vous y serez plus à votre aise. »

Comme j'en faisais quelque cérémonie : « Hé ! que de façons ! reprit-il ! Vous me prenez pour un autre ; sachez que le secrétaire des brefs n'est pas un sot ; » et, me prenant par le collet de mon habit, il me renversa sur le canapé.

Voilà de quelle manière a commencé notre connaissance. Ses ennemis prétendent que cette grande franchise n'est qu'apparente, que sa dévotion (car il est fort dévot) n'est pas plus sincère, et qu'il ne faut se fier à lui qu'à bonnes enseignes.

Pour moi, qui ne vois rien de pareil et qui d'ailleurs n'ai ouï citer aucun fait, je le prends pour tel qu'il se donne, et le trouve fort bonhomme. Nous le voyons souvent ; il admire cette caravane de six compatriotes. Il prétend que, depuis l'invasion des

barbares, il n'y a pas eu tant de Bourguignons à la fois dans Rome. Sa magnifique bibliothèque m'est d'une grande ressource, ainsi que celle de Monti, à la Propagande, moins pour lire, n'en ayant guère le temps, que lorsque j'ai besoin de consulter ou de vérifier quelque point d'antiquité. J'ai renouvelé connaissance avec son neveu, monsignor Passionei, mon ancien camarade d'école. Il a repris, plutôt par raison que par goût, l'état ecclésiastique qu'il avait quitté ; le voilà dans la prélature ; il fera son chemin. Sa figure est toujours assez jolie, quoiqu'un peu gâtée de la petite vérole depuis que vous ne l'avez vu.

Revenons à l'ambassadeur. Il fut aimable dès ce premier dîner que nous fîmes chez lui ; c'est un homme d'esprit, d'une conversation douce, qui a des connaissances et des lettres. Il aime à conter et s'en acquitte agréablement ; à le voir on le croirait plus jeune ; encore moins se douterait-on qu'il fût le frère du vieux duc de Beauvilliers, gouverneur du roi d'Espagne et fils de cet ancien paladin qui figurait dans le tournoi de la *Princesse d'Élide*, au temps du mariage de Louis XIV. Le vieux bonhomme, qui avait été toute sa vie une fine fleur de galanterie, faisait encore, à l'âge de quatre-vingts ans, les doux yeux à une demoiselle suivante de feu sa femme, fille de condition néanmoins.

Le sévère duc de Beauvilliers, son fils, trouvant ce tracas fort scandaleux, fit marier son père pour en

ôter le péché : ce n'est pas sans raison qu'il avait pris le nom de *Guidon le Sauvage.* A ce grand âge il eut encore, de son second mariage, trois enfants, qui ont servi à soutenir sa maison, les deux grands fils de Beauvilliers étant morts de la petite vérole. Dans le temps de cette mort, celui-ci venait de partir pour aller faire ses vœux à Malte. Son frère envoya un courrier après lui, le fit venir à la cour et le maria avec une Montlezun, fille du gouverneur de la Bastille, morte depuis quelques années à Rome, où elle était fort aimée. On prétend que depuis sa mort son mari a eu quelque dessein de prendre l'état ecclésiastique, dans l'espérance de parvenir au cardinalat.

Il ne faut pas s'étonner si le duc de Saint-Aignan, à son âge, a le teint si fleuri ; il ne vit que d'œufs frais et de vin de Genzano. C'est un petit vin du pays, sans corps et sans goût, jaune et doux jusqu'à la fadeur : il faut être aussi doux que lui pour s'en accommoder. La famille de l'ambassadeur et sa maison nombreuse ne lui permettent pas d'avoir habituellement autant d'étrangers à sa table qu'en a le cardinal ; sa maison n'est pas aussi montée d'un si bon air.

La raison en est toute simple ; l'un finit, épuisé de mener depuis de longues années un train de vie qui a fort dérangé ses affaires, et ne songe qu'à se retirer dans le moins mauvais ordre qu'il pourra ; l'autre ne fait que de débuter ; il faut de plus qu'il cherche à

s'attirer une considération extérieure propre à lui donner du crédit ; car je vois assez clairement que c'est à lui plutôt qu'au premier que la cour donne aujourd'hui le secret des affaires. Ceci fait déchoir le premier dans l'opinion publique, et lui donne plus que jamais l'envie de se retirer.

A dire vrai, je le crois d'un caractère un peu trop lent et timide pour ce pays ; c'est un homme qui ne veut rien prendre sur lui. Le cardinal s'entend mieux à mener ces gens-ci d'un air tranchant et décisif. Je le rencontrai la semaine passée sur le grand escalier du Vatican, en conversation particulière avec le cardinal neveu ; ils s'étaient retirés à part. Je ne sais de quoi il était question ; mais c'était une comédie pour le public, que de voir la mine hautaine de l'un et les gestes d'excuse de l'autre.

Il vient d'arriver une aventure désagréable à l'ambassadeur, dans sa famille. Son fils, l'abbé, s'est amouraché d'une petite créature, fille d'un orfèvre. Un beau matin, sans en parler à personne, il a envoyé au cardinal de Fleury la démission de ses bénéfices ; puis il a tout simplement enlevé sa maîtresse par le *procaccio* (courrier ordinaire), s'est marié avec elle dans le premier village, et a poursuivi sa route jusqu'à Florence, où le gouvernement l'a fait arrêter, avec sa prétendue femme, à la prière de l'ambassadeur.

On dit qu'ils sont aujourd'hui fâchés de l'avoir arrêté, et qu'ils le remettraient volontiers en liberté, si, dans l'état actuel des choses, ils ne craignaient de

12

faire une démarche qui mécontenterait certainement la cour de France.

Pour l'abbé, il soutient effrontément son procédé et cite en plaisantant l'exemple de son oncle l'évêque de Beauvais.

Le procès est commencé pour la cassation du mariage, l'affaire ne paraît pas devoir souffrir la moindre difficulté : cependant on en parle diversement.

J'étais à Bologne lors de cet enlèvement, je passai une soirée à raisonner de cette affaire avec le cardinal Lambertini ; il me dit nettement qu'il jugeait le mariage bon. Cette décision de sa part me parut étonnante, d'autant plus que Lambertini est parfaitement bien versé dans les matières canoniques. Je lui représentai que, outre qu'un ambassadeur et sa famille devaient être jugés selon les lois de leur nation, le mariage me paraissait mauvais par tout pays, les plus grands empêchements dirimants portés par le droit canon l'ayant accompagné, tels que le rapt et le défaut de consentement des parents.

« Il est vrai, me dit-il, que le mariage ne vaut rien quant au contrat et quant aux effets civils; mais, quand la dignité du sacrement est survenue sur le consentement mutuel des parties, principale condition religieuse, l'union devient indissoluble, et le pouvoir humain ne peut plus rompre un nœud devenu sacré. »

Je trouvai pour le coup que le cardinal donnait trop aux opinions ultramontaines, dont il est cepen-

dant pour l'ordinaire moins entiché qu'aucun autre Italien.

(Le mariage de l'abbé de Saint-Aignan a depuis été cassé à Rome, mais sur une raison plus faible qu'aucune des précédentes ; savoir : parce qu'il n'avait point été fait *coram proprio parocho*. On dit que la cour de France n'a pas voulu recevoir la démission de ses bénéfices. On ne sait ce qu'il est actuellement devenu ; selon l'apparence, on le retient dans quelque maison de retraite.)

Ce fut à ce dîner chez l'ambassadeur que j'ai rencontré pour la première fois le marquis Crescenzi, frère de celui qui est nonce à Paris ; c'est un homme de la plus belle figure et de la plus haute naissance. Ses ancêtres ont été tyrans de Rome dans le dixième siècle. J'ai été charmé de lier connaissance avec lui ; il a poliment contribué à m'en donner beaucoup d'autres. Il a de l'esprit et beaucoup de savoir-vivre ; il a voyagé dans la plupart des cours de l'Europe. Son frère sera bientôt cardinal ; il ne tient qu'à vous de croire qu'il sera pape ensuite, si vous avez foi aux prophéties. La prédiction du pays porte que la maison Crescenzi finira par un souverain pontife ; les deux frères sont les derniers de leur maison, le marquis n'ayant pour tout enfant que la petite *Violante*, sa fille.

La troisième personne qui représente ici pour la nation française est l'abbé de Canillac, comte de Lyon, auditeur de rote. Il a un magnifique logement et

tient un état de maison fort convenable : c'est le seul dans Rome qui ait proscrit de son domestique l'indécente coutume de la bonne main. En quelque maison que l'on aille en simple visite pour la première fois, on a le lendemain à sa porte toute la livrée qui vient vous demander *buona mano*, c'est-à-dire de quoi boire ; ainsi font non seulement les Italiens, mais les gens de notre ambassadeur et de notre cardinal, et même ceux du pape. Pour le coup, cette espèce de mendicité m'a paru d'une souveraine indécence chez un souverain ; il est vrai qu'ils se contentent de ce qu'on leur donne, et la fréquence des demandes rend la libéralité assez mesquine.

Par exemple, nous donnâmes en corps environ deux louis à toute la livrée papale ; ainsi des autres, à proportion du nombre et de la dignité. Mais ils ne s'en tiennent pas à la première visite, ils reviennent aux bonnes fêtes, au jour de l'an, à tout événement domestique, heureux ou malheureux ; si leur maîtresse a eu du rhume, quoique vous n'en sachiez rien et ne vous en souciiez guère, ils viennent se réjouir avec vous de ce qu'elle se porte mieux ; bref, ils se réjouissent à tout propos : ce sont les gens du monde les plus gais, — à vos dépens.

J'achèverai avec vous ma tournée de visites importantes par celle du roi d'Angleterre. On le traite ici avec toute la considération due à une majesté reconnue pour telle. Il habite place des Saints-Apôtres, dans un vaste logement qui n'a rien de beau. Les

troupes du pape y montent la garde comme à Monte Cavallo, et l'accompagnent lorsqu'il sort, ce qui ne lui arrive pas souvent. Sa maison est assez nombreuse, à cause de quelques seigneurs de sa nation qui lui sont restés attachés et qui demeurent avec lui. Le plus distingué de ceux-ci est milord Dumbar, Écossais, homme d'esprit et fort estimé, auquel il a confié l'éducation de ses enfants, quoiqu'il fasse profession de la religion anglicane, ce qui peut être un trait de politique.

Le prétendant est facile à reconnaître pour un Stuart, il en a toute la figure : il est d'une taille haute et assez mince, fort ressemblant de visage aux portraits que nous avons du roi Jacques II, son père, et même au feu maréchal de Berwick, son frère naturel, si ce n'est que le maréchal avait la physionomie triste et sévère, au lieu que le Prétendant l'a triste et niaise.

Il ne manque pas de dignité dans les manières. Je n'ai vu aucun prince tenir un grand cercle avec autant de grâce et de noblesse. Il lui arrive quelquefois d'en tenir, malgré la vie retirée qu'il mène, n'étant ni d'âge ni en état d'avoir le faste extérieur qui entoure habituellement les souverains ; cherchant d'ailleurs à se rendre agréable dans une ville à laquelle il a tant d'obligations, il met toute sa dépense d'appareil à faire donner de temps en temps aux dames, par ses jeunes fils, quelques fêtes publiques, où il vient figurer pendant une heure.

Il est dévot à l'excès ; sa matinée se passe en prières aux Saints-Apôtres, près du tombeau de sa femme. Je ne vous dirai rien de son esprit, faute de le connaître assez : selon l'apparence il est médiocre ; mais toute sa conduite est raisonnable et convenable à sa position. Quoique j'aie assez souvent l'honneur de le voir, il ne paraît qu'un moment au retour de l'église, puis il rentre dans son cabinet, d'où il ne sort que pour se mettre à table. Il parle peu, avec douceur et avec bonté, et se retire quelque temps après. Les jeunes princes ont le soir un petit souper où le roi, qui ne soupe point, ne paraît jamais. Sa table, le matin, est toujours également composée de onze couverts, pour les dix personnes de sa maison qui mangent habituellement avec lui. Quand il vient des gentilshommes romains ou étrangers pour lui faire la cour, pour l'ordinaire il leur fait dire de rester par un de ses officiers ; autant il en reste, autant de gens de sa maison vont dîner à une autre table. Je n'y ai jamais été qu'il ne m'ait fait dire de rester. Comme le nombre de ceux qu'il peut retenir est borné, nous avons l'attention de n'y aller que deux d'entre nous : sa table est servie honnêtement, sans faste. Ces dîners ne sont pas faits pour être amusants ; s'il arrive néanmoins qu'ils le soient par hasard, le roi en paraît bien aise.

Les jeunes princes ont pris Legouz en grande affection. Sa gaieté les réjouit infiniment et ne déplaît point au roi

Lorsque ce prince vient se mettre à table, ses deux fils, avant que de prendre place, vont se mettre à genoux devant lui et lui demander sa bénédiction. Il leur parle ordinairement en anglais, et aux autres en italien ou en français. La bouteille dont on le sert est toujours sur la table entre les mains d'un de ses officiers. C'est l'étiquette de ne point demander à boire que le roi n'ait bu une première fois ; j'en ai pensé gagner la pépie, un jour qu'il oublia d'en demander de bonne heure.

Ce prince tire de grands secours de la France, de l'Espagne, et surtout de la Chambre apostolique. Il faut que cette dernière lui donne beaucoup, puisque j'ai ouï dire qu'on avait agité en dernier lieu au consistoire si on ne lui abandonnerait pas en remplacement la jouissance du duché d'Urbin, dont le revenu est fort considérable. Louis XIV avait donné au roi Jacques deux cent mille livres de rentes sur l'hôtel de ville, avec promesse que ces rentes ne seraient réduites en aucun cas. Elles avaient néanmoins été réduites au denier quarante, dans ces temps derniers. Le Prétendant a fait agir l'archevêque d'Embrun, qui a obtenu de notre cour le rétablissement sur l'ancien pied du denier vingt.

En reconnaissance, le Prétendant lui a donné sa nomination au chapeau de cardinal. Voilà ce que l'on dit en public ; mais en particulier, on ajoute que le Tencin a, de son côté, ajouté à ce bon office un présent de cinq cent mille livres, argent complant,

au roi d'Angleterre. J'ai vu le cardinal de Tencin fort piqué de ce bruit. « On prétend, me disait-il un « jour, que j'ai acheté mon chapeau ; si j'avais voulu « en avoir un de la sorte, lorsque j'étais ci-devant à « Rome du temps de Coscia, il ne m'aurait pas coûté « si cher, et peut-être pas plus qu'à certaines gens. » Il voulait parler de Borghèse, de qui le père, si l'on en croit la chronique, donna dix mille écus romains à Coscia, pour faire avoir le chapeau à son fils, qui n'avait alors que vingt-six à vingt-sept ans.

Il n'y a pas de doute que le Prétendant ne tire aussi de grosses sommes de ceux qui le favorisent secrètement en Angleterre, et qu'il n'y en répande lui-même de plus grosses parmi ses créatures ; c'est là sa plus forte dépense. Elle est si nécessaire, qu'elle ne peut que le mettre à l'étroit sur tout le reste. Il n'est pas possible de renoncer à l'espérance de recouvrer la couronne dans un pays si sujet aux révolutions, et parmi une nation autant et plus vénale qu'aucune autre de l'Europe, malgré la fierté républicaine dont elle se pique. Que cette espérance soit bien fondée, c'est autre chose : j'ai toujours ouï dire à ceux qui connaissent l'intérieur de l'Angleterre que le parti des Jacobites n'y était qu'un vain épouvantail, et que tout projet fondé sur ce parti s'en irait en fumée. L'esprit de la nation est de haïr le roi qu'elle a, quel qu'il soit ; cela est fort différent d'aimer les Stuarts. Ceux qui sont dans le parti de l'opposition,

c'est-à-dire tous ceux qui veulent se faire acheter par la cour, sont bien aises qu'il subsiste une faction en faveur de la maison détrônée, mais faible, et telle qu'elle puisse seulement servir à leurs fins dans quelque occasion, sans être en état d'aller plus loin.

C'est à cause de cela que tant de gens appuient en secret cette faction, moins pour la soutenir que pour l'empêcher de tomber, et qu'ils seraient fâchés, si la maison des Stuarts venait à s'éteindre, de n'avoir plus à la montrer de loin au roi régnant. On assure qu'il y a un peu plus de bonne foi parmi les partisans du roi Jacques en Écosse, et que l'Irlande lui est fort dévouée dans le fond ; mais les Irlandais sont sans pouvoir et les esclaves du reste de la nation.

A dire vrai, la conduite que cette maison infortunée peut tenir est fort embarrassante, surtout à l'égard de la religion. Le catholicisme est une barrière infranchissable à son retour. Il ne serait pas possible de le quitter honnêtement à la face de l'Europe, au moment de remonter sur le trône, si jamais les affaires en venaient pour eux à ce point décisif ; et si à l'avenir un de ces princes, dans l'état où ils sont aujourd'hui, allait d'avance embrasser la religion anglicane, il se verrait peut-être abandonné des souverains catholiques, des secours desquels il ne saurait se passer, mais au moins à coup sûr privé de ceux du pape, qui lui donne plus qu'aucun autre. Des deux fils du Prétendant, l'aîné est âgé d'environ vingt ans, l'autre

de quinze. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'ils sont connus ici sous les noms de prince de Galles et de duc d'York. Tous deux ont un air de famille, mais le cadet a jusqu'à présent une fort jolie figure d'enfant. Ils sont aimables, polis et gracieux; tous deux montrent un esprit médiocre, et moins formé que des princes ne doivent l'avoir à leur âge. Le cadet est fort aimé dans la ville à cause de sa figure agréable et de la gentillesse de ses manières. Les Anglais, dont Rome est toujours remplie, cherchent avec empressement l'occasion de les voir. Par la loi d'Angleterre, il leur est défendu, sous peine capitale, de mettre le pied dans le palais des Stuarts et d'avoir aucune fréquentation avec eux (1); mais comme nous vivons beaucoup avec les deux partis, les Anglais s'informent volontiers de nous des endroits publics où ils pourront voir les jeunes princes, et nous demandent d'y aller ensemble; surtout on voit qu'ils parlent du second avec plaisir.

J'entends néanmoins dire à ceux qui les connaissent à fond que l'aîné vaut beaucoup mieux et qu'il est plus chéri dans son intérieur; qu'il a de la bonté de cœur et un grand courage; qu'il sent vivement sa situation, et que s'il n'en sort pas un jour, ce ne

(1) L'Angleterre entretenait alors des espions à Rome, pour savoir exactement quels étaient les voyageurs anglais qui rendaient visite aux Stuarts.

(Lady MONTAGU.)

sera pas faute d'intrépidité. On m'a raconté qu'ayant été mené tout jeune au siège de Gaëte, lors de la conquête du royaume de Naples par les Espagnols, dans la traversée son chapeau vint à tomber dans la mer. On voulut le ramasser . « Non , dit-il , ce « n'est pas la peine ; il faudra bien que j'aille le cher-« cher un jour moi-même, si les choses ne changent « pas de face. »

Les princes n'allant jamais dans les assemblées particulières, où les Anglais sont fort répandus, je n'ai pas eu occasion de voir quel maintien on aurait réciproquement ; mais ceci se rencontrera au carnaval. Notre ambassadeur a annoncé qu'il irait voir les mascarades et les courses au palais de France, dans la rue du Cours, et qu'il y donnerait une grande fête. Il a demandé à milord Stafford et à quelques autres s'ils n'y viendraient pas, quoique le roi d'Angleterre et ses fils y fussent. Stafford lui a répondu que ce nom lui était inconnu à Rome ; mais qu'il se ferait toujours un honneur de se trouver chez lui, et d'y rendre aux personnes respectables ce qui leur est dû partout où elles sont.

Les jeunes princes sont tous deux passionnés pour la musique et la savent parfaitement. L'aîné joue très bien du violoncelle ; le second chante les airs italiens avec une jolie petite voix d'enfant du meilleur goût ; ils ont une fois la semaine un concert exquis : c'est la meilleure musique de Rome ; je n'y manque jamais. Hier j'entrai pendant qu'on exécutait le fameux con-

certo de Corelli, appelé la *Notte di Natale* ; je témoignai du regret de n'être pas arrivé plus tôt pour l'entendre en entier. Lorsqu'il fut fini et qu'on voulut passer à autre chose, le prince de Galles dit : « Non, « attendez, recommençons ce concerto ; je viens « d'ouïr dire à M. de Brosses qu'il serait bien aise « de l'entendre tout entier. » Je vous rapporte volontiers ce trait, qui marque beaucoup de politesse et de bonté.

Les Anglais fourmillent ici, comme je vous le disais ; ils y font une très grosse dépense. C'est la nation chérie des Romains, en faveur de l'argent qu'ils apportent ; car le fond du cœur est pour les Allemands, par toute l'Italie. Je m'aperçois qu'en général il n'y a point de nation moins aimée que la nôtre, ce qui ne vient que de la mauvaise habitude où nous sommes de donner hautement partout la préférence à nos mœurs sur celles des nations étrangères, blâmant sans égard tout ce qui ne se fait pas comme chez nous.

L'argent que les Anglais dépensent à Rome, et l'usage d'y venir faire un voyage comme partie de leur éducation, ne profitent guère à la plupart d'entre eux. Il y en a qui sont gens d'esprit et cherchent à s'instruire, mais ce n'est pas le grand nombe.

La plupart ont un carrosse de remise attelé dans la place d'Espagne, qui les attend tant que le jour dure, tandis qu'ils le passent ensemble à jouer au billard, ou autre bel amusement pareil.

J'en vois tels qui partirent de Rome sans avoir vu autre chose que des Anglais, et sans savoir où est le Colisée; les autres sont fort répandus dans le monde. Nous mangeons et vivons beaucoup avec eux les uns chez les autres. Ils nous recherchent, surtout Legouz et moi qu'ils voient d'une humeur encline à rire, et conviennent de bonne foi qu'ils ne s'amusent à souper qu'avec nous, et qu'entre eux ils ne font que boire et manger. Je remarque que nous ne jouons jamais ensemble, quoique parmi nous il y ait de fort gros joueurs dans les deux nations; mais, ma foi! on se fait sage par force sur cet article en pays étrangers, et Legouz plus qu'aucun autre.

Croiriez-vous qu'il n'y en ait aucun de nous qui gouverne plus prudemment ses finances, ni qui fasse le voyage à moins de frais? Je n'en dirai pas autant de Migieu; l'aventure sera chère pour lui. Il joue un jeu du diable quand il s'y met, et semble par son entêtement avoir fait gageure à qui aura le dernier de la fortune ou de lui. Il achète aussi beaucoup en divers genres de curiosités, comme bronzes, estampes, dessins et pierres gravées. De ceci je l'en loue; il faut profiter de l'occasion, et, quand on vient ici, destiner à cette sorte de dépense une partie de la somme que l'on peut mettre au voyage. Je manque tous les jours, par économie ou par avarice, des emplettes auxquelles j'aurai grand regret, quand je verrai que je ne suis plus à portée et que l'argent s'est écoulé sans que les choses me restent.

J'espère cependant apporter quelques tableaux, en petit nombre, des estampes et une assez grande quantité de livres, surtout de vieilles éditions des premiers temps de l'imprimerie.

Les Lacurne donnent beaucoup dans les pierres gravées ; ils ont autant de bagues que M. Thibaudois. Migieu aime assez les bonnes choses, et s'y entend : il a de l'esprit, des connaissances et un grand attachement à l'étude. Je n'étais en aucune liaison avec lui quand il est arrivé ici ; elle se forme depuis de jour en jour, entre nous deux. Je vous ai mandé que Legouz et lui ne s'accordaient pas trop bien ; depuis que nous sommes tous réunis, comme nous avons trois carrosses, nous allons deux à deux, les deux frères ensemble. Legouz s'est mis avec Loppin : ainsi nous nous sommes trouvés Migieu et moi, ce qui nous a donné lieu, étant plus souvent ensemble, de faire une connaissance plus particulière. Il est froid et son abord ne prévient pas ; il est têtu ; mais, dans le fond, sa contrariété n'est que dans le discours ; il est complaisant en action ; il a le cœur plein de droiture, noble et désintéressé, autant qu'il soit possible. En tout, c'est un garçon fort estimable.

XIV. — ROME.

(*Suite.*)

A M. L'ABBÉ COURTOIS DE QUINCEY.

La sainte Inquisition. — Les Français et le Pape. — Haine des Italiens contre les Français. — Le népotisme. — Les créatures de Clément XII. — Anecdotes sur les derniers papes de ce siècle. — Politique romaine. — Cérémonies de la veille de Noël.

La liberté de penser en matière de religion, et quelquefois même de parler, est au moins aussi grande à Rome, mon cher abbé, qu'en aucune ville que je connaisse. Il ne faut pas croire que le saint-office soit aussi diable qu'il est noir, je n'ai ouï parler d'aucune aventure de gens mis à l'inquisition, ou par elle traités avec rigueur. Le saint-office a son palais auprès de Saint-Pierre ; mais la congrégation se tient à la Minerve. Elle est composée de douze cardinaux et d'un cardinal-secrétaire ; le grand pénitencier préside ce tribunal ; il est chargé de rapporter au pape les affaires sur lesquelles on veut *sentire il suo oracolo.*

Outre les cardinaux, il y a dans la congrégation plusieurs prélats, un commissaire, un assesseur et des théologiens consulteurs, parmi lesquels sont toujours un cordelier et trois dominicains. Le maître du sacré palais est aussi toujours pris parmi les dominicains. Les consulteurs, avec le commissaire et l'assesseur, préparent les matières et font le rapport aux cardinaux. Ceux-ci s'assemblent le mercredi à la Minerve; ils ont seuls voix délibérative et décident les affaires, à moins qu'ils ne les jugent dignes d'être rapportées le lendemain matin au pape même. On lui dit de quel côté s'est portée la pluralité des suffrages, et il confirme l'avis. Toute sollicitation est absolument bannie de ce tribunal; jusque-là même que le juge sollicité est obligé d'aller déclarer à la congrégation le nom de ceux qui l'ont sollicité.

On dit qu'on n'y emprisonne personne que la preuve de son délit ne soit bien acquise, et que les délinquants qui viennent de leur propre mouvement s'accuser eux-mêmes sont toujours absous. Le secret y est inviolablement gardé! aussi y porte-t-on toutes les affaires qu'on veut qui soient secrètes, pour peu qu'elles aient de rapport au dogme. L'affaire du cardinal de Noailles y fut traitée; c'est là qu'on agite, à ce que l'on m'a dit, celles où le parlement de Paris se trouve mêlé.

Rien n'est plus singulier que la façon dont on a parlé ici de notre jansénisme, soit d'état, soit de religion, et des sentiments tantôt hauts tantôt bas, que

nous avons sur le pouvoir du pape. Il faut, puisque je suis sur ce chapitre, que je vous donne l'extrait d'une conversation que j'avais en dernier lieu avec un homme qui a infiniment d'esprit et de connaissances. « Vos Français, me disait-il, sont d'étranges gens. Nulle nation catholique n'affecte plus de mépriser l'autorité du pape, et nul ne lui en attribue davantage, quand elle en a besoin. Si vous venez demander à la cour de Rome quelque ordonnance qu'elle n'aurait pas songé à rendre, on a beau vous faire des objections, vous portez sur le pinacle le pouvoir du vicaire de Jésus-Christ. Il faut vous expédier tout de suite; rien n'est plus simple. Qu'est-ce que le pape ne peut point? C'est la *furia francese.* Et puis, quand l'ordonnance est rendue, vous la portez en France à vos parlements, qui nous font mille avanies. Cependant, quand l'éclat est fait, nous sommes, en quelque façon, engagés d'honneur à soutenir ce que nous avons fait; ne serait-ce pas à vous à savoir si ce que vous demandez est conforme ou non aux lois de votre État? Mais en même temps que vous refusez dans votre pays d'avoir la moindre déférence pour ce qui émane de l'autorité papale en matière spirituelle, il semble que vous en vouliez attribuer une sans bornes sur ce même point soit à votre roi, soit à votre clergé. Celui-ci vient nous demander des condamnations contre des choses sur lesquelles nous eussions gardé le silence; et, quand nous les avons données, vous vous en prenez à nous; vous

nous accusez d'être les auteurs de vos dissensions, dont vous-mêmes êtes seuls la cause. »

....

Le clergé romain a ses jansénistes, on en compte même parmi les cardinaux ; mais ils sont d'une espèce différente des nôtres. Le jansénisme d'Italie ne roule ni sur le fait ou le droit des cinq propositions, ni sur les cent une, ni sur le jargon de la *grâce efficace* ou *suffisante,* mais sur la question de savoir si la décision du pape, *ex cathedra*, est infaillible ou non.

Je remarque ici, en général, que cette ardente vivacité des Français, jointe à la mauvaise habitude de préférer tout haut ce qui se fait chez eux à ce qui se pratique ailleurs, est une des principales causes pour lesquelles ils sont plus mal vus chez l'étranger qu'aucune autre nation. Elle fait dire qu'on ne peut les avoir pour compagnons ; qu'ils veulent être maîtres partout, et qu'ils ne parlent que d'un ton despotique. Le caractère en dessous de la nation italienne sympathise mal avec nos manières ouvertes et peu circonspectes.

Les Italiens prétendent que le caractère général de notre nation est de vouloir toujours parler, quand il nous serait plus avantageux de nous taire ; ils nous trouvent tout à fait dénués de ce sang-froid (*flemma*) qu'ils estiment si fort ; ils conviennent que quand nous joignons ce flegme à nos autres bonnes qualités, nous valons mieux que d'autres. Tout cela est juste ;

mais il est véritable aussi qu'une des causes générales de la haine des autres nations contre la nôtre est la grande puissance de la France, qui, en même temps qu'elle la fait craindre et considérer des autres peuples comme la première de l'Europe, excite l'envie et la jalousie contre tout ce qui porte le nom français.

Je passe de l'article ci-dessus à celui du népotisme, sur lequel vous savez qu'il n'y a plus grand'chose à dire (1). Ses prérogatives sont bien déchues de ce qu'elles étaient jadis; autrefois, non seulement le pape pouvait donner à ses neveux tout ce qu'il voulait de la chambre ecclésiastique, et même les fiefs aliénés qui retournaient à l'État sous son pontificat, mais encore il démembrait en leur faveur, à titre de fiefs, les terres de l'État. C'est des anciens abus du népotisme et du dépouillement de la chambre apostolique que vient surtout la fortune des Aldobrandini, Borghese, Panfili, Barberini, et autres. Une pareille conduite ne pouvait manquer de réduire bientôt à rien les papes futurs. On y a coupé court; je crois que ce fut Pie V qui abolit les privilèges du népotisme. Si le pape faisait aujourd'hui un pareil

(1) Cet abus se reproduisit sous Clément XIII. Clément XIV fit oublier jusqu'au nom du népotisme; mais Pie VI le fit revivre dans tous les excès les plus scandaleux, en faveur de ses deux neveux Onesti, qui échangèrent leur nom contre celui de Braschi, que portait leur oncle.

abus de sa puissance, son ouvrage serait bientôt détruit par son successeur, et de plus il exposerait sa famille à de grandes persécutions.

C'est cependant toujours un très bon métier que d'être neveu du pape, sans parler du titre de prince, qui ne leur manque pas, non plus que les grandes dignités et les grands bénéfices ; tant que leur oncle vit, ils disposent de tout sans contradiction, et manient à leur guise les revenus et les effets publics. Ils ne sont pas assez dupes pour oublier d'en faire leur part la meilleure, et quand ils voient que l'oncle tend à sa fin, ils ne manquent pas de précautions contre les recherches qu'on pourrait faire à l'avenir. C'en est une sûre que de faire cardinaux ceux qui ont manié les finances, puisque cette dignité les dispense de rendre compte de leur administration. Ainsi un pontificat suffit pour enrichir une famille.

Après tout, c'est assez d'avoir aboli les abus excessifs du népotisme ; il ne serait pas d'une bonne politique de pousser trop vigoureusement les recherches : *Alteri ne feceris quod tibi non vis fieri.* Chacun est bien aise de pouvoir venir à son tour.

La considération qu'a aujourd'hui le cardinal neveu ne subsistera qu'autant que durera la vie de son oncle. Il ne pourrait cependant savoir s'en conserver, par le moyen de tant de créatures de Clément XII, qui sont aujourd'hui dans le sacré collège, et qui devraient le rendre maître du choix du successeur. Le pape actuel est un prince faible; mais cela

pourrait-il être autrement à l'âge qu'il a de quatre-vingt-sept ou quatre-vingt-huit ans, aveugle depuis les premières années de son règne, et aujourd'hui moribond et hors d'état de sortir de son lit ? Il est vrai néanmoins que, dans la force de son âge, c'était un homme très considéré et très digne de l'être par sa naissance, son esprit et la noblesse de ses manières.

Étant cardinal, il était le plus magnifique seigneur de Rome, et tenait un plus grand état qu'aucun autre du sacré collège. J'ai ouï dire qu'il s'affligeait souvent de l'impuissance où il se voyait de remettre sur un meilleur pied ses affaires, et de ce que plus il était devenu grand seigneur, plus il s'était trouvé mal à son aise. *Son stato*, disait-il, *un ricco abbatte, un comodo prelato, un povero cardinale ed un papa spiantato.*

Il ne laisse pas, malgré ses infirmités, de travailler encore comme il peut. Le cardinal Passionei, secrétaire des brefs, m'a dit que plusieurs fois la semaine il va, entre six et sept heures du matin, lui porter les requêtes et affaires ; quand il a donné sa décision, on met en marge de la requête : *Annuit sanctissimus*, et on lui pose la main sur l'endroit où il doit signer ; mais vous sentez qu'on ne lui dit que ce qu'on veut.

« J'étais un jour chez le pape, me disait encore ce même cardinal, lorsqu'il survint un message de la part de ses neveux, pour quelque chose qui appa-

remment ne lui plaisait pas. Je m'aperçus qu'il bataillait, et enfin il s'écria brusquement comme à son ordinaire : « Oh bien ! qu'ils fassent donc comme « ils l'entendront, puisque aussi bien ils sont les maîtres. »

Après tout, que peut faire, avec les meilleures intentions du monde, un pauvre vieux souverain qui ne peut plus se remuer ni voir les choses par lui-même? Il faut souvent moins s'en prendre des abus aux gouverneurs mêmes qu'au vice intrinsèque de la forme du gouvernement.

A ce propos, j'ai ouï conter que quand le palais Altieri fut achevé, les Altieri, neveux de Clément X, invitèrent leur oncle à le venir voir. Il s'y fit porter, et d'aussi loin qu'il aperçut la magnificence et l'étendue de cette superbe fabrique, il rebroussa chemin le cœur serré, sans dire un seul mot, et mourut peu après.

De la manière dont on parle ici de Benoît XIII, les choses devaient encore être sur un bien plus mauvais pied de son temps. L'opinion qu'ont de lui ceux qui l'ont connu ne répond point du tout à celle que j'ai souvent vu qu'on avait en France. Voltaire a jugé à propos de le canoniser dans sa *Henriade* :

Des Ursins de nos jours a mérité des temples.

Et son ordre pourra bien le faire canoniser tout de bon à Rome, quoique le public fasse aujourd'hui

contre lui le rôle de l'avocat du diable. Il est vrai qu'il avait beaucoup de dévotion ; mais toute sa piété était monacale, et ne consistait qu'à marmotter des *oremus*. Le père Cloche, général des dominicains, qui le connaissait bien, disait de lui : *Il cardinale Orsini è come il corno da caccia, duro, torto e vuoto,* c'était un caractère gauche, opiniâtre, sans extérieur, sans dignité et tout pétri de qualités contradictoires. Il ne manquait pas d'esprit, quoiqu'il fût fort sot ; il se mettait à genoux, par humilité, dans son cabinet, quand il écrivait à son général, et il était d'une vanité insupportable sur sa naissance.

Étant archevêque de Bénévent, il ne cessait de déclamer contre les abominations de Rome ; mais, ajoutait-il, ces désordres n'osent se montrer ici, où commande un homme de mon nom. Il allait, depuis qu'il fut pape, se faire donner la discipline à son couvent, par un petit frère, en récitant les sept psaumes ; mais il laissait vendre publiquement toutes les choses spirituelles par Coscia ; et, quand on lui faisait voir le scandale de la conduite de ce misérable, il répondait froidement : *Ah ! che questo è niente.* Rien n'a jamais pu le faire revenir de sa prévention pour cet homme.

On dit que le fripon lui fit un jour donner avis sous main qu'il était enfermé dans sa chambre avec des filles (chose qui lui arrivait souvent) ; le pape y courut tout enfroqué, et ayant regardé par le trou

de la serrure, vit Coscia prosterné aux pieds d'un crucifix, et s'en retourna dans son appartement, en pleurant de tendresse.

Il avait défendu les perruques dans son diocèse de Bénévent ; on l'avertit que l'abbé Entieri, Florentin, qui m'a conté le fait, et qui passait souvent à Bénévent, en portait une ; il le fit excommunier par son aumônier.

C'est un mauvais meuble à avoir sur le corps, en Italie, qu'une excommunication !

Entieri s'en alla le trouver.

Le cardinal, ne songeant plus à cela, le reçut fort bien ; quand il fut question d'aller à la messe, Entieri s'en défendit comme excommunié, et lui raconta de quoi il s'agissait, ajoutant que, n'étant point du diocèse de Bénévent, il n'était point sujet à la défense. « Cela est juste, » dit le cardinal, tout heureux de s'en aller avec un bénéfice de 1,500 écus de rente. On sut bien dire ensuite à Olivieri : « Et qui est-ce qui vous a excommunié? — C'est votre aumônier, répondit l'autre. — Comment ! reprit-il, c'est un coquin qui ne m'a pas dit que vous n'étiez pas du diocèse ! qu'on m'excommunie cet homme-là ! »

Et il fit excommunier son aumônier.

Je ne finirais pas, si je voulais vous raconter toutes les histoires que j'ai ouï faire sur son compte. En un mot c'était un bon *frate*, mais un pitoyable *pontefice ;* il était si connaisseur en bonnes choses, qu'on eut bien de la peine à l'empêcher de faire

mettre un enduit sur les grandes peintures de Raphaël, au Vatican, pour y faire peindre la vie de la Vierge, par un barbouilleur de Bénévent.

Cela ne l'a pas empêché de faire des miracles de son vivant ; du moins j'ai vu le P. Bremont, dominicain, homme de bon sens d'ailleurs, me jurer de très bonne fois lui en avoir vu faire, tant est grande la prévention en tous états pour l'honneur de la robe qu'on porte ; car il est vrai et très vrai que le P. Bremont a de l'esprit, du sens et de la raison autant qu'on en peut désirer.

Mais que voulez-vous?

Il écrit la vie de ce bon Benoît. On se passionne pour son sujet ; et puis, croyez-vous que ce n'est rien que d'avoir un saint de plus à la Minerve, encore un saint qui a été pape, et dans un temps où les saints deviennent si rares ?

On ne songeait guère à lui au conclave où on le nomma ; ce fut Olivieri qui fit ce pas de clerc.

Les cardinaux ne pouvaient s'accorder ; Orsini lui fit un jour un sermon très pathétique sur le scandale des intrigues.

Olivieri dit : « Prenons ce bon moine ; c'est un homme de grand nom, sans vices, pieux et simple ; nous le gouvernerons à notre fantaisie. »

Quelqu'un lui objecta : « Mais que feriez-vous de ce Coscia qui le mène par le nez ? — Bon, reprit Olivieri, Coscia est un *abbatuccio* qui se tiendra tout heureux de s'en aller avec un bénéfice de

1,500 écus de rente. » On sut bien dire ensuite à Olivieri qu'il le mît donc dehors à ces conditions.

Pour Benoît XIII, il se fit tout de bon tenir à quatre pour accepter la tiare, et n'en voulait point, par humilité. Il mourut le soir du mardi gras. On vint annoncer sa mort à l'Opéra ; sur-le-champ on baissa la toile, et le peuple, après s'être écrié : « Bon ! il n'y a plus qu'à aller brûler Coscia, » sortit du théâtre pour exécuter son projet.

Le belitro aurait été mis en pièces s'il ne se fût promptement évadé par une porte de derrière ; toute sa maison fut pillée.

Son prédécesseur, Innocent XIII, de la maison Conti, l'une des quatre grandes de Rome (Orsini, Colonna, Conti, Savelli ; mais les Crescenzi, Altieri, Giustiniani et autres, qui ne pensent pas être moins que ces quatre, n'admettraient pas volontiers cette distinction), Innocent XIII, dis-je, était le meilleur souverain dont on entende parler aujourd'hui. Les Romains ne cessent d'en faire l'éloge et de regretter le peu de durée de son pontificat, qui ne fut que de trente mois. On dit que tout commençait à se régler à merveille sous son règne; que l'abondance était grande, la police parfaite, les grands et le peuple également contents. Ce fut lui qui réunit au saint-siège la ville de Comacchio, qu'il n'avait jamais été possible de faire rendre aux Allemands, depuis qu'ils s'en étaient emparés. Il n'a jamais fait que deux cardinaux, Alexandre Albani et Dubois.

On prétend qu'il eut tant de regret de ce dernier, quand il sut quel garnement c'était, que ce chagrin avança de beaucoup ses jours. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'à sa mort il laissa plusieurs chapeaux vacants qu'il ne voulut jamais remplir, quoiqu'on l'en pressât beaucoup, disant qu'il n'en avait que trop nommé : il n'a rien fait du tout de particulier pour sa famille.

Quant à Clément XI, on le taxe ici de beaucoup d'incapacité, et c'est à son règne que l'on attribue la perte de la politique romaine, que les Italiens avouent unanimement aller en décadence. Je ne puis vous dire en quoi ni pourquoi, n'en étant pas assez informé. Je me souviens seulement d'un conte que me fit de lui, à Bologne, le cardinal Lambertini.

Clément se plaignait un jour à lui de tant d'affaires fâcheuses qui arrivaient sous son pontificat ; Lambertini lui répondit que c'étaient les disputes qu'on avait en France sur la bulle *Unigenitus* qui le chagrinaient ainsi. « Eh, non ! reprit le pape, ce n'est pas cela ; ce sont ces troupes allemandes qui désolent l'État ecclésiastique. Si la foi se perd en France, il reviendra mille apôtres pour la reprêcher ; mais quand la soldatesque aura ruiné notre pays, tous les apôtres du monde n'y feront pas revenir un chou. »

S'il n'a pas été bon politique, en récompense il a laissé un neveu qui en sait diablement sur ce chapitre (Annibal Albani, le camerlingue).

C'est un maître homme et un terrible homme; je

ne crois pas que Satan soit plus craint en enfer qu'il l'est ici.

Quoique ce soit à la malhabileté de Clément XI qu'on attribue la perte de la politique romaine, ne serait-il pas plus raisonnable de remonter à une cause plus éloignée? Si le crédit du pontifie se perd de jour en jour, c'est que la façon de penser qui l'avait fait naître se perd aussi chaque jour.

Je ne parle pas des siècles où les papes excommuniaient les rois à qui ils faisaient la guerre ; déliaient leurs sujets du serment de fidélité; alléguaient à tout propos le bel argument des deux clefs de saint Pierre, l'une pour le spirituel, l'autre pour le temporel; marchaient sur la tête de Frédéric, ou se faisaient gravement apporter un globe terrestre, pour distribuer, au moyen d'une ligne tracée, les contrées des pauvres Indiens aux rois d'Espagne et de Portugal; je parle d'un temps plus rapproché de nous. Remarquons la différence, sur cet article, entre le temps d'Henri IV et le nôtre.

Aujourd'hui le proverbe dit qu'il faut baiser les pieds au saint-père et lui lier les mains ; mais il semble que l'on soit encore plus exact à s'acquitter du second de ces devoirs que du premier.

Malgré cela, un pontife habile sera toujours en état de se faire rechercher, de jouer un grand et très grand rôle dans l'Europe, par sa qualité toujours pacifique ; par la neutralité exacte qu'il doit garder entre tous les princes dont il se dit le père commun ;

par son éclat, même comme prince temporel (car c'est en vérité un grand et puissant souverain, et que serait-ce si cette puissance était bien administrée ?) ; par la prééminence qui ne lui est contestée par personne et qui, dans les négociations, coupe court à toutes les disputes sur le rang et le cérémonial, par lesquelles les plus grandes affaires sont souvent retardées et quelquefois manquées ; même par le vieux respect que les nations ont pour son nom et qui lui deviendrait d'un plus sûr usage aujourd'hui qu'il n'est plus dans le cas d'en abuser.

Par là, le pape devrait se regarder comme le véritable amphictyon de l'Europe, et faire de sa cour la cour générale des négociations, le centre commun où se régleraient tous les intérêts des puissances, sous sa médiation et son autorité. Personne ne la refuserait, s'il était habile et sans partialité, pas même peut-être la plupart des princes protestants, qui ne le haïssent point aujourd'hui comme il y a deux siècles. Ainsi, ce qu'il a perdu d'un côté, il peut le regagner de l'autre en suivant ses propres intérêts, qui consistent à accorder tout le monde, et en s'attachant à prévenir les guerres et à tenir les princes en paix.

Quand une fois il y a guerre, il ne peut y jouer qu'un fort méchant rôle, n'étant ni d'état à prendre parti, ni dans une position à pouvoir éloigner de son pays les calamités. Il ne peut guère survenir de brouillerie en Europe que l'Italie ne soit des premières en feu ; alors l'État de l'Église, malgré la

neutralité, est foulé mal et méchamment. Chacun se fournit où il peut et aux dépens de qui il appartient. Il n'y a qu'à voir comment MM. de Bologne se trouvèrent de la dernière querelle des maisons de France et d'Autriche. Tout cela n'est que roses et fleurs, en comparaison de ce qui peut arriver un de ces jours, quand la maison d'Autriche se trouvera éteinte par la mort de l'empereur ; il y a une Farnese par le monde, avec qui les choses ne se passeront pas doucement. Alors malheur aux bonnes gens qui auront tout autour d'eux la Lombardie, la Toscane et Naples !

Ce n'est pas que le pape ne pût avoir des places et des troupes suffisantes pour sa propre défense ; mais de quelle manière la feront-elles, cette défense ? Les troupes du pape seront toujours les troupes du pape. Qu'est-ce que des guerriers qui n'ont jamais guerroyé ? Tout son plan ne doit jamais être que d'avoir la paix perpétuelle et la capacité de la maintenir.

Je me ferais scrupule, mon bel abbé, de finir cette lettre sans vous y ajouter quelque chose sur les cérémonies ecclésiastiques.

Voici un petit détail de la fonction ordinaire des dernières fêtes. La veille de Noël, le pape donna, selon l'usage, un superbe *regalo* aux Éminences du sacré collège, qui devaient se trouver à la messe de minuit. La soirée a débuté par un très nombreux concert et un *oratorio* en musique, dans la salle

royale, après lequel on a servi une collation splendide, qui, même au dire de l'abbé de Périgny, pourrait être appelée un bon souper.

On avait dressé sur une longue table assez étroite une file de surtouts ou dormants, agréablement formés en glaces, fleurs et fruits artificiels, accompagnés de deux autres files de grosses pièces réelles ou imitées, de salades, légumes, confitures, compotes, etc.; le tout n'étant quasi que pour la représentation et pour former un service permanent : c'était la collation splendide.

Voici le bon souper : un grand architriclin en soutane violette, à cause de l'avent, debout vers le haut de la table, y faisait la fonction de servir les mets, que des maîtres d'hôtel subalternes, non moins violets que lui, posaient sur la table plat à plat, jamais qu'un à la fois.

Pendant que l'on en mangeait un, il en découpait et servait un autre par portions que l'on allait présenter : cette manière de servir un grand repas est commode et sans embarras. Presque tous les plats qui ont suivi les potages étaient de très beaux poissons de mer.

Il ne s'est trouvé à cette collation qu'environ une douzaine de cardinaux. J'y étais comme spectateur avec une grande foule de regardants. Nous faisions la conversation, milord Stafford et moi, avec les cardinaux Aquaviva et de Tencin. Ce dernier, voyant près de lui le cardinal-vicaire Guadagni, bon moine,

carme bigot, vraie figure de sulpicien, dévorer en toute humilité un esturgeon et boire comme un templier, s'est retourné de son côté, en considérant son visage pâle, et lui a dit d'un ton attendri et papelard : *La sua Eminenza sta poco bene, e mi par che non mangia.*

Après le souper, les cardinaux, ayant pris leurs habits d'église, sont allés à la chapelle Sixtine, où Passionei, qui n'avait pas voulu se trouver au souper, a officié pontificalement à matine et à la messe, toujours nu-tête, rasé de frais, sans perruque ni calotte, malgré la saison.

Pour le pauvre Guadagni, il avait tant jeûné qu'il s'est trouvé mal d'inanition durant matines : il a fallu l'emporter. J'entendais le peuple derrière moi dire : « Hélas ! voyez ce saint homme, ce sont les austérités et les macérations qui le mettent en cet état. »

C'est notre cardinal de Tencin qui a fait à Saint-Pierre l'office pontifical du jour de Noël ; il s'est tiré de la cérémonie avec éloge. Il y a eu aussi pendant les fêtes grande fonction à Sainte-Marie-Majeure. J'ai remarqué que quand il y a cérémonie dans une église, le cardinal du titre fait les honneurs aux autres et se met au dernier rang.

XV. — ROME.

(Suite.)

A Mme CORTOIS DE QUINCEY.

Les dames romaines. — Les femmes du peuple. — Les femmes de théâtre remplacées par des castrats. — Jeux de l'amour et du hasard. — Les tarots. — Les assemblées. — La vie à Rome. — La maison de la princesse Borghese. — Le pharaon. — De la jalousie italienne. — Les sigishés. — Bonbomie des maris. — Délais de tutelle. — Fainéantise des femmes du peuple. — La charité dans les couvents. — Mariage des filles du peuple. — De la chasteté. — Procès pour fait d'impuissance. Le cardinal Aquaviva. — Le cardinal de Tencin. — La police romaine. — Les asiles et les malfaiteurs.

Les dames romaines, dont vous me demandez des nouvelles, ma bonne amie, ne sont pas en prédicament de beauté dans les autres villes d'Italie. On me les avait annoncées laides et malpropres ; j'ai trouvé qu'on leur faisait tort. Quoique parmi la noblesse le sang ne soit pas aussi beau qu'à Venise, les femmes me paraissent ici au moins aussi bien qu'en aucune autre ville d'Italie; la princesse Borghese, la duchesse de Caserte, mesdames Piccolomini, Petroni, Ricci,

Falconieri, Sampieri et plusieurs autres, seraient partout de belles femmes.

Il n'en est pas de même des femmes du peuple, ni des courtisanes, du moins pour le peu que j'en ai aperçu. Il n'y a point de ces courtisanes vénitiennes qui ont si bon air, et qui font si bien leurs affaires ; il n'y a point non plus de filles de théâtre : la décence ecclésiastique ne laisse paraître sur le théâtre, dans les rôles de femmes, que de jeunes jolis garçons, à qui de diaboliques chaudronniers ont trouvé le secret de rendre la voix flûtée.

Habillés en filles, avec des hanches, de la croupe, de la gorge, le cou rond et potelé, on les prendrait pour de véritables filles (1). On prétend même que les gens du pays s'y trompent quelquefois jusqu'au bout ; mais c'est une vieille calomnie à laquelle je n'ajoute aucune foi.

Je vois, au contraire, que ces honnêtes Romains sont très bons serviteurs du beau sexe : chacun a sa chacune. Tous les jours on les voit arriver ensemble dans les assemblées, ou à si peu d'intervalle l'un de l'autre que lorsque l'on voit entrer une personne, on peut parier à jeu sûr pour celle qui va suivre. Nous appelons ceci les *cartes routées*. Ces pariades de pigeons se mettent ainsi deux à deux tout le long des appartements, et font à leur aise la petite jaserie,

(1) La même chose avait lieu au théâtre italien, à Vienne, en 1716.

jusqu'à ce qu'il leur prenne fantaisie de jouer au quadrille, à *tré-sette*, au stopa, ou aux *minchiate* (tarots) ; mais surtout à ce dernier, qui est le grand jeu en règne.

C'est un jeu fort extraordinaire, tant pour le grand nombre de cartes que pour leurs figures, et pour la manière dont il se joue. J'y voyais les gens si appliqués et si vifs, qu'autant par curiosité que parce que, nous autres étrangers, ne savons pour la plupart du temps que devenir dans ces grandes assemblées, il m'a pris fantaisie de me faire initier dans les mystères de ce jeu-ci, plus obscurs en apparence que ceux de la Bonne Déesse, mais qui ne sont rien au fond. Sur le peu que je sais jusqu'à présent de ce jeu, auquel je m'escrime déjà, quoique souvent au détriment de mon associé, il me paraît facile à apprendre, mais très difffcile à bien jouer.

Ce jeu est très beau, au moins aussi savant, aussi vif et aussi piquant que le reversi, le plus beau de nos jeux en France, et beaucoup plus rempli d'événements. D'un autre côté, il n'a pas la belle simplicité du reversi, étant, au contraire, très compliqué. J'ai envie de vous le porter ; la difficulté sera d'avoir une cargaison de cartes. Il se joue à quatre, deux contre deux, assis comme au quadrille, les deux associés vis-à-vis l'un de l'autre. Il y a quatre-vingt-dix-sept cartes, grandes et épaisses au double des nôtres; savoir : cinquante-six des quatre couleurs ordinaires, car les Italiens ont quatre figures, au lieu que nous

n'en avons que trois ; plus, quarante figures singulières numérotées, et le fol, ou *matto*, qui tient lieu de zéro, en augmentant la valeur des autres.

Ces figures portent le nom des étoiles, du soleil, de la lune, du pape, du diable, de la mort, du pendu, du bateleur, de la trompette du jugement, et autres bizarres. Les unes ont une valeur intrinsèque qui varie entre elles, d'autres n'en ont point ; mais le numéro supérieur, qui ne vaut rien, ne laisse pas que de couper l'inférieur qui vaut des points.

Le tout consiste à avoir dans son jeu au moins trois numéros de suite ayant valeur, qui se puissent compter d'entrée en tierces, ou, comme ils l'appellent, en *verzicole*, à les conserver en jouant les cartes, ou à s'emparer de ceux de son adversaire à la fin du coup, où les *verzicole* se recomptent..... Tout ceci est accompagné de quantité de circonstances intéressantes.

Le décompte est long à la fin de chaque coup ; le coup est pareillement long à jouer, les cartes se jouant jusqu'à la fin, et devenant plus difficiles, à mesure que le nombre en reste moindre, ce qui est la vraie marque d'un beau jeu : aussi ne joue-t-on que trois tours, faisant douze coups, et, à chaque tour, on change de place et d'associé, pour varier la fortune. Tout l'artifice du jeu m'a paru consister en cette cinquième couleur, qui est toujours la Triomphe ; les autres ne servant que de remplissage nécessaire, et dans la manière dont on est assis entre ses deux adversaires qui vous voient toujours venir.

Ce jeu a été inventé à Sienne, par Michel-Ange, à ce qu'on prétend, pour apprendre aux enfants à supputer de toutes sortes de manières : en effet, c'est une arithmétique perpétuelle.

Il faut que ce jeu ne se soit mis en vogue à Rome qu'au temps du pape Innocent X, Panfili ; car le pape des *minchiate* ressemble comme deux gouttes d'eau au portrait de ce grand pontife. Le jeu ne va pas bien loin et l'on n'y joue pas cher, quelquefois à l'écu la fiche , mais pour le plus souvent au teston, qui vaut à peu près trois de nos pièces de douze sous. Ajoutez que l'on ne paye jamais les cartes dans ce pays-ci. Disons en même temps que l'on a, dans les meilleures maisons, des jetons d'ivoire, des fiches de carton, et un seul jeu, dont on ne change point, quoique piqué.

Les cartes, pour paraître moins sales, sont bariolées de divers traits sur le dos. C'est une comédie que de voir les femmes mêler ces gros in-octavo contre leur ventre et d'entendre le jargon qu'on y tient, qui est aussi amusant que le jeu même : tout le monde en est fou, hommes et femmes. En vérité, il est fort joli ; je trouve que c'est le seul jeu de cartes qui ait quelque rapport aux échecs, en ce que les pièces sont variées, et que l'on fait une perpétuelle guerre, tantôt aux unes, tantôt aux autres ; car telle est importante dans un certain moment, et telle dans un autre.

L'autre jour, Legouz, qui est sujet au quiproquo,

s'approchant de madame Bentivoglio, lui fit compliment sur ce qu'elle excellait à manier les *minchie,* il voulait dire les *minchiate.* Cet autre mot est un terme de plaisanterie, qui signifie ce qui manque à ces jeunes gens de théâtre, dont je vous parlais il n'y a qu'un moment. L'éclat de rire fut général dans l'assemblée ; mais vous savez qu'il ne se déferre pas aisément.

Les assemblées sont réglées, à certains jours marqués de la semaine, chez une dame ou chez une autre, ainsi que dans nos villes. Elles sont nombreuses, bien illuminées et de bon air, mais peu agréables, surtout pour les étrangers, dont les assistants, ne songeant qu'à leur duo, ou qu'à jouer avec leurs camarades, ne s'embarrassent pas beaucoup. Les maîtresses de maison, qui devraient être plus attentives pour eux, ne le sont pas davantage ; elles s'entendent mal à faire les honneurs et laissent chacun s'intriguer pour son amusement, ainsi qu'il avisera ; de sorte que les gens qui n'ont que peu ou point de part aux duos restent en groupe à deviser de la pluie ou du beau temps, ou d'autres nouvelles très peu intéressantes, ou vont rôder d'une table de jeu à l'autre ; méthodes peu récréatives, surtout pour nous, qui ne parlons pas facilement la langue en conversation, et qui sommes peu au fait du propos courant.

Au reste, ces jours marqués d'assemblée dans chaque maison sont tout à fait commodes pour les étrangers. On sait chaque jour de la semaine où l'on

pourra se rendre et passer sa soirée. On s'assemble sur les huit ou neuf heures du soir, jusqu'à onze heures ou minuit, qui est l'heure du souper pour les gens qui soupent ; il y en a beaucoup qui ne sont pas dans cet usage, ou du moins en général on soupe très légèrement, et je crois que si nous faisions ici un long séjour, nous en perdrions nous-mêmes peu à peu l'usage. C'est sans doute par la nature du climat qu'un seul repas suffit. Il est facile aux gens d'une certaine façon d'être présentés partout en huit ou quinze jours, et d'entrer en quelque connaissance avec la plus grande partie de la ville. Les Romains sont fort accueillants à cet égard, accessibles aux étrangers, et d'un commerce doux, à ce qu'il m'en paraît jusqu'à présent. Les mêmes gens qu'on a vus une fois dans les assemblées s'y retrouvent toujours : ils sont constants dans leurs habitudes.

Cette ville-ci, quoique très grande, ne sent point la capitale ; la vie que l'on y mène est assez uniforme et plus semblable à celle de nos grandes villes de province qu'à celle de Paris, où tout est tumulte et variété.

Le grand nombre de gens qui habitent Paris y produit cette confusion et ce changement perpétuel de société. Tout le monde y vit ensemble, sans se connaître et se soucier les uns des autres.

Quelque vaste que soit l'enceinte de Rome, elle n'est habitée que dans un tiers ou environ. On se voit tous les jours ; on est au fait des moindres allures.

La vérité est qu'on ne peut pas tourner le pied sans être la proie des caquets; tout y est matière à gazette: avec cela entière liberté dans les actions; laissez-les dire, ils vous laissent faire, et je ne sais, tout mis en balance, s'il y a aucune autre ville en Europe plus agréable, plus commode, et que j'aimasse mieux habiter que celle-ci, sans même en excepter Paris.

La maison que nous fréquentons le plus est celle de la princesse Borghese, sœur du connétable Colonna; c'est aussi le rendez-vous ordinaire des Anglais, qui sont ici en grand nombre, la plupart fort riches. Sa maison et celle de Santa-Croce sont les plus considérables de la ville. La princesse est aimable, enjouée, spirituelle, galante et d'une figure agréable. Monsieur son époux est assez bien aussi de figure, et ses deux frères, le cardinal et don Paolo, encore mieux. Le sang des Borgheses est beau, ainsi que celui des Rohans parmi nous; mais ledit seigneur n'est pas si gracieux que sa femme, qu'il trouve un peu trop avenante, ce dont il fait souvent la mine, sans qu'il en soit ni plus ni moins.

Pour moi, je sais très bon gré à la dame de s'être approprié le chevalier Marco Foscarini, ambassadeur de Venise, homme plein de feu et d'esprit, qui me réjouit tout à fait quand je puis le raccrocher en conversation. Le mal est que je n'en jouis pas autant que je le voudrais; c'est un joueur endiablé, qu'on ne peut tirer du pharaon. De dépit, et faute de savoir

que faire, je me mets à y jouer aussi, et j'y perds mon argent comme un seigneur. Le pharaon Borghese me coûte déjà deux cents sequins, que j'avais gagnés à Florence, au trente et quarante.

Je m'en tiendrai là selon l'apparence. Je ne voudrais pas être le fermier de ce perd Migieu, qui s'entête contre la mauvaise fortune, avec l'opiniâtreté d'une vieille mule.

Ce pharaon est très gros, très bizarre, très inégal entre les joueurs, les uns jouant aux testons, les autres aux vingt sequins. Foscarini met mille baïoques sur une carte, ce sont des sous, quatre pistoles d'Espagne sur une autre, un écu sur une troisième ; toujours il parle, toujours il remue. Le banquier a beau vouloir éclaircir les affaires : *caro vedchio, lasçia fare a mi.*

C'est une vraie comédie ; le banquier en perd la tête ; mais, en fin de compte, il tire toujours tout. C'est un maudit Boccapaduli, que nous appelons, en haine de son métier et de sa main harpie, *Bocca Paludi*, bouche de marais : effectivement, c'est un abîme sans fond où tout se perd.

La peste ! sa profession doit lui valoir bien de l'argent dans son hiver ; avec cela on le tromperait tant qu'on voudrait, sans qu'il pût l'empêcher. Jamais il n'y eut de manière plus extraordinire de jouer le pharaon, et ce jeu, qui est très gros, serait le plus froid du monde sans le carillon qu'y fait Foscarini. On n'y voit pas un sou d'argent, métal hors d'usage ici,

où on ne connaît que le papier, ainsi que je vous l'ai déjà marqué.

Le tailleur met un portefeuille de billets de banque sur la table ; chaque ponte fait son jeu, déchirant des morceaux de cartes devant lui, pour marquer ce qu'il gagne ou ce qu'il perd. Si les morceaux de cartes sont du côté peint, il gagne ; s'ils sont du côté blanc, ils marquent le nombre de ce qu'il perd.

On ne fait qu'ôter et remettre, tourner et retourner ; en quittant on dit au tailleur : Monsieur, vous me devez tant ou je vous dois tant, et l'on ne paie point ; cela n'est pas d'usage, parce que l'on n'est pas censé avoir des billets sur soi ; on paie la première fois que l'on revient dans la maison. Jugez quel tracas fait ce petit commerce, surtout quand un ponte a devant lui trois tas de morceaux de cartes, les uns aux sous, les autres aux écus, et les autres pièces de Portugal.

J'ai demandé au tailleur comment il se trouvait d'avoir tant de débiteurs tout à la fois, qui ne paient qu'au revoir, et qu'on pourrait bien ne pas revoir, car cette maison-ci est toujours pleine d'étrangers. Il m'a répondu qu'il n'y avait presque jamais rien perdu ; qu'on jouait fort loyalement (en effet, on n'entend pas trop parler de filouteries au jeu) ; qu'il s'était fait une habitude d'avoir l'œil sur tout ce tracas, et qu'il ne lui était jamais arrivé qu'un coup faux de sept cents sequins, qu'il avait néanmoins payés sans mot dire, de peur que l'aventure ne fît de la peine à madame Borghese : c'est que le belître avait peur

de déplaire par un éclat, et d'être congédié d'une maison où il trouve si bien son compte.

Je ne sais comment les maîtres de la maison font le leur ; en tout cas leur assemblée ne doit pas les ruiner.

Au diable, si j'y ai vu encore donner un verre d'eau à personne ; mais, dans la belle saison, on dit qu'ils vont à leur maison de campagne de Mondragone, où ils emmènent ou invitent les gens de leur connaissance à les venir voir, et font une grande dépense.

Il nous revient bientôt une noce dans la maison. La zitella Borghese se marie, dans peu de jours, au prince impérial de Francavilla, qui l'emmène à Naples. Grande perte pour les Anglais ; Stafford et le petit Cook font sans cesse la roue autour d'elle :

Et sequitur leviter filia matris iter.

Je mets cette médisance en latin, parce qu'elle n'est que pour votre mari, qui les aime.

Vous m'allez demander à la lecture de cette lettre : Qu'est-ce donc que cette jalousie italienne dont on parle tant en France ? Ma foi ! je n'en sais rien. Vous avez déjà vu par mes lettres précédentes que c'était un préjugé dont il fallait revenir ; aussi les religieuses se plaignent-elles qu'elles n'ont presque plus de pratiques. J'ai cru encore reconnaître à Naples l'extérieur de la jalousie : il semble qu'on l'ait chassée

devant soi et rencognée au bout du pays ; mais Naples a plutôt les mœurs espagnoles qu'italiennes.

Ailleurs, les femmes paraissent avoir à l'extérieur leurs coudées franches sur l'article de la galanterie. Je ne laisserai pas que de faire à ce sujet deux remarques : l'une, que les femmes en public ont plutôt l'air de l'indécence que l'air de la liberté ; au reste, nous appelons indécence ce qui est contraire à nos mœurs ; mais ce n'en est plus quand l'usage du pays y est conforme ; la seconde, que si les maris ne paraissent pas formalistes, au moins les galants sont-ils si assidus qu'ils deviennent des argus plus incommodes cent fois que les maris ; on les trouve toujours là plantés le jour et la nuit, à ce que je crois, à contrecarrer un pauvre tiers qui voudrait faire fortune.

Cette odieuse race de sigisbés épouse les femmes dix fois plus que les époux.

Par exemple, je me porte pour amoureux d'une petite madame de Ricci, jolie et mignonne au possible ; n'a-t-elle pas éternellement un certain don Paul Borghese, qui la serre de si près qu'on ne passerait pas un fil entre eux ! Je vous disais tantôt que ce don Paul est d'une très jolie figure ; je me rétracte, je le trouve fort laid.

Lacurne, de son côté, s'est attaché au char de madame Bentivoglio, la Bolonaise, femme aimable et gaie, dont le mari est le meilleur homme du monde ; mais la dame a un grand marquis Bevilacqua, son

cousin, par qui le pauvre Lacurne est perpétuellement tenu en échec : on ne les voit jamais l'un sans l'autre.

Nous ne pouvons les voir paraître sans nous rappeler en riant, Lacurne et moi, cet endroit que vous savez des lettres de madame de Sévigné, où elle dit : « Voilà la bonne Dugué-Bagnols, et le grand marquis La Trousse. »

Legouz a été plus rusé ; il s'est adressé à la Vergine Patrizzi, nouvellement mariée au comte Montorio, et fort laide ; au moyen de quoi elle n'a point de galant.

Ajoutons une troisième remarque aux deux que j'ai faites ci-dessus, savoir qu'un homme et une femme qui se sont pris réciproquement, se gardent. Les affaires y durent vingt ans ; on ne sait ce que c'est que les faire succéder les unes aux autres. C'est ici le triomphe de la constance, ou, si vous voulez, de l'habitude : ce que je vous dis, au reste, n'est pas tout à fait sans exception ; mais en général la coquetterie de nos femmes françaises, dont quelques-unes mettent leur gloire à agacer les hommes et à se faire suivre d'un grand nombre d'adorateurs, est regardée comme le comble de l'indécence et des mauvaises mœurs.

Il est probable qu'une pareille façon d'agir ne serait nullement tolérée par les maris, au lieu qu'ils paraissent souffrir d'assez bonne grâce qu'une femme choisisse un amant, pourvu qu'elle s'y tienne ; de sorte

qu'elles ont plutôt deux maris qu'un galant, car il est pareillement malhonnête et hors d'usage ordinaire à un galant de quitter sa maîtresse.

On dit, au surplus, que ces sigibés sont sans conséquence ; que leur constante assiduité n'est qu'un usage reçu de politesse extérieure ; qu'ils n'ont aucune plus intime prétention, et qu'il faut avoir l'esprit naturellement mal fait, ou gâté par les coutumes de France, pour rien imaginer au delà.

Forse era ver, ma pure non credibile
A chi del senno suo fosse signore.

Ah ! ma chère amie, voilà encore du jargon étranger qui m'échappe ; excusez l'habitude, *perchè ho spesse volte più d'una lirgua in bocca.* Tant il y a que sur ceci vous croirez ce qu'il vous plaira ; je m'en remets à votre bon esprit.

Pendant que nous sommes sur ce chapitre, il faut que je vous conte une bonne scène que nous eûmes peu de jours après que Legouz fut arrivé, lorsqu'il n'était pas encore bien au fait des gens. Nous étions huit ou dix chez madame Borghese à deviser autour de son lit, où elle était en couche. On se mit à parler des femmes de la ville, à nous demander comment nous les trouvions, et lesquelles étaient le plus à notre gré. J'exaltai comme de raison madame Ricci.

Par parenthèse, mon goût ne fit pas fortune dans l'assemblée, parce qu'elle n'est que jolie, et qu'ici,

la beauté consiste dans la régularité des grands traits proportionnés ; ils n'ont même point de termes dans leur langue pour rendre ce que nous appelons *une jolie femme;* on convint, cependant, qu'elle plaisait extrêmement à presque tous ceux de notre nation, *perchè era una bella Francese.*

Après cela, Legouz se mit à dire : « Pour moi je suis pour la Vergine Patrizzi : elle n'est pas jolie, elle est très brune, maigre, marquée de petite vérole ; malgré cela, elle me plaît plus que pas une autre. Elle est jeune ; gaie, d'une humeur douce et spirituelle ; elle a une taille dégagée, de petits yeux noirs et perçants qui me vont au cœur. C'est ma maîtresse ; je ne connais pas le Seigneur Montorio son époux ; mais je veux le voir souvent chez lui, et je lui ferai tant de courbettes qu'il faudra qu'il soit bien fâcheux s'il ne me donne à dîner deux fois la semaine. »

Chacun se mordit les lèvres pour s'empêcher de rire. J'avais voulu l'interrompre au premier mot ; car vous noterez que Montorio était là présent, assis dans la ruelle du lit.

Madame Borghese, près de qui j'étais, me retint fortement par le bras.

Montorio se mit à dire gravement : « Que voulez-vous, monsieur ? je n'y ai point été trompé. Dieu l'a faite laide, je l'ai prise, laide je la garde ; je n'imaginais guère qu'on en dût devenir amoureux, et je suis fort content qu'un homme d'esprit et de bon goût soit venu de si loin pour la trouver à son gré

et la préférer à de plus belles. Pour vous faire voir que nous ne sommes pas si fâcheux qu'on le croit, ni si difficiles à faire connaissance, faites-moi l'honneur de venir demain dîner chez moi. »

L'intrépidité de Legouz fut d'abord un peu déconcertée; mais il fut bientôt remis. Tout se passa à badiner là-dessus de part et d'autre, et effectivement il s'est mis sur le pied d'aller assez souvent dîner chez Montorio: au reste, vous sentez assez que toutes nos galanteries ne passent pas l'épiderme. Madame Montorio, quoique peu jolie, est réellement fort gentille, et paraît attachée à son mari.

Les dames ici ne mettent point de rouge, et ne se pomponnent guère; leur coiffure n'est pas d'un grand attirail: elles sont un peu sujettes aux cheveux gras, ce qui a fondé le reproche de peu de propreté dont on les taxe dans les autres villes. Ici, où l'on fabrique les meilleures pommades du monde, car celles de Rome sont beaucoup plus douces et plus suaves que celles de la *fonderia* de Florence, elles ont une horreur invincible pour les odeurs, prétendant que l'usage en est pernicieux pour les femmes en ce climat-ci, et les fait sans faute tomber en syncope.

Tenez donc pour certain qu'elles n'en usent nulle part, et qu'elles ont remis à la mode le goût d'Henri IV; si bien que le grand Pompée, célèbre distillateur en vogue, serait bientôt à l'hôpital, s'il n'avait d'autre pratique que la leur. Cette répugnance me paraît une

mignardise prise à contre-sens. Me trouvant il y a quelques jours chez le cardinal Passionei, des religieuses lui envoyèrent les plus beaux cédrats que j'aie vus dans ma vie; j'en mis deux dans mes poches, et m'en allai de là jouer chez madame Borghese.

Je m'avisai de les présenter à la zitelta Borghese, qui me dit : « Ah ! Monsieur, cachez-les, et em-« portez-les ; si maman les voit, elle se trouvera « mal. »

J'allai les porter dans une autre salle éloignée, et vins me rasseoir à ma place, où je continuai de jouer. Au bout d'une heure, quelqu'un parla de ces cédrats que m'avait donnés le cardinal, et madame Borghese, qui à la vérité était en couche, prit des vapeurs ; mais tant que j'avais été assis près de son lit avec les cédrats dans ma poche, elle s'était portée à miracle.

Les femmes du commun sont ici glorieuses, volontaires et fainéantes, ce qui vient de la facilité qu'elles ont à trouver des dots pour se marier, et par une suite du peu de soin que l'on se donne pour les élever au travail.

Après les peuples mahométans, je crois qu'il n'y a point de nation au monde plus charitable que la nation italienne.

Il n'y a presque point de jour où, dans les grands couvents de moines, on ne distribue la soupe à tous ceux qui viennent la demander à la porte. Aux fêtes

solennelles, il y a des fondations dans plusieurs églises, pour distribuer des dots aux pauvres filles, soit pour prendre le voile, soit pour se marier selon leur goût. La somme est fixée, de même que le nombre des filles qui viennent en procession la recevoir.

Ces charités si fréquentes et faites si mal à propos sont un des grands vices du gouvernement de ce pays, où elles entretiennent la fainéantise et la mendicité. Aussi, c'est une chose exécrable à voir que le nombre des mendiants dont on est assailli dans les rues de Naples et de Rome.

Quand une fille du commun a la protection du bâtard de l'apothicaire d'un cardinal, elle se fait assurer cinq à six dots, à cinq ou six églises, et ne veut plus apprendre ni à coudre ni à filer.

Un autre gredin l'épouse par l'appât de cet argent comptant.

La donzelle veut qu'on lui fasse faire, sur son argent, de beaux habits et bonne chère à sa noce; tant que la somme dure, on n'a garde de songer à travailler; quand elle est finie, on fait des croix de Malte. Il faut que le pauvre diable ait la peine de tout le ménage; car sa femme, dans l'oisiveté, ne sait rien faire, et ne mettrait point cuire un œuf pour son propre dîner; c'est le mari qui est chargé de tout, avec l'ennui de s'entendre répéter qu'il n'avait pas le sou, et qu'il a mangé tout l'argent qu'on lui avait apporté; la femme passe son temps à la fe-

nêtre à regarder les passants. Je suis quelquefois indigné, quand je vais demander quelque chose dans une boutique, de m'entendre répondre : « Monsieur, nous en avons; mais cela est placé si haut! Revenez une autre fois, s'il vous plaît. »

Les procès pour fait d'impuissance, si rares chez nous parmi les gens de condition que nous n'en avons pas vu d'exemple depuis l'affaire du duc de Gesvres, arrivée il y a environ trente ans, ne le sont pas autant ici. On dit que la mode en est venue des Génoises. On en rit, car la matière en donne envie d'elle-même ; mais on ne trouve pas choquant que les femmes soient mal satisfaites de n'être pas contentes.

Ont-elles tort dans le fond ? Je vous en fais juges, Mesdames, vous qui connaissez le beau rameau d'olivier qui fait la paix du ménage. Les nations ont, de part et d'autre, des façons de penser bien diverses : chez nous la chasteté est une vertu qui a le pas sur toutes les autres, s'il faut vous en croire; car Dieu sait combien vous faites les renchéries du peu que vous avez.

Sur quoi je vous dirai en passant que vous ne devriez pas tant vanter cette vertu, de peur que l'on ne croie que vous ne l'exaltez si fort que parce que vous trouvez qu'elle est la plus difficile à pratiquer.

Chez les Guèbres, la chasteté absolue est regardée comme une abomination devant Dieu, n'y ayant rien de plus conforme à ses premiers préceptes ni de plus

méritoire, que d'entretenir le monde qu'il a créé, en y produisant et faisant croître autant de créatures humaines, de plantes et d'animaux qu'il est possible. En général, le célibat chez tous les Orientaux est regardé comme un état malhonnête, et la stérilité comme un très grand malheur. Leur morale, à cet égard, me paraît plus saine que la nôtre. J'en ai un bon garant ; c'est celui qui a dit que l'arbre qui ne produit point de fruits sera coupé et jeté au feu. Grâce au ciel, ma chère amie, vous êtes à couvert de la cognée, sinon de volonté, du moins de fait. Mais je vous devais ce sermon moral en paiement des lamentations que je vous entends faire pour trois petits garçons marmousets que vous avez.

Revenons à nos *Babilans*, c'est ainsi qu'on appelle à Gênes les maris de non-valeur. Malgré toute ma science en étymologie, je n'ai pu découvrir l'origine de ce nom-ci. Nous voyons ici trois procès de cette nature, deux desquels ont été terminés à la satisfaction des plaignantes, comme c'est l'ordinaire ; l'autre fait grand bruit, et va se juger bientôt.

Le premier était celui de madame Grimaldi, ci-devant mariée à un Gozzadini de Bologne. Le cardinal Alexandre l'a parfaitement servie dans cette affaire et la sert bien encore, à ce que l'on en peut juger ; ce sont de ces cartes routées dont je vous parlais ci-dessus.

L'autre jour on apporta pendant le dîner, chez le cardinal de Tencin, la *Petite Gazette de Rome*,

où il y avait un assez bon conte qui fit faire la mine au bénin cardinal en même temps qu'il se mordait les lèvres pour s'empêcher de rire. Il faut savoir qu'Alexandre Albani est protecteur de Sardaigne. Voici ce que contenait l'article : « On donna, au théâtre d'Albertini, la première représentation de l'opéra de *Siroë*, mis en musique par Gaëtan Latilla, sur les paroles du Métastase. Son Éminence Monseigneur le cardinal Alexandre, qui avait passé l'après-dîner en affaires chez madame Grimaldi, avec le ministre du roi de Sardaigne, honora la représentation de sa présence ; mais, négligeant ce divertissement, il sortit du théâtre après le premier acte, pour retourner chez madame Grimaldi. »

La seconde dame démariée est une Lanfreducci, grande femme de vingt ans, faite au tour et belle comme un ange. Oh ! pour ce mari-là, il fallait que son mal fût incurable ! Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il ne s'est pas défendu, et qu'il a laissé croire tout ce qu'on a voulu.

Après la dissolution de son premier mariage, elle vient, il y a quinze jours, de se remarier au petit Sampieri ; ce qui nous a procuré une noce somptueuse, l'époux étant fort de notre connaissance.

La dame n'a pas voulu risquer d'être deux fois dupe. Sous prétexte que le futur époux avait été fort libertin, elle a voulu un rapport de chirurgiens ; on lui en a fait un récit comme du nain d'Auguste. Si j'avais été à la place du petit Sampieri, je me se-

rais piqué, et j'aurais demandé, à mon tour, un rapport de matrones.

Le troisième procès est d'une grande conséquence. Il s'agit de la Doria, duchesse de Tursi, fille unique du riche Doria le Génois. On dit que c'est son père qui la pousse à poursuivre cette affaire, et qui, au désespoir de ce qu'elle n'a point d'enfants, la voudrait marier à un autre Doria de ses parents ; mais le vieux bonhomme a beau faire, jamais postérité ne sortira de sa fille ; c'est moi qui en suis caution.

Il y a je ne sais combien d'années qu'elle est mariée ; elle a sa quarantaine ; avec cela un vrai remède contre l'amour. Elle est venue elle-même solliciter son procès ; imprudence signalée ! car son visage est une pièce justificative en faveur de son mari. On me la montra l'autre jour, dans une grande assemblée, chez le cardinal Aquaviva ; je ne pus m'empêcher de dire que ce procès pouvait se juger sur l'étiquette du sac ; cependant le pauvre époux a l'affaire fort à cœur, à cause des beaux yeux de la cassette. On m'a conté que, passant à Ancône pour venir ici, le nom de la ville lui avait porté bonheur, et procuré un accident fortuné. Il envoya, sans perdre de temps, réveiller au milieu de la nuit un notaire et un médecin pour dresser procès-verbal. Ces gens-ci, fâchés de voir troubler leur sommeil, s'écrièrent : « Eh ! mon Dieu ! est-ce que M. le duc se trouve mal ? — Au contraire, leur répondit-on. — Eh bien ! puisque cela est, reprirent-ils, nous irons demain

matin. » Le pauvre plaideur s'écria, à son tour, qu'il était ruiné. En effet, faute d'avoir saisi l'occasion par devant, elle s'est trouvée chauve d'ailleurs.

Si vous aimiez les nouvelles de palais, je vous manderais comment ce procès sera jugé. J'entends dire qu'il y a beaucoup de passion et de cabale dans cette affaire ; on croit que la duchesse gagnera, quoique la voix du public ne lui soit pas favorable ; on trouve que c'est s'y prendre un peu tard, après douze ou quinze ans de mariage.

La *conversation* du cardinal Aquaviva, où je trouvai cette dame, se tient deux fois la semaine ; elle est nombreuse et magnifique : on n'y joue que rarement. C'est une conversation proprement dite, car on ne fait qu'aller conversant çà et là, le long des appartements ; quelquefois il y a de la musique, et toujours abondance de chocolat et d'eau glacée ; pourtant ce que je préfère le plus, ce sont certains sorbets à la cannelle tout à fait délicieux, moins solides que les glaces, mais plus que les simples eaux : il faut que j'envoie mon valet de chambre chez le cardinal apprendre à les faire. Je m'imagine que c'est une composition de glaces légères, rafraîchies à l'extrême, dans la neige, sans sel.

Le cardinal Aquaviva d'Aragon tient l'état du plus grand seigneur de Rome : il est naturellement magnifique et à portée, par ses grands revenus, de suivre son goût à cet égard. Le seul archevêché de Montréal en Sicile lui vaut, à ce que l'on dit, cinq à six

cent mille livres. Il est chargé des affaires d'Espagne et de Naples; ce qui lui donne un crédit presque général à Rome; les affaires des Romains et celles des Napolitains étant fort mêlées, à cause du voisinage des deux États. Il y eut, il y a quelque temps, une émeute populaire autour de son palais; tous les fiefs des seigneurs romains qui tardèrent à y accourir furent saisis par les ordres du roi, sans en excepter ceux du connétable.

Ce cardinal est d'une grande et belle figure, quoique un peu matérielle; il paraît avoir l'esprit fait comme la taille. Il vit en grande intelligence avec le cardinal de Tencin; quelques gens même prétendent que celui-ci le gouverne, ce dont je doute un peu, le seigneur aragonais me paraissant d'un caractère fier et entier, quoique rond dans ses manières et fort poli dans le monde; il aime le plaisir, les femmes et la bonne chère; j'ai mangé chez lui des esturgeons dignes d'Apicius. Je m'étais souvent étonné du grand affolement que les Romains avaient autrefois pour ce poisson qui, selon moi, est à Paris inférieur à plusieurs autres, quoiqu'il y soit fort cher et fort recherché; mais l'esturgeon du Tibre, fort au-dessus de celui de l'Océan, a justifié dans mon esprit la gourmandise de ces honnêtes anciens.

Il est, en vérité, d'un goût exquis, contre l'ordinaire des poissons de la Méditerranée, qui ne valent pas, à beaucoup près, ceux de l'Océan. On n'a ici, par exemple, que des huitres fort médiocres, même

celles qui viennent du golfe Adriatique, quoique meilleures que les autres. Pline n'était pas un sot, lorsqu'il a dit que les huîtres du lac Lucrin n'avaient eu tant de vogue que parce que l'on ne connaissait pas alors les huîtres d'Angleterre ; mais où diable en avait-il mangé, lui qui parle ?

Le cardinal de Tencin s'est mis aussi, depuis quelques semaines, à tenir une *conversation*. Il y avait tant de monde les premières fois, qu'on faisait foule dans l'appartement, comme vous le voyez dans ces salles de bal où la cohue empêche de danser. Jugez combien on est amusé et à son aise de ces sortes d'assemblées ! Celle que nous fréquentons le plus volontiers est celle de notre ami Buondelmonti, avec qui nous étions entrés en connaissance, lorsqu'il était vice-légat d'Avignon.

On l'a fait depuis gouverneur de Rome ; cette place lui donne le premier rang parmi les prélats (*monsignori*), et le va mener bientôt au cardinalat. Tant pis pour la ville et pour sa police ; elle aurait bien besoin de garder longtemps dans cette place un homme d'esprit et de tête tel que celui-ci, très capable, si on les laissait faire, de rétablir le bon ordre dans une ville où il y en a si peu ; mais ici les moindres vauriens trouvent des protecteurs.

Le Buondelmonti en gémit souvent avec nous, et dit : Quel bien voulez-vous que fasse un homme dans une telle place, où il y a autant de maîtres qu'il y a de cardinaux !

Chacun, à l'envi l'un de l'autre, est jaloux de son rang, de son endroit, de son asile, et tout est asile ici : les églises, l'enceinte du quartier d'un ambassadeur, la maison d'un cardinal ; si bien que les pauvres diables de sbires (ce sont les archers de la police) sont obligés d'avoir une carte particulière des rues de Rome et des lieux où ils peuvent passer, en poursuivant un malfaiteur. Il y a quelque temps qu'ils s'avisèrent d'arrêter un homme devant le palais de France, l'ambassadeur y étant même à la fenêtre : Dieu sait comment la livrée leur tomba sur le corps et les étrilla de la belle manière. Il est vrai que cela était fort imprudent de la part des sbires en pareille circonstance, et que l'ambassadeur ne pouvait guère s'empêcher de le trouver mauvais. C'est un vice du gouvernement que l'on soit ainsi dans le cas de s'occuper de ses prérogatives particulières, au préjudice du bon ordre public. Si le pape voulait avec fermeté abolir une seule fois tous ces droits abusifs, j'ai lieu de croire, par ce que j'ai ouï dire aux ambassadeurs, qu'il n'y trouverait pas de grands obstacles de la part des couronnes ; mais tant que la plate bigoterie laissera subsister d'autres asiles, il ne se fera rien à cet égard.

Il arriva l'autre jour une aventure propre à vous donner un échantillon de la police de la ville ; peu s'en fallut que je n'en fusse la victime, car je passais en carrosse à cinquante pas de là. Un malfaiteur, réfugié sous le portail de l'église voisine de la

Chancellerie, se prenait à tout moment de querelle avec le portier de ce palais.

Un beau matin, pour terminer la dispute, le portier prit un fusil, et, du pas de sa porte, tira son homme comme un lièvre au gîte. Il ne le tua pas; mais il tua un pauvre abbé qui passait dans la rue. Aussitôt il se renicha dans sa loge, où il se tient coi selon l'apparence, et on ne l'a pas aperçu depuis.

Le gouverneur Buondelmonti trouve extrêmement mauvais que les portiers des cardinaux s'ingèrent à exercer si maladroitement la justice publique; mais quoi qu'il ait pu faire ou dire au cardinal Obbotini, on ne veut point livrer l'homme, et l'affaire en restera là, ou n'aura que des suites sans importance. J'ai vu le gouverneur furieux de cette aventure.

XVI. — ROME.

(*Suite.*)

A M. DE MALETESTE.

Les spectacles. — Métastase. — Comédies. — L'improvisation au théâtre. — Le Polichinelle italien. — Un *George Dandin* italien. — Les *conversazione* au théâtre. — Messieurs les châtrés. — Les ballets. — Les intermèdes. — Les décorations. — La musique dans les églises.

. . . .

..... Les Italiens ont le goût des spectacles plus qu'aucune autre nation ; et, comme ils n'ont pas moins celui de la musique, ils ne séparent guère l'un de l'autre ; de sorte que le plus souvent la tragédie, la comédie et la farce, tout chez eux est opéra. Je n'ai vu jouer de tragédies déclamées qu'à Gênes. Les simples comédies sont plus communes ; mais j'ai vu trois opéras sur pied à Naples, deux en comédie et un en tragédie.

Cette abondance de spectacles en musique vient sans doute de ce qu'ils ont quantité de bons musiciens compositeurs et très peu de bons poètes dramatiques.

Pour les tragédies en forme d'opéra, ils ont un excellent auteur actuellement vivant, l'abbé Métastase, dont les pièces pleines d'esprit, de situations, de coups de théâtre et d'intérêt, feraient sans doute un grand effet si on les jouait en simples tragédies déclamées, laissant à part tout le petit appareil d'ariettes et d'opéra, qu'il serait facile d'en retrancher.

En comédies, ils ont quelques pièces anciennes assez bonnes. J'en ai lu deux ou trois de l'Arioste assez plaisantes. Ils ont de la force comique, mais qui dépasse le but, et va souvent jusqu'à la grimace. Ils ont peu de ces pièces de mœurs et de caractères qui constituent le vrai genre de comédie. La plus célèbre de leurs comédies est la *Mandragore* de Machiavel, que j'ai ouï Algarotti mettre au-dessus des meilleures de Molière ; « parce que, disait-il, les mœurs et le ridicule n'y sont pas moins bien dépeints, et que, de plus, l'intrigue en est parfaitement bien conduite jusqu'à son dénoûment, article souvent négligé par Molière. » Vous pouvez voir ce qui en est dans la traduction adoucie qu'en a donnée Rousseau ; ou plutôt n'en jugez point par là ; car il est vrai que la *Mandragore* est une très bonne comédie, parfaitement convenable aux mœurs des gens et du siècle où elle a été composée, peignant à merveille les ruses de la galanterie italienne, l'hypocrisie monacale et la sotte superstition nationale; mais l'action en est si licencieuse et si éloignée de

nos mœurs, qu'elle ne serait pas supportable parmi nous.

Il ne sied pas non plus de l'entendre comparer aux bonnes pièces de Molière, qui sont excellentes par toute l'Europe, et des chefs-d'œuvres pour nous. En effet, quiconque, à jour et à jamais, voudra connaître à fond la nation française du siècle passé, n'aura qu'à lire Molière, pour la savoir sur le bout du doigt ; aussi, dans ma dispute avec Algarotti, lui soutins-je que nul homme n'était jamais allé aussi loin dans son art que Molière dans le sien, c'est-à-dire qu'il était encore plus grand comique qu'Homère n'était grand épique, que Corneille n'était grand tragique, que Raphaël n'était grand peintre, que César n'était grand capitaine. Là-dessus il m'arrêta en me disant que César entendait mieux le dénoûment que Molière ; qu'il avait eu l'esprit de se faire tuer au moment du comble de sa gloire, dans le temps qu'il allait peut-être la risquer contre les Parthes, et qu'il était mort la montre à la main. Là-dessus finit notre dispute.

Toutes les anciennes pièces italiennes imprimées ne se jouent point ; on joue comme aux Italiens à Paris de ces pièces non écrites dont ils ont par tradition un canevas que les auteurs remplissent et dialoguent à l'impromptu ; elles n'ont ni mœurs, ni caractères, ni vraisemblance ; tout consiste en intrigues, en événements singuliers, en lazzi, en bouffonneries, en actions plaisantes. On ne peut rien de

plus réjouissant, quand on n'est pas prévenu, ni de plus insipide, quand on les voit pour la seconde fois. Cette manière de jouer à l'impromptu, qui rend le style très faible, rend en même temps l'action très vive et très vraie.

La nation est vraiment comédienne : même parmi les gens du monde dans la conversation, il y a un feu qui ne se trouve pas chez nous qui passons pour être si vifs. Le geste et l'inflexion de la voix se marient toujours avec les propos au théâtre; les acteurs vont et viennent, dialoguent et agissent comme chez eux. Cette action est tout autrement naturelle, a un tout autre air de vérité, que de voir comme aux Français quatre ou cinq acteurs rangés à la file sur une ligne, comme un bas-relief, au devant du théâtre, débitant leur dialogue, chacun à leur tour.

Toutes les troupes de comédiens que j'ai vues en ce pays-ci sont au moins aussi bonnes que celles de Paris; ils ont des personnages que nous n'avons pas, tels qu'un Brighelo, premier Zanni, qui tient lieu d'Arlequin et qui en a le masque, mais avec un habillement différent; pour second Zanni, une espèce de Polichinelle en guenilles, fait tout autrement que le nôtre, et plus semblable à l'ancien Pierrot.. Vous ne lui voudriez pas de mal si vous le voyiez dans le milieu d'une synagogue, empruntant de l'argent des Juifs, qui, après lui avoir fait une usure damnable, exigent encore, pour lui compter

son capital, qu'il se fasse Juif, et mettent la main à l'œuvre pour le circoncire. C'est alors *che va incollera,* et qu'avec le grand bois dont il est armé, *da loro bastonate tante e tante.* En un mot, ils me font souvent rire et hausser les épaules, tout à la fois. Ce sont d'excellents comédiens et de misérables comédies. Il est étonnant, néanmoins, combien Molière a emprunté de ces anciens canevas italiens. Il a pris leurs inventions tout entières, comme il a pris *les deux Sosies* de Rotrou, pour son *Amphitryon.*

Je n'en admire que plus Molière d'avoir su faire de si bonnes pièces avec de mauvaises farces. J'ai vu, entre autres, jouer le *George Dandin* d'un bout à l'autre; mais il y avait une infinité de sottises, que notre comique n'a eu garde d'adopter. Il n'y a qu'un point qui m'a paru rendu d'une manière plus vraisemblable que chez lui, et qu'il me semble qu'il aurait dû laisser tel qu'il est. Il y a un puits dans la rue, près la porte du mari. Quand la femme revient la nuit de son rendez-vous, et qu'elle trouve son mari à la fenêtre, au lieu de faire semblant de se tuer d'un coup de couteau, elle menace de se jeter dans le puits, s'il la réduit au désespoir, en lui refusant de lui ouvrir avant l'arrivée de son père ; elle ramasse en effet un pavé qu'elle jette dans ce puits et se tapit aussitôt derrière la margelle, ce qui est fort naturel. Pantalon (c'est le mari) entend le bruit de la pierre dans l'eau, prend peur et descend ; mais

au lieu d'en rester là comme dans Molière, il va chercher un crochet et se lamente en tirant du puits des rubans, des coiffures, un panier, des jupes de femme et cent autres pauvretés. Je remarque que presque toujours ces gens-ci, à force de charger l'action soit dans le comique, soit dans le tragique, en manquent l'effet, faute de savoir s'arrêter au point du vraisemblable.

Le nombre et la grandeur des théâtres en Italie sont une bonne marque du goût de la nation pour ce genre d'amusement. Les villes ordinaires en ont de plus beaux que ceux de Paris. Dans les grandes villes, comme Milan, Naples, Rome, etc., ils sont tout à fait vastes et magnifiques, construits d'une architecture belle, noble et bien ornée.

Il y a des théâtres où l'on a ménagé une estrade (la *Ringhiera*), au bas et tout le long des premières loges, au-dessus du parterre. Cette invention me semble fort bonne. C'est là que se placent les hommes; et, en se levant dans les entr'actes, ils se trouvent à portée de faire la conversation avec les dames assises dans les loges. Le parterre est rempli de bancs comme une église ; on y est assis. Il n'en est pas pour cela moins tumultueux; c'est un carillon de cabale en faveur des acteurs, d'applaudissements tant que le favori d'une faction chante, quelquefois même avant qu'il ne commence, d'échos qui répondent dans les plus hautes loges, de vers jetés ou hurlés à la louange du chanteur: en un

mot, un rompement de tête si incommode, si indécent, que le premier rang de loges en devient inhabitable.

On l'abandonne aux filles suspectes, comme trop voisin du parterre, qui n'est guère peuplé que par la canaille, et au-dessus duquel ce premier rang n'est presque pas élevé.

Les gens de condition louent les secondes, troisièmes, et même, si la presse y est, les quatrièmes loges ; celles qui sont plus haut sont pour le peuple. L'usage pour la noblesse n'est pas ici, comme en France, de prendre un billet à la porte et de se placer où l'on veut. On ne donne à la porte que des billets de parterre à fort juste prix, et chacun doit avoir sa place louée dans une loge pour tout le temps des spectacles.

Dès que les théâtres ont été couverts ici, les assemblées ont cessé chez la princesse Borghese, à *casa* Bolognetti, etc. L'assemblée générale est à l'opéra, qui est fort long, et qui dure depuis huit à neuf heures jusqu'à minuit. Les dames tiennent, pour ainsi dire, la *conversazione* dans leurs loges, où les spectateurs de leur connaissance vont leur faire de petites visites. Je vous ai dit que chacun devait avoir sa loge louée.

Comme il y a quatre théâtres où l'on joue cet hiver, nous nous sommes mis en société, pour avoir quatre loges louées, au prix de vingt sequins chacun pour quatre.

J'arrive là comme chez moi. On braque sa lorgnette pour démêler qui sont les gens de sa connaissance, et l'on s'entre-visite si l'on veut. Le goût qu'ont ces gens-ci pour le spectacle et la musique paraît bien plus par leur assistance que par l'attention qu'ils y donnent. Passé les premières représentations, où le silence est assez modeste, même au parterre, il n'est pas du bon air d'écouter, sinon dans les endroits intéressants. Les loges principales sont proprement meublées et illuminées de girandoles.

Quelquefois on y joue, le plus souvent on cause, assis en cercle tout autour de la loge ; car c'est ainsi qu'on se place, et non comme en France, où les dames parent le spectacle en se plaçant à la file sur le devant de chaque loge ; d'où vous pouvez conclure que, malgré la magnificence des salles et des ornements de chaque loge, le coup d'œil du total est infiniment moins beau que chez nous.

Je me suis avisé de jouer aux échecs, une fois que je me trouvai presque seul, dans une loge du théâtre della Valle, avec Rochemont, à la charmante comédie de *la Liberté dangereuse*, qui n'est pas fort suivie et qui m'amuse beaucoup plus que leurs grandes tragédies. Les échecs sont inventés à merveille pour remplir le vide de ces longs récitatifs, et la musique pour interrompre la trop grande assiduité aux échecs.

Le duc de Saint-Aignan, lorsqu'il va au spectacle,

fait une galanterie fort bien imaginée, et, à ce qu'il m'a dit, moins coûteuse qu'elle ne paraît. Il envoie ses officiers servir des glaces et des rafraîchissements dans toutes les loges des dames.

L'opéra italien diffère beaucoup de l'opéra français, soit dans le choix des sujets, soit dans la construction des pièces, soit dans le nombre et l'espèce des acteurs, aussi bien que dans la manière de les rassembler. Ce n'est pas comme chez nous une académie fixe, composée des mêmes sujets que l'on renouvelle dans le besoin. Ici un entrepreneur, qui veut mettre sur pied un opéra pour un hiver, obtient la permission du gouverneur, loue un théâtre, rassemble de divers endroits des voix et des instruments, fait marché avec les ouvriers et le décorateur, et finit souvent par leur faire banqueroute, ainsi que nos directeurs de comédies de campagne. Pour plus de sûreté, les ouvriers se font déléguer en payement des loges qu'ils louent à leur profit.

A chaque théâtre on exécute deux opéras par hiver, quelquefois trois; si bien que nous comptons en avoir environ huit pendant notre séjour. Ce sont chaque année des opéras nouveaux et de nouveaux chanteurs. On ne veut revoir, ni une pièce, ni un ballet, ni une décoration, ni un acteur, que l'on a déjà vu une autre année, à moins que ce ne soit quelque excellent opéra de Vinci, ou quelque voix bien fameuse. Lorsque le célèbre Senesino parut à Naples, l'automne dernier, on s'écria : « Qu'est-ce que ceci !

voilà un acteur que nous avons déjà vu; il va chanter d'un goût antique. » Il a la voix un peu usée ; mais c'est à mon gré ce que j'ai ouï de mieux pour le goût du chant.

Voici comment ils peuvent fournir à tant de nouveautés, soit en pièces, soit en voix : un poème lyrique une fois composé est un bien commun appartenant à tout le monde ; les musiciens compositeurs ne sont pas rares; quiconque d'entre eux veut travailler s'empare d'un poème publié, déjà mis en musique par plusieurs autres, auquel il fait une nouvelle musique sur les mêmes paroles. On s'empare surtout des opéras du Métastate ; il n'y en a guère sur lesquels les plus fameux maîtres n'aient travaillé tour à tour. Cette méthode est utile et commode ; on devrait en user de même parmi nous, où les opéras manquent souvent par la faute du poète, n'étant possible de faire de bonne musique sur de mauvaises paroles.

Je vous ai dit qu'en Italie on ne savait ce que c'était que de graver ou d'imprimer aucune musique, soit vocale soit instrumentale. On aurait trop à faire ; les concertos, les symphonies à grand chœur, pleuvent de toutes parts. Quant aux voix, il n'en faut pas un grand nombre; l'opéra italien n'est pour l'ordinaire composé que d'environ une demi-douzaine de personnages, sans tout cet appareil de chœurs, de fêtes en chants et en danses, qui se trouvent dans les nôtres.

L'orchestre est ici plus nombreux et plus varié; mais les instruments ne sont ni rares ni chers, au lieu que les belles voix se payent à un prix exorbitant, outre qu'il les faut faire venir de loin à grand frais.

Ces messieurs les châtrés sont de petits-maîtres fort jolis, fort suffisants, qui ne donnent pas leurs effets pour rien. Il y a dans un opéra trois ou quatre voix de dessus, et un *contralto* ou haute-contre, mâles ou femelles, avec un *tenore,* ou taille pour les rôles de rois. Les voix de basse ne sont point en usage; elles sont rares et peu estimées. On ne s'en sert que dans les farces où le rôle comique est pour l'ordinaire une basse.

Ces trois premiers genres de voix ont une tierce ou une quarte d'élévation plus que chez nous. Les hautes-contre sont rares et prisées; elles vont à *si-mi*, et ne sont pas du même genre que les nôtres; aucune espèce de voix française ne pourrait bien rendre leur chant. Ce sont des voix de femmes en bas-dessus plus bas qu'aucun des nôtres; elles chantent non à l'octave supérieur des femmes, mais à l'unisson des hommes.

Quelquefois la voix des châtrés change à la mue, ou baisse en vieillissant, et devient *contralto*, de *soprano* qu'elle était. Il n'est pas rare qu'ils la perdent tout à fait à la mue; de sorte qu'il ne leur reste rien en retour du troc, marché tout à fait désavantageux.

On leur fait l'opération vers l'âge de sept ou huit

ans ; il faut que l'enfant la demande lui-même : la police y a mis cette condition pour rendre sa tolérance un peu moins intolérable.

Ils deviennent pour la plupart grands et gras comme des chapons, avec des hanches, une croupe, les bras, la gorge, le cou rond, et potelés comme des femmes.

Quand on les rencontre dans une assemblée, on est tout étonné, lorsqu'ils parlent, d'entendre sortir de ces colosses une petite voix d'enfant.

Il y en a de fort jolis; ils sont fats et avantageux avec les belles dames, dont ils sont, à ce que prétend la chronique médisante, fort courus pour leurs talents, qui ne finissent point; car ils en ont des talents.

L'on conte même qu'un de ces *demi-vir* présenta une requête au pape Innocnt XI, pour avoir permission de se marier, exposant que l'opération avait été mal faite ; sur quoi le pape mit en marge : *Che si castri meglio.*

Il faut être accoutumé à ces voix de castrats pour les goûter. Le timbre en est aussi clair et perçant que celui des enfants de chœur, et beaucoup plus fort ; il me paraît qu'ils chantent à l'octave au-dessus de la voix naturelle des femmes. Leurs voix ont presque toujours quelque chose de sec et d'aigre, bien éloigné de la douceur jeune et moelleuse des voix de femmes; mais elles sont brillantes, légères, pleines d'éclat, très fortes et très étendues.

Les voix des femmes italiennes sont aussi d'un pareil genre, légères et flexibles au dernier point; en un mot, du même caractère que leur musique. Pour de la rondeur, ne leur en demandez pas, elles ne savent ce que c'est; ne leur parlez pas de ces admirables sons de notre musique française, filés, soutenus, renflés et diminués par gradation, sur une même note ; elles ne seraient guère plus capables de vous comprendre que d'exécuter de tels sons.

Les Italiens distinguent néanmoins deux espèces de voix, qu'ils appellent *voce di testa*, qui sont tout à fait légères et propres aux petites tournures charmantes qu'ils savent donner à leurs agréments musicaux; les voix de poitrine, *voce di petto*, ont des sons plus francs, plus naturels et plus pleins. Pour le dire en un mot, les voix de ce pays-ci sont agréables, flexibles, séduisantes au possible; mais à les mettre toutes à l'alambic, on ne tirerait pas de toutes ensemble réunies une voix comparable ni approchant de celle de la Lemaure (1). Quoique zélé partisan de la musique italienne, je demeure d'accord avec vous que ce genre de voix si ronde, si pleine, si moelleuse, si sonore, est préférable à toute autre.

Les meilleures que j'aie entendues sont la Faustina, la Tesi, la Baratti; en castrats, Senesino, Laurenzino, Marianini, Appianino, excellent contralto, Egizietto, Monticelli, Salimbeni, Porporino, jeune écolier de

(1) Célèbre cantatrice de l'Opéra de Paris.

Porpora, joli comme la plus jolie fille ; en *tenore,* Rabbi, la plus belle haute-taille qui se puisse, allant aussi haut que Jellyot, et fort bon acteur. Les sexes sont fort mélangés dans l'opéra ; à Naples, la Barratti jouait un rôle d'homme; ici l'on ne souffre pas de femmes sur le théâtre; la bienséance ne le permet pas et n'y veut que de jolis petits garçons habillés en filles ; et, Dieu me pardonne, vu l'affolement qu'on a, par toute la terre, pour les filles du théâtre, je crains fort que la fornication ne s'y glisse parfois. Quelquefois ces beautés déguisées ne sont pas trop petites. Marianini, avec six pieds de haut, joue un rôle de femme sur le théâtre d'Argentina. C'est la plus grande princesse que je verrai de mes jours.

....

... Si l'on danse quelquefois sur le théâtre de l'Opéra, ce n'est pas que les ballets fassent partie de la pièce; ils ne sont ni amenés par des fêtes ni liés au sujet. Chaque opéra étant de trois actes, chacun de près d'une heure de durée, on en use la longueur par deux entr'actes en danses ou en intermèdes. Ces danses sont des espèces de pantomimes très ridiculement placées dans les intervalles d'une tragédie. Les danseurs, hommes et femmes, sont vifs, légers, s'élevant plus haut que la Camargo et autant que Baltère l'oiseau ; ils ont du jarret, de plus une certaine gentillesse plaisante, et ne manquent pas de précision ; mais ils n'ont ni bras, ni grâces, ni noblesse.

En un mot, la danse des Italiens est fort au-dessous de la nôtre; ils le reconnaissent eux-mêmes. Lorsqu'ils veulent danser au bal, n'ayez peur qu'ils prennent de leurs airs; ils font jouer des menuets français et allemands. La musique italienne n'est pas aussi dansante qu'elle est chantante; leurs symphonies si belles, si harmonieuses, ne sont pas du genre qu'il faut pour y adapter des pas. Ils ne savent même pas trop bien composer dans cette vue, n'ayant que peu de bons airs propres aux ballets de théâtre.

J'ai ouï dire mille fois que la musique instrumentale d'Italie valait mieux que la nôtre, mais que nous l'emportions pour la vocale. Il me semble que c'est tout le contraire, et que ces gens-ci en jugent ainsi que moi. Premièrement pour la musique vocale, point de comparaison, car je n'en souffrirai jamais. Pour l'instrumentale, ils ont des concertos, soit à grands chœurs, soit mêlés de chœurs et de récits à violon seul, fort au-dessus de tout ce que nous pourrions faire dans ce genre : ils couchent mieux leurs parties; l'harmonie leur est plus familière.

Ils observent de ne faire travailler qu'une partie à la fois, et de tenir les autres couchées fort simplement, pour que le chant du sujet sorte et se distingue d'une manière nette, pour que les accords soient justes et précis, les uns contre les autres, sans se brouiller, comme il arrive lorsque le dessus et la basse travaillent trop à la fois; ils entendent tout

ceci mieux que nous. D'un autre côté, nos opéras sont pleins d'une infinité d'airs à danser, de mouvements et d'espèces variées, d'un chant naturel, agréable, facile à retenir, et qui, au sortir du théâtre, courent de bouche en bouche. C'est là notre vraie symphonie française, moins grande, moins harmonieuse que la leur, mais d'un chant plus vif et plus gai.

Si vous êtes choqué de voir remplir les entr'act d'une grave tragédie par des ballets pantomimes, vous le serez bien davantage de la voir coupée par des intermèdes. On appelle *intermezzi* de petites farces en deux actes, dans le bas comique, à peu près du ton de celles que l'on joue sur des tréteaux à la place Royale.

Jugez si de telles pièces riment à rien dans les entr'actes d'une tragédie ; mais, de grâce, pardonnez-leur, c'est un délice, pourvu que la musique en soit parfaitement bien exécutée ; le médiocre en ce genre n'est plus que bas et trivial. Ces petites farces n'ont que deux ou trois personnages bouffons ; la musique en est simple, gaie, naturelle, d'une expression comique, vive et risible au dernier point. Je voudrais pour quelque chose de bon vous pouvoir faire entendre un mari contrefaisant sa femme, qui perd tout son argent au pharaon ; les regrets d'un pauvre diable qu'on va pendre, ou quelque duo d'une querelle bizarre ou d'un raccommodement entre un galant et sa maîtresse ; il n'y a rien au monde de plus plaisant. Ajoutez à cela un air de vérité dont

ceci est traité de la part du musicien et rendu de celle de l'acteur, et la précision singulière de l'exécution. Ces bouffons pleurent, rient à gorge déployée, se démènent, font toutes sortes de pantomimes, sans jamais s'écarter de la mesure d'un demi-quart de seconde. J'avoue que ces sortes de pièces, quand elles sont telles que le *Maître de musique* de Scarlatti, la *Serva padrona*, *Livieta e Teacollo* de mon charmant Pergolese, me font plus de plaisir que toutes les autres.

Les précieuses de ce pays-ci, qui n'estiment que leurs pièces sérieuses, me raillent de mon affolement pour ces farces. Mais je persiste dans mon opinion, que moins le genre est grave, mieux la musique italienne y réussit.

.... La magnificence de la décoration dans les opéras italiens est telle, surtout comparée à la mesquinerie ordinaire de la nôtre, que je ne puis vous en donner qu'une faible idée ; il faut l'avoir vue.

L'art de la peinture est aujourd'hui perdu en Italie ; il n'y reste d'habiles gens que dans la partie de perspective et de décoration.

L'immense grandeur des théâtres leur donne lieu d'étaler leur savoir-faire dans un espace convenable que nous n'avons pas dans nos chétives salles de Paris ; vous ne sauriez croire avec combien de vérité, dans le tout et dans le détail, ils rendent le lieu représenté ; c'est en effet une galerie, une forêt, un champ, une grange, un cabinet, une prison voûtée, etc.

Au lieu de placer uniformément, comme nous, les pièces de la décoration sur les deux files de coulisses, ils les répandent tout au travers du théâtre; si ce sont des colonnades ou des galeries, ils les disposent obliquement sur plusieurs lignes diagonales, ce qui augmente l'effet de perspective; si le lieu doit avoir peu d'espace, ils y restreignent le théâtre et le ferment si bien de toutes parts, qu'on dirait être dans une caverne, dans une tente ou sous une voûte. Il y a deux ou trois changements par acte; ils s'exécutent sans beaucoup d'adresse, avec moins d'ensemble et de promptitude que chez nous; mais aussi, quand ils sont faits, la vérité en est telle que toute mon attention se porte à reconnaître, lorsque l'on doit changer la scène, où se trouve la jonction de ces pièces que je viens de voir poser l'une après l'autre.

Au lieu des chœurs de voix et de danseurs qui peuplent et parent notre spectacle, ils remplissent le leur d'un grand appareil de marches, de sacrifices, de cérémonies de toute espèce, qu'ils rendent avec un détail vrai, curieux et amusant.

Les spectacles muets, que Servandoni commence à donner aux Tuileries, sont à peu près du même genre. Pour des machines proprement dites, je ne leur en ai pas vu; leurs poèmes n'ayant ni merveilleux, ni divinités, ni magie, n'en sont pas susceptibles.

Les marches sont nombreuses, quelquefois de cent

et de cent cinquante personnes. Au premier coup d'œil, le spectacle de ces chars de triomphe, de cette foule, de tout cet attirail, a de la pompe et de la magnificence; mais il ne rompt pas cette éternelle uniformité de scènes terminées par un air, aussi bien que le pourrait faire une variété de chœurs et de danses intercalés.

De plus, ces gens de la suite des principaux acteurs ne sont ni mis ni vêtus comme nos groupes de choristes, comme nos troupes galantes de danseuses. Ce sont des gueux mal chaussés, revêtus d'une longue soubreveste peinte en oripeau et d'un bonnet tel quel.

Le peuple aime surtout les combats, les mêlées; il faut, pour plaire au parterre, qu'il y ait dans chaque opéra une semblable pompe : *Quando succede qualche zuffa spaventosa qui si fa gran fracasso*, et le parterre est content. Ces combats sont assez bien exécutés; ils m'amusent aussi. J'ai vu des capitaines arriver à la tête de leur troupe, montés sur de très beaux chevaux effectifs, mais ces chevaux paraissaient n'avoir qu'un goût médiocre pour la musique, et ne se pas plaire à trotter sur les planches d'un théâtre.

Pour résumer en un mot la longueur inouïe de cette dissertation où m'a jeté votre lettre, bien au delà de mon attente et de la vôtre, la musique italienne est certainement au-dessus de la nôtre; mais notre opéra vaut le leur, tout mis en balance, si ce

n'est qu'il leur serait plus aisé de donner à leur opéra la forme du nôtre, qu'à nous de donner au chant français la tournure brillante et les agréments flatteurs du chant italien.

J'ajouterai deux mots sur la musique d'église : nous en entendons souvent, car toutes les fois qu'il y a *Fonction* dans une église, il y a musique, et il y a tant d'églises ici qui ont chacune tant de fêtes ! On y exécute non seulement des motets, mais aussi des concertos, et quelquefois à deux chœurs, qui se correspondent dans deux tribunes, d'une aile de l'église à l'autre.

Il y eut une musique superbe de cette espèce aux Jésuites le premier jour de l'an, inférieure encore cependant à celle de Sainte-Cécile, où un Espagnol donna un motet de sa composition, le plus beau que j'aie ouï en Italie. Les chœurs de leurs motets sont admirables ; mais les récits manquent de la noblesse et de la gravité convenables aux sujets. J'y louerai la science et l'harmonie. Nos motets de Lalande sont plus beaux et mieux faits que tous ceux-ci. La musique latine n'a pas la même vogue que la musique en langue vulgaire: on n'en exécute guère hors de l'église. J'aurais peine à vous dire quels sont les plus célèbres compositeurs en ce genre. Pour le vieux Carissimi (1) dont vous me faites mention, pour

(1) Compositeur célèbre né à Venise en 1600; réformateur de la musique moderne en Italie.

Dieu, gardez-vous d'en parler ici, sous peine d'être regardé comme un chapeau pointu. Il y a longtemps que ceux qui lui ont succédé sont passés de mode. On vantait beaucoup à Venise les psaumes en langue vulgaire d'un nommé Benedetto Marcello (1) ; ils sont à trois et à quatre voix, à basse continue, sans symphonie. Ce que j'en ai ouï m'a paru savant, mais triste et dénué de chant.

Voilà, mon cher Maleteste, tout le compte que je puis vous rendre de la musique italienne. Mille embrassements à tous nos amis ; faites part de ma lettre au petit Potot (2), qui est un *dilettante*, quasi même un *virtuose*.

(1) Marcello s'est acquis une juste célébrité comme écrivain et comme musicien, dans le dix-huitième siècle; son plus beau titre à la postérité est la musique des Psaumes de David. Il est né à Venise en 1686, il est mort à Brescia en 1737.

(2) M. de Montot.

XVII. — ROME.

(*Suite.*)

A M. L'ABBÉ CORTOIS DE QUINCEY.

Mort de Clément XII. — Liste et portraits des aspirants à la papauté. — Les obsèques papales. — Préparatifs pour le conclave. — Comment on élit un nouveau pape. — La procession du Saint-Esprit.

Si vous avez une bénédiction à demander au Saint-père *in articulo mortis* (je parle de la sienne et non de la vôtre, mon cher abbé), vous n'avez pas un moment à perdre. Depuis l'accident qu'il eut au mois d'octobre, il n'a pas été en état de sortir un moment de son lit. A présent il tire tout à fait à sa fin, c'est une affaire de quelques jours de plus ou de moins ; on croyait qu'il ne passerait pas l'autre semaine.

Le cardinal-vicaire avait fait cesser les spectacles, et exposer le saint sacrement dans toutes les églises, si bien que les pauvres étrangers, ne sachant plus où donner de la tête pour la soirée, par défaut d'opéra, se trouvaient tout à fait désorientés.

Au bout de quelques jours, les choses n'avançant ni ne reculant, les ouvriers qui ont travaillé pour les entrepreneurs de théâtres se sont mis à crier ; car la plupart ne reçoivent en payement de leur travail que la rétribution journalière de certaines loges de hauts étages dont l'entrepreneur leur abandonne le produit.

Le gouverneur de Rome a voulu faire rouvrir les théâtres. Il est allé faire ses représentations au cardinal-vicaire, qui a répondu que cela ne se pouvait tant que le saint sacrement serait exposé. A quoi le gouverneur a répliqué qu'il était plus à propos de le renfermer que de laisser mourir de faim les ouvriers. Il fallut longtemps batailler avec ce bon cardinal Guadagni pour lui faire entendre raison :

Et ce n'est pas sans peine
Que le diable a repris le dessus.

Les spectacles ont recommencé ; mais voilà qu'on parle déjà de les interrompre de nouveau. Tout ce tracas m'impatiente au dernier point ; en vérité, le Saint-Père devrait bien prendre son parti d'une manière ou d'une autre.

Croit-il que j'aie le temps d'attendre, et que je veuille demeurer ici trois fois dix ans ? J'envoie tous les matins savoir des nouvelles à Monte-Cavallo, et je m'y prends d'avance à tenir cette lettre toute prête pour vous donner incontinent avis de la conclusion.

En attendant, pour vous aider à dresser votre plan sur le prochain conclave, je vais joindre ici une feuille de quelques petites notes que j'ai faites sur ce que j'ai vu et endendu dire çà et là du caractère de plusieurs cardinaux. Le bruit public se tait encore sur le successeur ; cependant le grand âge du pape et sa longue maladie ont donné le temps nécessaire pour faire des brigues. Les deux factions dominantes seront celles du carmerlingue et du cardinal neveu. Il y a apparence que les factions de France et d'Espagne, très puissantes par elles-mêmes, se joignant à celle de ce dernier, qui a un si grand nombre de créatures de son oncle, lui doivent assurer la victoire ; mais il a affaire à un maître homme.

Guadagni, carme, grand-vicaire, bigot, papelard, sans esprit, sans goût, pauvre moine ; c'est le cardinal blanc. Les moines portent l'habit de cardinal dans la forme ordinaire, mais de la couleur de leur ordre, au lieu de le porter rouge.

Aquaviva d'Aragon, archevêque de Montréal, protecteur d'Espagne et de Naples, le plus grand seigneur de Rome et le plus magnifique ; figure noble et un peu épaisse, l'esprit comme la figure, puissant par sa faction, considéré, accrédité, passe pour homme de bien et grand débrideur de filles.

Accoramboni, *cardinalone*, beaucoup d'importance et peu de fond.

Corio, Milanais gouverneur de Rome, ce qui l'a fait cardinal : honnête homme.

Ottoboni, doyen, neveu d'Alexandre VIII, Vénitien, protecteur de France, fait cardinal à dix-sept ou dix-huit ans; sans mœurs, sans crédit, débauché, ruiné, amateur des arts, grand musicien.

Corsini, clerc tonsuré, Florentin, neveu du pape actuel, peu d'esprit, moins de tête, nulle capacité, courtisé pour sa place et par le grand nombre de créatures qu'a son oncle dans le collège. On verra au conclave ce qu'il sait faire. Le gouvernement est entre ses faibles mains : il a mis les finances surtout en pitoyable état. Le peuple crie hautement de la rareté et du mauvais titre de l'argent, se plaint du transport de l'espèce à Florence, ne veut plus de pape qui ne soit Romain ou de l'État ecclésiastique. La famille Corsini a du mérite; elle s'est logée mal à propos dans un palais du Transtevere, rue de la Longara, quartier fort éloigné. Aujourd'hui on va lui faire la cour; dans trois mois personne n'y mettra le pied. La princesse Albani disait que les gens de la famille papale mouraient deux fois : la première de la mort de leur oncle, la seconde de leur mort naturelle.

Fleury, Français ministre d'État, considéré au dernier point, surtout depuis la dernière guerre et la paix de Vienne; regardé comme l'oracle de l'Europe; *major è longinquo reverentia.*

Alberoni, Plaisantin, plein d'esprit et de feu ; inquiet, remuant, méprisé, sans mœurs, sans décence, sans considération, sans jugement. Selon lui, un car-

dinal est un Jean F... habillé de rouge. On l'a nommé légat à Ravenne, où il a formé le beau projet de conquérir la république de Saint-Martin.

Ruffo, Napolitain, homme de mérite et de crédit, l'un des Zelanti. Il est convaincu qu'on ne peut faire un meilleur choix que celui de sa personne au prochain conclave; peut-être a-t-il raison.

De Bossu, Flamand, archevêque de Malines, homme de vertu et fort estimé, mais étranger, c'est-à-dire inutile et sans crédit.

Fini, fort peu de chose, jadis dans les bas emplois domestiques.

Polignac, François, archevêque d'Auch, homme de lettres et d'esprit; plus de brillant que de fond, médiocre négociateur; poli, doux, sociable et fort aimé à Rôme.

Petra, grand pénitencier, vieux radoteur. Il croit qu'il sera pape, et le croit tout seul.

Rezzonico, Vénitien, fils d'un banquier, ne manque pas de mérite.

Aldrovandi, Bolonais, de bonne maison, estimé, tête bien faite ; sujet papable.

Del Giudici, protecteur de l'Empire, considéré.

Quirini, évêque de Brescia, bibliothécaire du Vatican, pieux et savant, mais d'une science lourde.

Colonna, pauvre sot. Naguère les Colonna étaient Allemands, aujourd'hui ils sont Espagnols : ils seront toujours ce que sera le possesseur du royaume de Naples, dont le chef de leur maison est connétable.

Le cardinal Infant, archevêque de Tolède, fils du roi d'Espagne. Celui-ci ne viendra certainement pas.

Les deux Altieri, de haute naissance, neveux de Clément X. Le premier est attentif, exact ; le second tout uni : tous de bonnes gens. Le premier est estimé, l'autre jouit de peu de considération.

Sacripanti, ci-devant trésorier général, fripon de la première classe. Comme il n'a pas volé pour lui tout seul, on l'a fait cardinal ; ce qui le dispense de rendre compte.

Macchi, nonce en France, évêque d'Ancône, homme de rien, mais fort estimé. On le regarde comme papable.

Zondadari, demeure à Sienne sa patrie, dont il est archevêque ; frère du feu grand maître de Malte ; haï des Français, qui l'ont traversé.

Lambertini, Bolonais, archevêque de Bologne, bonhomme, uni, facile, aimable et sans morgue, chose rare en ceux de son espèce ; goguenard et licencieux dans ses discours ; exemplaire et vertueux dans ses actions ; plus d'agrément dans l'esprit que d'étendue dans le génie ; savant surtout dans le droit canon ; passe pour pencher vers le jansénisme ; estimé et aimé dans son corps, quoique sans morgue, ce qui est très singulier.

Riviera, respectable, d'une grande probité ; jadis un peu galant, aujourd'hui d'une grande régularité : l'un de leurs meilleurs sujets.

Albani (Annibal), neveu de Clément XI, camer-

lingue, extrêmement considéré par sa capacité, haï et redouté à l'excès ; sans foi, sans principes, ennemi implacable, même quand il paraît s'être réconcilié ; grand génie dans les affaires, inépuisable en ressources dans les intrigues, la première tête du collège et le plus méchant homme de Rome. Sa faction n'est pas nombreuse, les créatures de son oncle diminuant tous les jours; mais il se mettra à la tête des Zelanti, et battra le Corsini avec tout son monde. Une armée de cerfs, commandée par un lion, vaut mieux qu'une armé de lions commandée par un cerf. Il gouverne tout dans le conclave par la supériorité de son génie, l'autorité de sa charge et ses manières impérieuses et terribles. Il sait bien qu'il ne sera jamais pape, mais il en veut un de sa main, et, s'il ne le fait tout seul, du moins empêchera-t-il qu'on ne le fasse sans lui. Il est ennemi des Français.

ALBANI (Alexandre), frère du précédent et son ennemi. Quelques gens prétendent néanmoins que cette haine n'est qu'un jeu pour mieux couvrir leurs menées. Ils se sont un peu rapprochés depuis peu : celui-ci est chef des Piémontais, homme d'esprit, galant et le plus répandu de tous dans les sociétés de la ville. Il aime le jeu, les femmes, les spectacles, la littérature et les beaux-arts, dans lesquels il est grand connaisseur.

FIRRAO, Napolitain, secrétaire d'État, mince politique, médiocre à tous égards.

VALENTI, Mantouan, allié de la maison de Gon-

zague, n'est point à Rome. On en dit du bien, et que c'est une tête des plus capables du sacré collège.

De Bovillon, comme on l'appelle ici ; c'est le cardinal d'Auvergne : ce mot dit tout. Les Romains ne le connaissent point ; ils sont portés à le considérer par son nom et la mémoire de son oncle ; ils verront.

Pico della Mirandola, vieux bonhomme fort cassé, estimé du pape ; a fait les études des moines ; scotiste ; dévoué aux jésuites ; de la faction allemande.

Coscia, ministre sous Benoît XIII, digne de la potence, condamné à une prison perpétuelle au château Saint-Ange, où il se trouve à merveille, dit-on, parce qu'il ne lui en coûte rien et qu'il amasse de l'argent. Le pape a modéré sa peine ; il sera mis en liberté au prochain conclave, où il ne sera peut-être pas sans crédit, étant homme d'intrigues.

D'Acunha, Portugais, grand inquisiteur, ignorant, fait grande dépense à Rome.

Spinola, Génois, légat à Bologne, belle figure, manières d'un homme de qualité, a de la considération.

Rohan, magnifique ici comme en France, l'air noble, les manières d'un grand seigneur, cependant peu estimé et peu accrédité. On croit que tout ce qu'il a fait, au sujet des affaires de notre clergé, n'a été que par air ou par ambition. D'ailleurs, ne sachant point se plier aux manières italiennes, hasar-

dant le propos légèrement et divulguant sa politique dans les ruelles. Lui et l'abbé de Vauréal cassèrent le cou au feu cardinal Olivieri, à qui tout le monde songeait pour la papauté, pour avoir dit trop haut qu'ils étaient venus le mettre sur le trône. Les Italiens furent piqués de ce propos si décisif; et Olivieri lui-même, donnant plus à la ruse italienne qu'à la légèreté française, a cru pendant quelque temps que le cardinal de Rohan n'en avait usé de la sorte que pour le perdre.

Bichi, Siennois. C'est lui qui a suscité à la cour de Rome tant d'affaires en Portugal et qui se fit faire cardinal malgré le pape; fourbe et pauvre espèce d'ailleurs; peu de crédit et point d'estime; grand amateur de musique : c'est ce qu'il a de mieux.

Porzia, bénédictin, Vénitien du Frioul, de haute naissance, d'un très grand mérite et d'une égale considération ; l'esprit noble et élevé, ferme, sévère, grand justicier, impitoyable pour la canaille, sujet très papable et capable de rétablir le bon ordre dans Rome. Il serait naturel qu'on jetât les yeux sur lui ; probablement le fera-t-on ; mais il est fort haï du menu peuple, qui l'appelle : *Il nemico del povero.*

Tencin, Français, archevêque d'Embrun ; dur, haineux et vindicatif par tempérament, grave et politique par état, aimerait par goût le commerce du monde et des femmes ; souple et ambitieux à la cour de France, fier et hautain à celle de Rome, représentant bien et tenant un plus grand état que nul

autre : très redouté, très considéré, très accrédité. On a ici une opinion de sa capacité au moins égale à tout ce qu'il en peut avoir. Joignez à cela que le nom du roi de France est tout-puissant en Italie depuis la dernière guerre : par cette raison et par le pouvoir qu'a le génie français sur la faction d'Espagne, très puissante en nombre, on est persuadé que ce sera le cardinal de Tencin qui fera le pape, et cela doit être. Son métier, au prochain conclave, est de faire tête au camerlingue, de mener le Corsini et de se conserver étroitement uni avec Aquaviva.

Belluga, Espagnol. Avant que d'être ecclésiastique, il a été officier général dans les armées d'Espagne et commandant dans le royaume de Valence; c'est un bon vieux militaire, il a conservé ses moustaches guerrières...

Enfin, le fidèle Pernet, entrant ce matin dans ma chambre, vient de m'annoncer que tout était consommé pour le vicaire de Jésus-Christ : il est mort entre sept et huit heures. Je vais m'habiller sur-le-champ et aller à Monte-Cavallo. J'entends déjà sonner la cloche du Capitole et battre le tambour dans notre quartier.

Je viens de voir au palais pontifical une triste image des grandeurs humaines : tous les appartements étaient ouverts et désertés; je les ai traversés, sans y trouver un chat, jusqu'à la chambre du pape, dont j'ai trouvé le corps couché à l'ordinaire dans son lit et gardé par quatre jésuites de la Péniten-

cerie, qui récitaient des prières ou en faisaient semblant.

Le cardinal camerlingue était venu sur les neuf heures faire sa fonction : il a frappé à diverses reprises d'un petit marteau sur le front du défunt, l'appelant par son nom, *Lorenzo Corsini*, et, voyant qu'il ne répondait pas, il a dit : *Voilà ce qui fait que votre fille est muette ;* et lui ayant ôté du doigt l'anneau du pêcheur, il l'a brisé selon l'usage.

Il y a apparence que tout le monde l'a suivi lorsqu'il est sorti. Aussitôt après, comme le corps du pape doit rester longtemps exposé en public, on est venu lui raser le visage et mettre un peu de rouge aux joues, pour adoucir cette grande pâleur de la mort.

Je vous assure qu'en cet état, il a meilleure mine que je ne lui ai jamais vu durant sa maladie. Il a naturellement les traits assez réguliers ; c'était un fort beau vieillard : son corps doit être embaumé ce soir.

Incontinent on va s'occuper de beaucoup de choses qui mettront la ville en mouvement : les obsèques, le catafalque, les préparatifs du conclave. Le camerlingue commande souverainement durant la vacance. Il a le droit, pendant quelques jours, de faire frapper la monnaie en son nom et à son profit. Il vient d'envoyer dire au directeur de la Monnaie que si, dans l'espace des trois jours suivants, il n'en avait pas fabriqué pour une certaine somme fort considérable, il

le ferait pendre. Le directeur n'aura garde d'y manquer; ce terrible camerlingue est homme de parole.

On m'avait annoncé que, régulièrement, le jour de la mort du pape, la populace du Transtevere venait faire une sédition dans la place d'Espagne. Je m'attendais à voir, sous mes fenêtres, le spectacle d'une émeute populaire, inutilement m'y suis-je mis, il n'est rien arrivé.....

Si la cérémonie de l'exaltation du nouveau pape ne vaut pas mieux que les obsèques du défunt, ce n'est pas la peine d'attendre la fin du conclave, qui m'a la mine de durer plus que de raison. Les manœuvres du conclave seraient, à la vérité, un objet plus digne de curiosité, s'il n'était réservé seulement à ceux qui sont dans l'intérieur d'en voir au juste la pratique ; ils achètent si cher cette connaissance par leur prison, que je n'ai garde de leur envier le spectacle à pareil prix.

Je suis allé chez le duc de Saint-Aignan voir passer ces obsèques, qui ne sont que la translation du corps à Saint-Pierre. Il était porté sur une litière découverte de velours cramoisi brodé dor, entouré de la garde suisse en hallebardes, précédé des chevau-légers, et de quelques autres troupes, des trompettes et de plusieurs pièces de canon posées à l'envers sur leurs affûts roulants ; le tout accompagné de plusieurs estafiers et d'une considérable illumination : c'était à huit heures du soir.

J'ai cru d'abord que c'était quelque général d'armée, tué dans une bataille, que l'on rapportait dans son camp.

Au diable si j'y ai vu apparence de clergé, que quelques prêtres de la Pénitencerie en longs manteaux noirs !

Le catafalque élevé à Saint-Pierre est magnifique et d'un grand goût, orné d'architecture, de statues feintes et de médaillons, d'inscriptions et de tableaux, représentant les principales actions du pontificat et les monuments élevés par le pape. On n'y a pas oublié le port d'Ancône et la construction d'un beau au milieu de la mer. Il est étonnant qu'on ait pu, avec tant de promptitude, élever un catafalque qu'on lazaret pourrait appeler un édifice.

Aussi c'est un plaisir que de travailler aux décorations de cette espèce à Saint-Pierre ; on a du large et de l'exhaussement tant que l'on en veut.

Le corps doit rester exposé jusqu'au neuvième jour, auquel le sacré collège et les chanoines de Saint-Pierre feront un enterrement préliminaire, c'est-à-dire que l'on expose le corps dans un trou carré de muraille, où il reste jusqu'au jour de l'anniversaire de sa mort. Alors la famille du défunt lui fera faire, à ses propres frais, une superbe pompe funèbre, pour le transporter dans le mausolée, et dans la superbe chapelle qu'il a fait construire pour sa sépulture a Saint-Jean de Latran. On le mettra *in pace* dans cet admirable tombeau de porphyre

d'Agrippa, qui était ci-devant sous le portique du Panthéon.

Le sacré consistoire s'assemble tous les jours depuis la mort du pape. Les cardinaux se regardent tous comme autant de princes régnants, possédant la souveraineté par indivis. Depuis que le siège est vacant, nous ne nous mettons plus à côté du cardinal de Tencin, dans son carrosse; il est seul dans le fond, comme représentant une portion de monarque. Tous ceux qui l'accompagnent sont sur le devant ou aux portières.

C'est un plaisir de voir toute la ville en course et en mouvement pour la construction du conclave.

Vous savez qu'on le bâtit dans l'intérieur du Vatican; pour vous le dire, en un mot, on bâtit une ville dans une maison et de petites maisons dans de grandes chambres, d'où vous devez conclure que c'est la ville de l'univers la moins logeable et la plus étouffée.

D'abord les maçons se sont mis à murer en briques toutes les portes extérieures du palais, les portiques des loges ou galeries hautes, et toutes les fenêtres, où l'on n'a laissé de libre que deux ou trois carreaux de vitre au-dessus de chacune, pour faire entrer dans l'intérieur un peu de crépuscule.

Les appartements étant très vastes et fort élevés, on peut y pratiquer au dedans des cabanes en planches avec des entre-sols au-dessus, en laissant tout

le long des chambres un corridor libre pour le passage. On ne se sert pas des pièces où sont les plus belles peintures, de peur de les gâter. Le grand péristyle d'en haut, au-dessus du portail de Saint-Pierre, forme une spacieuse galerie où il y a de quoi bâtir des cellules des deux côtés, en laissant un corridor au milieu.

Ce péristyle seul contient dix-sept logements, et les plus commodes ; toute la construction de ceci doit être faite dans l'espace de douze jours. Il n'y a, pour faire entrer les ouvriers, les échafauds, les bois, les meubles, les ustensiles et tout, qu'une petite porte étroite et haute ou fenêtre à balcon, à laquelle on monte de la rue par un petit escalier fait exprès.

Jugez quel tumulte et quel embarras pour construire de la sorte, à la fois, soixante-dix maisons dans un appartement ! L'artisan de Rome, tout habitué qu'il est à la paresse dans le cours ordinaire de sa vie, en sort avec une activité sans égale, dès que l'occasion se trouve aussi nécessaire que pressée. Je voudrais que vous vissiez dans ce palais les ouvriers, les valets des cardinaux et le nombre infini de badauds regardant aller, venir, s'agiter, travailler à toutes sortes d'ouvrages à la fois, donner des coups et en recevoir, entrer et sortir de la même porte par une fluctuation continuelle; c'est une vraie fourmilière, une ruche d'abeilles. Les ouvriers, sans s'égosiller à dire gare, ni s'arrêter un moment pour la foule, laissent le soin aux longs soliveaux qu'ils

portent de se faire faire place en avant, le long de ces étroits corridors.

Chaque logement est à peu près composé d'une cellule où est le lit du cardinal, d'une autre petite pièce à côté, d'un bout de cabinet, avec un escalier montant à l'entre-sol, où l'on ménage deux petites pièces pour des domestiques : quand l'espace se trouve favorable, on a un peu plus.

Ceux qui sont dans la grande loge au-dessus du portail, c'est-à-dire dans le péristyle dont je vous parlais, ont l'avantage d'avoir vis-à-vis d'eux, de l'autre côté du corridor, tout un rang de cabanes le long des fenêtres, dont ils font des cabinets d'étude ou d'assemblée.

Quand il se trouve, dans le fond, des appartements de petites pièces sans issue, ou trop peu spacieuses soit pour y bâtir, soit pour y pratiquer des corridors déserts, on les laisse en entier telles qu'elles sont, en y mettant seulement la cellule de planches où doit coucher le cardinal ; car la règle invariable est d'avoir son lit dans la cellule : ces logements sont les meilleurs de tous.

Le fripon de Coscia en a un de cette espèce, composé d'une belle chambre et de deux jolis cabinets. Après lui, c'est le cardinal de Rohan qui a le mieux rencontré. Les logements se tirent au sort. Le cardinal de Fleury est gîté on ne peut plus mal, tout au bout d'un appartement désert et perdu ; pour le coup il ne s'en soucie guère. Mais j'attends à son gîte le

cardinal d'Auvergne, qui est aussi très mal tombé, lui qui aime tant ses commodités.

Notre cardinal de Tencin est au milieu du péristyle, justement vis-à-vis du grand balcon, au-dessus de la principale porte de Saint-Pierre ; de sorte que l'enfoncement de ce balcon muré sert d'arrière-cabinet passablement spacieux à son cabinet d'étude ; mais aussi il sera pillé et mis en pièces quand le nouveau pape viendra se mettre sur ce balcon et donner sa bénédiction au peuple assemblé dans la place Saint-Pierrre.

Il a aussi un peu étendu ses coudes aux dépens de son voisin Molta, qui ne vient point au conclave ; si bien qu'il n'est pas mal à l'aise. Passionei, Aquaviva et l'infant d'Espagne sont aussi dans le péristyle. Vous entendez que soit qu'un cardinal vienne au conclave ou non, il faut toujours qu'il fasse les frais de la construction, qui ne vont pas à moins de cinq ou six mille francs ; car Dieu sait comme les ouvriers se font payer cher dans ce cas de nécessité.

Chaque cabane de planches est partout uniformément revêtue en dehors de serge violette, si c'est une créature de feu Clément XII ; verte, si c'est un cardinal de l'ancien collège ; en dedans on la meuble comme on veut. Vous croyez bien qu'on n'y cherche pas beaucoup de façon. Celle de l'infant, qui reste inhabitée, est bien plus magnifique que les autres en damas, trumeaux et tables de marbre, avec des vitraux de glace, les plus grands qu'il a été possible

de les faire, pour laisser la parure de l'intérieur à découvert; on dirait le café du conclave.

Les autres ont dans chaque pièce une petite fenêtre carrée qui tire un peu de jour des corridors ténébreux. On est là pressé comme des harengs en caque, sans air, sans lumière, avec de la bougie en plein midi, perdu d'infection, dévoré des puces et des punaises. Ce sera un joli séjour si ces messieurs n'expédient pas leur besogne avant que les chaleurs arrivent; aussi compte-t-on qu'il en meurt d'ordinaire trois ou quatre par conclave.

Le camerlingue, en sa qualité de chef de la chambre apostolique, a droit de commander dans le conclave et d'y faire observer la police. Le cardinal Annibal Albani, revêtu de cette charge, s'en acquitte d'une manière hautaine et sévère. Il fait sa ronde tous les soirs pour reconnaître si tout est en repos et en bon ordre. La nuit il a des émissaires en sentinelle pour empêcher les visites nocturnes, favorables aux brigues secrètes; mais on trouve le moyen de rôder à la faveur de l'obscurité. Quand un cardinal ne veut pas être interrompu dans sa cellule, il croise en dehors certains bâtons au devant de sa porte; ce qui est un signe qu'il dort ou du moins qu'il ne veut pas être chez lui.

Quelque ennuyeuse et incommode que soit la vie que l'on mène à cette odieuse prison, peut-être le temps s'écoule-t-il fort vite, tant il y a de menées, d'intrigues et d'occupations.

Soir et matin les cardinaux s'assemblent à la chapelle Sixtine pour procéder à l'élection. Ils se rangent dans les stalles, chacun ayant devant soi un catalogue du sacré collège pour marquer, à mesure qu'on ouvre le scrutin, le nombre des suffrages donnés à chacun.

Trois cardinaux pris dans chaque ordre, évêque, prêtre et diacre, sont nommés chaque jour pour présider au scrutin, l'ouvrir et proclamer les élus.

Chaque cardinal, après avoir été faire serment sur l'autel qu'il procède sans brigues, intérêt ni vue humaine, mais dans sa conscience, pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand bien de l'Église (formulaire qui se répète chaque fois), va poser son bulletin de suffrage, en présence de trois inspecteurs, dans un calice, sur une petite table au milieu de la chapelle.

Les bulletins contenant les noms de celui qui nomme, de celui qui est nommé, et de plus une certaine devise particulière, prise de quelque passage de l'Écriture, sont fermés à plusieurs plis et cachetés à chaque pli. On commence à les ouvrir par le bas, de sorte que l'on ne voit d'abord que le nom de celui qui est élu.

On compte soigneusement les bulletins avant que de rien ouvrir. Si le nombre ne se trouve pas égal à celui des cardinaux présents, on brûle le scrutin sans rien voir, et l'on recommence ; si l'un des cardinaux n'a pas le nombre suffisant pour être élu,

savoir : les deux tiers des suffrages, on brûle le scrutin sans décacheter plus avant, pour que les nominateurs restent inconnus; si le nombre était suffisant, il faudrait décacheter les autres plis pour vérifier les nominateurs et les devises, dont chacun, sans doute, retient copie.

Mais, comme on ne finirait jamais si l'on s'en tenait au scrutin, après y avoir procédé, on vient à l'*accessit;* c'est l'adhésion à l'élection d'un cardinal déjà porté au scrutin ; et, si les deux ensemble font le nombre de voix suffisant, l'élection est canonique; chaque cardinal s'approche de l'autel et dit : *J'accède à ceux qui ont donné leurs suffrages à un tel.*

Alors, si le nombre est bon, on vérifie les nominateurs du scrutin pour voir s'ils sont différents des *accessit,* de peur qu'une même voix, donnée dans l'un et dans l'autre, ne soit comptée pour deux.

A l'*accessit* on est maître de n'accéder à personne: *accedo nemini;* cela est fréquent, et c'est même le cardinal *Nemini* qui a souvent le plus de voix. D'autres fois on renverse subitement, à cette seconde cérémonie, tout ce qui avait été fait à la première; c'est à l'*accessit* aussi que se font les plus fins coups de politique. Quelquefois, par exemple, quand la partie est liée pour quelqu'un, le chef de la faction met en réserve pour l'*accessit* tous les bons suffrages certains et charge tous ceux que l'on croit douteux de se jeter au scrutin, afin de reconnaître d'avance

par le nombre si ceux dont il soupçonne la fidélité ont procédé de bonne foi dans l'exécution de leur promesse, et de ne lever ensuite le masque qu'à jeu sûr.

Il y a d'autres manières d'élire, par *acclamation*, par *inspiration*, par *adoration*, quand on se voit assez fort pour le déclarer hautement tout d'un coup, dans l'espérance que le petit nombre, intimidé par la crainte, se laissera entraîner au torrent; car personne n'est curieux d'avoir refusé son suffrage au souverain qui vient d'être élu; mais, pour user de ces dernières méthodes, il faut qu'un chef de parti sache bien prendre son moment décisif ou qu'il voie régner un instant d'enthousiasme.

Par *adoration*, un cardinal se prosterne aux pieds d'un autre et l'adore tout à coup comme vicaire de Jésus-Christ. C'est ainsi que fut élu le cardinal Des Ursins, autrement Benoît XIII.

Ces manières tumultueuses, étant terribles lorsqu'elles manquent leur coup, ne s'emploient que rarement. Dans l'usage ordinaire, le pape se nomme dans un scrutin unanime prévu d'avance; ces gens-ci connaissent si bien quand une partie est liée de façon à ne pouvoir manquer de réussir, qu'alors les contradicteurs se taisent et que toute opposition cesse.

Je crois que depuis Panfili, pour qui les Barberini achetèrent en secret le consentement de l'ambassadeur de France, qui le devait exclure, il n'y a pas

eu diversité de suffrages le jour de l'élection ; aussi l'artifice consiste-t-il à tendre des pièges aux contradicteurs pour les intimider, en leur faisant croire que le coup est certain ; mais il est rare qu'ils en soient les dupes : au reste, ils sortent presque toujours de leurs menées d'une tout autre manière qu'ils ne s'y étaient attendus.

J'ai ouï dire au cardinal Alexandre Albani qu'il y avait si loin du dessein de leurs batteries à l'effet qui en résultait qu'il en était tenté de croire réellement que le Saint-Esprit se servait de toutes ces machines pour les faire arriver à ses vues. Il serait plus simple de dire qu'étant bien plus facile de renverser que d'édifier, quand les factions sont venues à bout de ruiner sans ressources leurs batteries réciproques, elles se voient contraintes à les abandonner ; il faut donc se rejeter ailleurs et en sortir par quelque autre porte. Alors tel, à qui l'on ne songeait pas d'abord, se voit accepté par la crainte qu'on a d'un autre.

Je reviens à vous, mon cher abbé, au sortir de la procession que les cardinaux ont faite en entrant au conclave et d'un copieux dîner que j'ai été faire ensuite, pour donner du courage à nos gens qui vont se battre.

J'ai assisté ce matin à la messe du Saint-Esprit, célébrée dans la grande chapelle de Saint-Pierre, par Ottoboni, doyen du sacré collège. Les cardinaux occupaient les hauts sièges, et les prélats de la cour,

ayant à leur tête le gouverneur de Rome, se sont placés dans le bas. Assemani a fait en latin le sermon *de eligendo pontifice*. Il m'a rappelé ces vers d'un poète burlesque :

> Phlégias là fait des sermons,
> Outre qu'ils sont mauvais, fort longs.

Ce n'était qu'une fort plate rapsodie de lieux communs, en assez mauvais langage. Les cardinaux, précédés du clergé, chantant le *Veni, Creator*, se sont mis en marche ; ils ont traversé processionnellement l'église de Saint-Pierre et sont montés par le grand escalier du Vatican, où nous avons pris congé d'eux en leur souhaitant beaucoup de plaisir.

Cette procession n'est pas si bien ordonnée que les nôtres, et plus confuse encore que celle que vous voyez faire à Versailles aux chevaliers de l'Ordre. Je m'étais mis en rang avec les Éminences, toujours faisant la conversation avec notre cardinal, au milieu de la haie des assistants, que nous entendions faire leurs conjectures sur le futur conclave ; car, à cette heure, ce dont on est le plus curieux, c'est de savoir qui sera pape.

On en nomme une douzaine ; il y a à parier pour un de ceux-là, et plus à parier encore que ce ne sera aucun d'eux, selon le proverbe qui dit que celui qui entre pape au conclave, en sort cardinal. Outre l'in-

térêt général de la nation, il n'y a ni petit ni grand dans Rome qui n'ait un intérêt personnel à ce que tel ou tel soit élu, à cause des liaisons et des protections, à cause des cardinaux qu'il fera, et parce qu'il rend incontinent son chapeau à quelque autre personne appartenant à la famille du pape qui le lui a donné ; de sorte qu'il importe à beaucoup de gens que le nouveau pontife soit choisi dans le nombre des créatures de tel ou tel pape.

... Au sortir de la procession du Saint-Esprit, nous sommes allés tous six à un grand festin, que les Anglais avaient préparé al Vascello, près de la porte Saint-Pancrace. Je n'ai fait de ma vie partie plus folle ni plus originale ; nous étions tous frais émoulus des cérémonies que nous venions de voir.

L'assemblée s'est mise en tête de tenir le conclave et de faire le pape. L'*eminentissimo Naso* a fait les fonctions de maître des cérémonies ; d'abord, monsignor *Loppino* y a procédé gravement, et j'ai de bonne foi donné mon suffrage au cardinal Lambertini, qui est, à ce que je crois, celui de tout le sacré collège qui vaut le mieux. C'est du moins celui que j'aime le plus assurément, parce qu'il est honnête homme et bon diable, autant qu'il est possible, ce que ne sont pas messieurs ses confrères.

Mais bientôt les Anglais ont tourné la cérémonie en dérision ; ces maudits hérétiques ont troublé la gravité de la fonction ; il nous a été impossible de résister à la faction anglaise, qui, étant prédo-

minante en nombre, s'est rendue maîtresse de l'élection.

Le Chevalier Ashewd, un des plus comiques hommes du monde, a ôté sa perruque et s'est fagoté en cardinal doyen ; Stafford et le cardinal Legouz se sont faits prêtre et diacre au scrutin. Ce cardinal Stafford, quoique de la maison Howard, est un des mauvais catholiques que je connaisse. Ashewd, prenant à s'y tromper le ton du cardinal Ottoboni, s'est mis à entonner d'une voix tremblante des orémus qui, à coup sûr, ne sont pas dans le rituel ; il en fallait pâmer de rire. Ce damné huguenot a dans la tête un répertoire de chansons libertines contre la papauté ; enfin, c'était un vrai *scandalum magnatum*. Alberoni a été élu, mais jamais il n'y eut d'élection si peu canonique. Je suis tellement en colère d'une cérémonie si peu édifiante, que de dépit j'ai quitté le dîner à sept heures du soir et me suis venu renfermer chez moi pour me resanctifier un peu avec vous

Voilà donc les cardinaux enfermés pour tout de bon. Après s'être installés dans le conclave, le reste du jour a été employé à régler au dehors quelques affaires domestiques, et à recevoir les visites de cérémonie que les ambassadeurs des couronnes ont coutume de faire aux chefs d'ordre ; je vis, en retournant chez moi, passer Coscia dans un carrosse fermé du cardinal Aquaviva, qui l'avait été prendre dans sa prison du château Saint-Ange et le menait à

sa cellule. Il sera libre au sortir du conclave, le feu pape lui ayant accordé cette grâce et commué ainsi la peine de la prison perpétuelle, à laquelle il avait été condamné. Tout déshonoré qu'est ce personnage, il ne sera pas sans utilité à la faction dans laquelle il voudra se jeter; c'est un esprit dangereux, et qui a beaucoup de pratique de l'intrigue de cour.

Le même soir, on acheva de murer le conclave. Il n'y reste pour communiquer au dehors que des roues ou tours en façon de parloirs de religieuses; ils sont à la garde des auditeurs de Rote (c'est de là que ceux-ci tirent leur nom), du clergé et des Conservateurs du peuple romain.

Les Suisses montent la garde au dehors du Vatican; le prince Savelli a la charge de maréchal du conclave. Les cardinaux vont recevoir aux tours les visites extérieures qu'on leur fait en présence des assistants de la Rote; mais la première chose que fait le cardinal, dès qu'il est prisonnier, c'est de se mettre, lui et ses domestiques, à gratter, durant l'obscurité, les murs fraîchement maçonnés, dans le voisinage de sa cellule, jusqu'à ce qu'ils aient fait un petit trou pour se donner, quand ils peuvent, un peu d'air et de clarté, surtout pour prendre par là, durant la nuit, des ficelles semblables aux tirelires des prisonniers pauvres, par où les avis vont et viennent du dedans au dehors.

Chaque cardinal a pour domestiques conclavistes un secrétaire, un *scalco,* un valet de chambre. Dans

la règle, ils n'en doivent avoir que deux ; on en permet trois ou quatre aux étrangers et à ceux qui sont vieux et incommodés. Il y a un certain nombre de *facchini* et d'ouvriers, pour la grosse besogne du plus bas service. Malgré cela, il n'y a pas un plus triste métier que celui de conclaviste ; on peut dire que c'est un véritable métier. Cependant il est fort recherché pour les utilités qui en résultent. Vous voyez qu'en France les abbés de la plus grande distinction s'empressent de l'être, tant par curiosité que parce que les conclavistes obtiennent gratis les bulles des bénéfices dont ils peuvent être pourvus à l'avenir.

Les cardinaux font venir de chez eux leur dîner en grande pompe et cérémonie. Tous les carrosses marchent gravement à grand attelage *in focchi;* ils sont remplis de surtouts bien parés, entourés d'estafiers, précédés de massiers ayant à leur tête un *scalco*, maître d'autel ou écuyer tranchant, comme il vous plaira de l'appeler. Ce n'est quelquefois qu'un pauvre poulet maigre qui marche en si grand cortège. Ceux qui ne veulent pas faire venir à manger de chez eux sont servis dans les cuisines du Vatican, où il y a des maîtres d'hôtel et des cuisiniers gagés aux dépens de la chambre apostolique. Dans la règle étroite, après la première huitaine, on devrait leur retrancher chaque jour un plat, et après les réduire au potage.

Si ce réglement s'exécutait à la rigueur, j'aurais

l'espérance de voir s'élever une faction gourmande qui, mettant fin au conclave, nous donnerait le spectacle que l'on veut nous persuader d'attendre ; à moins de cela il n'y a pas moyen de s'en flatter. Cela sera long et peut aller à deux mois, peut-être même à trois ; il y a là-dedans des gens qui ne sont pas pressés. Je me rappelle d'avoir ouï tenir au camerlingue le discours suivant :

« Messieurs les cardinaux français et tous autres étrangers sont toujours pressés, nous disait-il ; dès qu'ils arrivent, ils voudraient voir besogne faite, et l'impatience les prend déjàde repartir. Ils restent ici, quelques semaines après l'exaltation, à s'amuser agréablement, fêtés de tout le monde et caressés du nouveau pontife ; puis ils s'en retournent, et n'entendent de leur vie parler du pape, si ce n'est de loin. Mais moi, je reste ici sous la férule ; c'est mon souverain, il me fait mettre en prison s'il veut. Ainsi, messieurs les cardinax étrangers auront pour agréable que je me donne tout le temps nécessaire pour le choisir, et que j'y songe autant qu'il peut être convenable à mes propres intérêts. »

La résolution est donc prise entre Sainte-Palaye, Lacurne et moi, de partir dans très peu de jours. La ville est d'un triste à mourir, depuis qu'il n'y a plus ni pape, ni cardinaux, ni opéra, ni assemblées. On ne fait que chuchoter à l'oreille ce qu'a dit la souris du conclave, dont le petit doigt est, le plus souvent, un menteur. Je suis las de politique en l'air

et je m'en vais. Loppin est encore irrésolu. Pour Legouz et Migieu, ils sont à peu près déterminés à rester, n'étant arrivés qu'après nous, et n'ayant pas encore fini leur revue de curiosités. Je vais donc fermer cette lettre ; ce sera la dernière que vous recevrez de moi. Faites-en part à Neuilly, à qui j'écrirai sur la route ; il vous dira de mes nouvelles.

XVIII. — ROME.

(*Suite et fin.*)

A M. L'ABBÉ CORTOIS DE QUINCEY.

Les premiers jours du conclave. — Factions et intrigues. — Libelle contre Porzia. — Il en meurt. — Le cardinal Aldrovandi. — Élection de Benoit XIV.

Je vous écrivis de Rome, mon cher abbé, presque immédiatement avec mon départ. Je me rappelle que j'entrais dans divers détails sur le conclave et sur les factions qui le partagent ; il est juste de suivre avec vous le même chapitre. Les lettres que je reçois de cette ville contiennent quelquefois des circonstances qui pourront vous paraître curieuses et amuser votre politique. Je vais vous en faire part à mesure qu'elles m'arriveront ; je vous les donne à mesure que je les reçois.

On n'a rien fait d'important durant les premiers jours du conclave ; c'est l'usage d'attendre l'arrivée des cardinaux des couronnes pour travailler sérieusement. Les Allemands étaient arrivés lors

de mon départ, et les Français étaient en route. Le cardinal de Bossu, archevêque de Malines, qui depuis longtemps se trouvait à Rome quand le siège est devenu vacant, est le premier qui a rassemblé pour lui un nombre remarquable de suffrages : vous jugez assez néanmoins que ceci n'est qu'un hasard ou qu'une badinerie. Quoique ce cardinal soit fort estimé, et l'un des meilleurs sujets du sacré collège, où ils ne sont pas communs, on n'est nullement dans le dessein d'élever un Flamand au pontificat ; mais c'est une politesse usitée entre les cardinaux, tandis que l'on ne fait que peloter en attendant partie, de se donner réciproquement des suffrages de civilité, Fleury, Tencin et autres, ont de même eu de ces voix de politesse.

Aldrovendi est le premier sujet papable qu'on ait mis tout de bon sur le tapis. Je m'étonne qu'il ait été proposé si tôt : ceci me ferait croire que je me suis trompé dans ma conjecture, lorsque j'ai cru que l'on songeait sérieusement à lui : on ne s'avise guère de proposer dans les commencements ceux auxquels on songe en effet.

Ces débuts sont très orageux, chacun alors est entêté de sa faction, et, dans le premier feu de l'espérance de réussir, les partis se présentent alors des fantômes sur lesquels ils tâchent de faire épuiser en vain l'opiniâtreté de leurs adversaires ; puis quand ils les jugent las du combat, ils produisent les sujets qu'ils veulent tout de bon. Après Aldrovendi,

la pluralité s'est déclarée pour Ruffo. Ce choix paraissait devoir réussir ; il est bon et convenable. Ruffo a de la naissance et du mérite ; il est d'un âge fort avancé, ce qui lui attire la faveur des vieillards, comme sa bonne conduite met de son côté les zélés, dont il s'est d'ailleurs déclaré le chef. Annibal Albanni doit le favoriser comme créature de son oncle. Ruffo lui-même croyait avoir une espèce de certitude sur la réussite ; il ne lui a manqué en effet que deux voix pour être élu pape. Jusqu'à présent il n'a pu aller plus avant. Si son âge lui sert auprès des vieillards, il lui nuit dans l'idée de ceux qui ont dessein de faire choix d'un pape qui puisse régner lontemps, et les vieillards ne sont pas assez nombreux pour disposer de l'élection. Après Ruffo on a travaillé sur Riviera, homme de bien, fort respecté, et de mœurs aujourd'hui très régulières ; mais on n'a pas oublié que jadis elles n'ont pas été telles dans sa jeunesse, et ceci lui a cassé le cou dans sa faction des zélés.

Rezzonico, qui suivit, n'a manqué la tiare que d'une voix. Ce grand nombre de suffrages paraît plutôt l'effet de quelque coup indirect que nous ne savons pas, que d'une résolution véritablement prise en sa faveur. Cependant Ottoboni vient de trouver dans le conclave la fin de sa vie et de ses prétentions ; il est tombé malade et son mal l'a emporté

en peu de jours. L'aventure est triste au dernier point pour ses conclavistes ; ils ont inutilement demandé de se retirer après la mort de leur maître ; on les retient, sous prétexte qu'ils peuvent être instruits de ce qui s'est passé dans l'intérieur. Ils ne pourront sortir qu'à la fin ; et les voilà condamnés à la plus infructueuse et la plus incommode prison qu'il soit possible de se figurer. Ruffo, Altieri, Corradini et Spinelli ont été contraints aussi de sortir pour maladies. Altieri et Corradini sont à l'extrémité. Il y a eu au travers de tout ceci une intrigue pour Delci, conduite par le cardinal de Tencin. Je ne sais comment les choses ont tourné, on ne m'en dit rien en détail; mais seulement qu'elles ont tellement changé de face à cet égard depuis peu que Delci se verrait peut-être aujourd'hui exclu par la faction française.

Enfin il est question de Porzia, et c'est ici, je pense, que la partie commence à se jouer tout de bon. Porzia est le sujet qui convient; son âge est celui auquel on devient pape ; il est du nombre des indifférents, étant créature de Benoît XIII. Il a de la naissance, du mérite, une grande réputation de capacité. Il est sévère et tel qu'il le faut pour rétablir le bon ordre dans un État qui en a si grand besoin ; il saura régner et sera un petit Sixte-Quint ; aussi le menu peuple l'appréhende-t-il au dernier point ; mais on espère que, malgré des vœux de la canaille, la brigue faite pour lui

sera suivie d'un plein succès. A la vérité, il n'est ni Romain ni sujet de l'État de l'Église, mais des Vénitiens. Il a été religieux de l'ordre de Saint-Benoît ; comme on ne se soucie pas beaucoup de moines, ceci pourrait lui nuire, mais non pas autant que s'il fût sorti d'un ordre mendiant ou qu'il eût été jésuite.

Vous ne verrez jamais choisir de pape parmi ces derniers, dans la crainte qu'ils ne vinssent à remplir le sacré collège des gens de leur robe. Par exemple, j'ai toujors ouï parler en bien de Tolomei, et ne l'ai jamais ouï nommer parmi les sujets papables. Autrefois Bellarmin fut souvent proposé et toujours rejeté malgré sa science et sa vie exemplaire. On me mande que Porzia est porté par les zélés et par la faction Corsini, et fort contrarié par Annibal Albani qui le craint particulièrement.....

Dites adieu au pauvre Porzia; son rôle a fini par une catastrophe vraiment tragique pour lui. Sa partie était si bien faite, qu'avec un peu de vigueur et quelques coups de collier, il se voyait monté *sul soglio.*

Sur ces entrefaites on a semé la nuit, dans le conclave, un libelle rempli d'injures graves contre son honneur, et de menaces tout à fait grossières contre sa personne. Quoique cette infamie ait indigné tous les gens de bien, et que Porzia en ait poursuivi vengeance avec toute la force et la hauteur qui lui

sont naturelles, il ne lui a pas été possible d'obtenir satisfaction. On n'a pu découvrir les auteurs du libelle diffamatoire. Il a été fort mal servi à cet égard par le camerlingue, que l'on soupçonne, non sans vraisemblance, d'avoir eu part à la pièce. Albani, de son côté, l'a rejetée sur les ennemis qu'il prétend que Porzia s'est faits dans Rome, et la donne comme une marque de la haine qu'a conçue pour lui le peuple romain. Quoi qu'il en soit de cette lâche trame, elle a fait son effet; quelques-uns des partisans de Porzia se sont refroidis, disant qu'il n'y avait pas moyen d'élever un homme au trône au moment où l'on vient de le couvrir d'un affront public.

Les *zelanti* ont trouvé qu'il avait montré dans cette conjecture trop de fureur et d'ambition ; il a vu ses espérances aller à vau-l'eau dans les scrutins suivants. Sa réputation commise à sa fortune perdue lui ont mis la rage dans le cœur ; il s'est retiré dans sa cellule, où il est mort, au bout de trois jours, *della rabbia papale, de la sop populo.*

Aldrovandi est revenu sur l'eau. Corsini, Aquaviva et Tencin poussent celui-ci de toute leur force ; Annibal Albani ne fait pas de moindres efforts pour l'exclure. Le sujet n'est pas de son goût, parce qu'il est créature du feu pape, parce qu'il est porté pour la France, dont Annibal est ennemi, plus particulièrement encore, parce que la famille d'Aldrovandi a été maltraitée sous le pontificat de Clément XI, et qu'il craint de voir un pape de cette

maison prendre sa revanche sur les Albani. Cependant le parti formé pour Aldrovandi est si nombreux qu'Annibal, doutant que ses forces fussent suffisantes pour y résister, a jugé à propos de susciter une diversion qui l'interrompît. Il a, je ne sais comment, fait mettre sur le tapis Firrao, créature de Corsini, qu'il a paru accepter, en même temps qu'il a fait parmi les siens une cabale qui l'assurait d'être maître de lui donner l'exclusion en temps et lieu. L'affaire a été portée si loin qu'on l'a voulu juger conclue. Les cardinaux se sont assemblés en foule à l'appartement de Firrao ; on lui a fait compliment sur son exaltation ; ils l'ont mis au milieu d'eux en le conduisant à la chapelle Sixtine, où s'allait faire le scrutin décisif : décisif en effet, car c'était là que l'exclusion l'attendait, soit de la part de la faction du camerlingue, soit de celle des ministres de l'empereur, qui ont déclaré qu'un cardinal napolitain n'était pas agréable à leur maître. On lui a donc donné vilainement le coup de Jarnac à l'instant même de son triomphe. Il s'en est retourné pauvre cardinal à sa cellule, où l'on s'attendait à le voir crever de dépit en deux fois vingt-quatre heures ; mais il n'a pas été si dupe que Porzia. Tout malhonnête qu'est pour lui cet évènement, il l'a pris avec un flegme qui lui a fait beaucoup d'honneur parmi ses confrères. Le camerlingue n'a gagné à ceci qu'un délai. On a repris pour la troisième fois Aldrovandi plus fort que jamais.

. . . .

Fin de l'histoire d'Aldrovandi. Il avait toujours le plus beau jeu du monde, trente-trois voix au scrutin. On me mande que lorsque Passionei, scrutateur de jour, vint à ouvrir le trente-troisième bulletin en faveur de ce cardinal, il devint pâle comme un linge, dans la crainte de trouver bientôt le trente-quatrième parmi ceux qui restaient dans le calice. Il en a été quitte pour la peur; rien de plus à l'*accessit*.

Aldrovandi a été tenu ainsi pendant un temps considérable, tous les jours à trente-trois voix, sans avancer ni reculer, sans pouvoir acquérir la trente-quatrième qui lui était nécessaire.

Chacun est demeuré fidèle à son parti ; cependant il y a plus de cinq mois que le conclave dure.

Annibal Albani, craignant que l'ennui, l'incommodité, les chaleurs, l'infection et autres motifs, ne déterminassent enfin quelqu'un des siens à se déclarer en faveur de son adversaire (et il serait surprenant en effet qu'aucun de ceux-ci n'ait voulu se donner à lui-même l'avantage de rendre au prétendant un service de cette importance, si l'on n'avait l'expérience du peu de souvenir que conservent les papes des intrigues faites en leur faveur durant le conclave) ; Annibal Albani, dis-je, a résolu de faire jouer un jour un dernier ressort, et de se défaire à tout prix d'Aldrovandi. Il lui a mis aux trousses un certain père Ravali, cordelier à la grand'manche, et l'un des grands colliers de l'ordre. Celui-ci est allé

rendre visite à la Rote au cardinal Aldrovandi, et lui faire compliment sur son exaltation future, qu'on regardait à Rome comme certaine. A quoi le cardinal a répondu qu'il était vrai que le plus grand nombre lui faisait l'honneur de songer à lui ; mais qu'il ne voyait rien de fait en cela, et même peu d'apparence que cette bonne volonté qu'on lui marquait dût avoir son effet, puisqu'il n'y avait aucun progrès depuis longtemps, et que quelques personnes prévenues contre lui le traversaient de toutes leurs forces.

Le moine a pris son prétexte sur ce discours ; il a fait au cardinal un sermon très religieux et très pathétique sur l'énorme durée de ce conclave, sur l'abus des intrigues, sur le scandale qu'une telle longueur donnait à toute la chrétienté, sur le danger de laisser ainsi si longtemps l'Église sans un chef. « Je sens assez la vérité de tout cela, lui répliqua le cardinal ; mais c'est à votre ami, M. le camerlingue, qu'il faudrait faire de si justes représentations, lui qui n'emploie son crédit et son savoir-faire qu'à ruiner tous ceux que l'on propose. — Ah ! Monseigneur, a repris le cordelier, j'ai pris la liberté de les lui faire plus d'une fois, mais que Votre Éminence se mette à la place de M. le camerlingue. Vous savez les anciens démêlés de vos deux maisons. La vôtre n'a pas été bien traitée sous le pontificat de son oncle ; il appréhende le même sort pour la sienne, quand le pouvoir suprême sera dans vos

mains. D'ailleurs je crois avoir assez démêlé ses véritables sentiments, dans les conversations que nous avons eues ensemble, pour vous assurer qu'il n'a aucune inimitié personnelle contre vous, et que, sans cette crainte, il cesserait bientôt de vous être contraire; mais je ne puis vous dissimuler qu'il croit que vous lui voulez du mal. — Il se trompe assurément, a répondu le cardinal, charmé de cette ouverture ; cette vieille mésintelligence n'a jamais roulé sur de grands objets, j'en ai dès longtemps perdu tout souvenir. D'ailleurs, je ne pense pas que M. le camerlingue y ait jamais eu lui-même aucune part. Il ne doit pas douter que je ne l'honore personnellement, et que je ne fasse de lui tout le cas qu'il mérite. De plus, je ne suis pas homme à oublier ceux qui m'auront rendu de bons offices. — Mais, puisque cela est ainsi, a repris le moine, il me paraît bien plus facile qu'on ne l'aurait cru de vous mettre bien ensemble. J'y vois une disposition réciproque de part et d'autre. Voulez-vous me permettre de lui faire part de votre façon de penser sur son compte, et je vous rapporterai sa réponse ? »

Aldrovandi, qui ne voyait d'autre obstacle à son élection que celui-ci, et qui, pour toute chose au monde, aurait voulu se tirer cette épine du pied, y a fort volontiers consenti. Là-dessus on a changé de propos, et, après un quart d'heure de conversation indifférente, le moine a pris congé de lui.

Puis, tout d'un coup, comme par réflexion, Ravali

a dit au cardinal en le quittant : « Mais, Monseigneur, les paroles d'un pauvre moine tel que moi sont une mince caution entre des personnes de votre importance ; je ne sais si elles trouveront grand crédit sur l'esprit de M. le camerlingue ; il faudrait que j'eusse à lui faire voir des choses plus capables de le convaincre. Permettez-moi de vous écrire comme de mon propre mouvement, et de glisser dans ma lettre les représentations que j'ai pris la liberté de vous faire sur le scandale de ce très long conclave ; ce qui me donnera lieu d'entrer en matière pour y ajouter les mêmes choses qui viennent de faire le sujet de notre conversation. Par là vous aurez occasion dans votre réponse de me dire tout ce que vous m'avez dit pour monseigneur le cardinal Albani ; et, quand je lui aurai parlé de vos sentiments à son égard, s'il lui reste des doutes, j'aurai en main de quoi les lever. » On est demeuré d'accord de ceci, et cela s'est exécuté. On me marque même que la réponse d'Aldrovandi était assez forte sur l'article de la reconnaissance. Annibal Albani, nanti de cette réponse, est allé trouver les *zelanti*, en leur disant : « Voyez, voyez votre Aldrovandi, que vous me vantez tous les jours comme un homme de Dieu, incapable d'employer l'intrigue pour devenir son vicaire ! Le voilà pourtant qui cherche des souterrains, et met les promesses en œuvre pour se raccommoder avec moi et briguer mes suffrages. »

Là-dessus Ruffo, Petra et les autres zélés, à la lecture de la lettre, se sont écriés : « Cela est vrai ; cela est horrible ; Aldrovandi brigue. Le Saint-Esprit n'en veut point, qu'on ne nous parle plus de lui. »

Le pauvre homme a vu de jour en jour ses espérances décliner au scrutin. Il a reconnu qu'il s'était cassé le cou lui-même par sa duperie, et il a été le premier à prier ses partisans à ne plus songer à lui. On dit que c'est lui qui leur a proposé de tourner leur bonne volonté vers Lambertini, son compatriote et son parent.

Enfin, Aquaviva s'est abouché une dernière fois avec le camerlingue ; il lui a représenté que, depuis plus de cinq mois et demi que le conclave durait, il n'était plus possible d'y tenir, et qu'il fallait bien en sortir d'une manière ou d'une autre. Annibal Albani a insisté pour Mosca, se plaignant de l'opiniâtreté du cardinal neveu, qui refusait une créature des Corsini. « Il est inutile de parler de Mosca, lui dit le cardinal d'Aragon, nous ne ferons pas un pape de votre choix ; mais nous le voulons faire de votre consentement. Aldrovandi vous déplaît, à la bonne heure, n'y songeons plus. Vous ne voulez point de nos cardinaux ; nous ne prendrons point les vôtres : reste donc à choisir parmi les cardinaux indifférents, qui sont les bénédictins. Entre ceux-ci, je ne vois de capable que Lambertini ou Lercari, lequel voulez-vous des deux ? Voulez-vous Lambertini ? Il est né dans

les États de l'Église, comme le demandent les Romains.

— Lambertini? soit! de tout mon cœur, dit le camerlingue, qui aurait pris un iman pour n'avoir pas Aldrovandi.

— Eh bien donc! a répliqué l'autre, allons de ce pas; c'est une affaire conclue. »

Les chefs étant ainsi d'accord, on est allé prendre Lambertini; on l'a mené à la chapelle, où il a été élu tout d'une voix par scrutin, le lendemain de Notre-Dame d'août.

Il a pris le nom de Benedetto, en mémoire du pape Benoît XIII, qui lui a donné le chapeau. On m'écrit qu'il ne se sentait pas de joie à cet événement.

Depuis longtemps il leur disait de son ton grivois, en badinant: *Se volete un buon coglione, pigliatemi.*

Prospero Lambertini est né à Bologne, dont il était ci-devant archevêque, d'une famille noble et même, à ce que j'ai ouï-dire, assez ancienne, mais non pas illustre. Son âge est d'environ soixante-quatre à soixante-cinq ans.

Il est d'une taille au-dessous de la moyenne, assez gros, d'un tempérament robuste; le visage rond et plein, l'air jovial, la physionomie d'un bonhomme; il a le caractère franc, uni et facile, l'esprit gai et plaisant, la conversation agréable, la langue libre, le propos indécent, les mœurs pures et la conduite

très régulière, semblable en cela au cardinal Le Camus, évêque de Grenoble.

Il conduisait son diocèse de Bologne avec beaucoup de charité et d'édification ; mais il faudra qu'il se défasse de l'habitude plus grenadière que papale d'assembler ses phrases.

Il a commencé sa carrière par le métier d'avocat, qu'il a exercé assez longtemps et auquel il se plaît encore. Il a la réputation d'homme savant, surtout dans le droit canon et dans les rites ecclésiastiques, sur lesquels il a publié un assez long ouvrage. S'il sera propre au gouvernement d'un État, c'est ce que je ne puis vous dire, et ce qu'on ne saura que par l'événement ; jusqu'à présent il paraît avoir plus de goût pour s'amuser d'études littéraires dans son cabinet, que pour s'occuper d'affaires publiques; pour faire des contes avec quelques amis, que pour se casser la tête de longues vues politiques.

Ce sera, suivant l'apparence, un gouvernement tranquille et pacifique. A tout prendre, c'est un fort bon choix. Eh ! le moyen d'en douter, puisque je lui avais donné ma voix lors de l'élection que nous fîmes l'hiver dernier à la porte Saint-Pancrace?

Ils vont me croire sorcier à Bologne, ou tout au moins profondément versé dans les affaires, pour leur avoir annoncé ce choix, lorsque j'y repassai au commencement de la tenue du conclave.

Voilà comment le hasard, en dépit de Tacite, fait quelquefois la réputation des plus fameux politiques ;

car on aime toujours à trouver aux choses plus de finesse qu'il n'y en a.

Mais le saint-père lui-même, nous verrons son bon procédé à mon égard, et s'il se souviendra de me témoigner sa reconnaissance pour lui avoir prédit son exaltation, quand nous nous rencontrâmes à la porte d'Ancône.

Si le Saint-Esprit m'eût alors inspiré tout à fait, je n'aurais pas manqué de lui demander son chapeau de cardinal ; il aurait été tout content de me le donner à pareil prix.

Quel malheur ! J'ai manqué la plus belle occasion que j'eusse pu jamais trouver de faire une grande fortune dans l'état ecclésiastique; mais je vois bien que le ciel ne m'y destine pas.

Je m'en console, pourvu qu'il lui plaise de retourner ses faveurs de votre côté et de faire choir sur vous ses bénédictions temporelles.

Ainsi-soit-il.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.


LIBRARY
MAR
5
1979

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

BRIEF
DG
0010369

01507590



UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 09 08 01 001 6